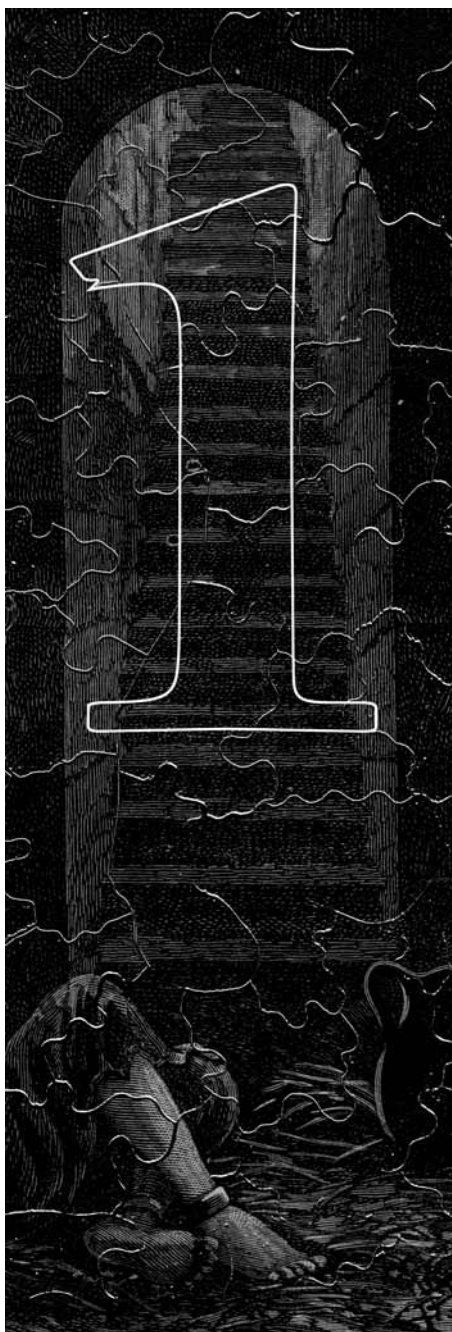


ENCULER



civilisation



Comité de rédaction :

Oolong, L.L. de Mars,
Antoine Hummel, Joachim Clémence.

Contact :

REVUE ENCULER,
1, rue Commandant Charcot
35000 Rennes
revue.enculer@gmail.com

UNE BIEN BELLE PAIRE de mouffes
tricotée par Joachim Clémence
& UNE SOLIDE REDINGOTE
taillée par L.L. de Mars.

MERCI à Pierre Marie Shwabe
pour le patron du gilet de flanelle
& à C. de Trogoff
pour les jolis motifs brodés
du bonnet



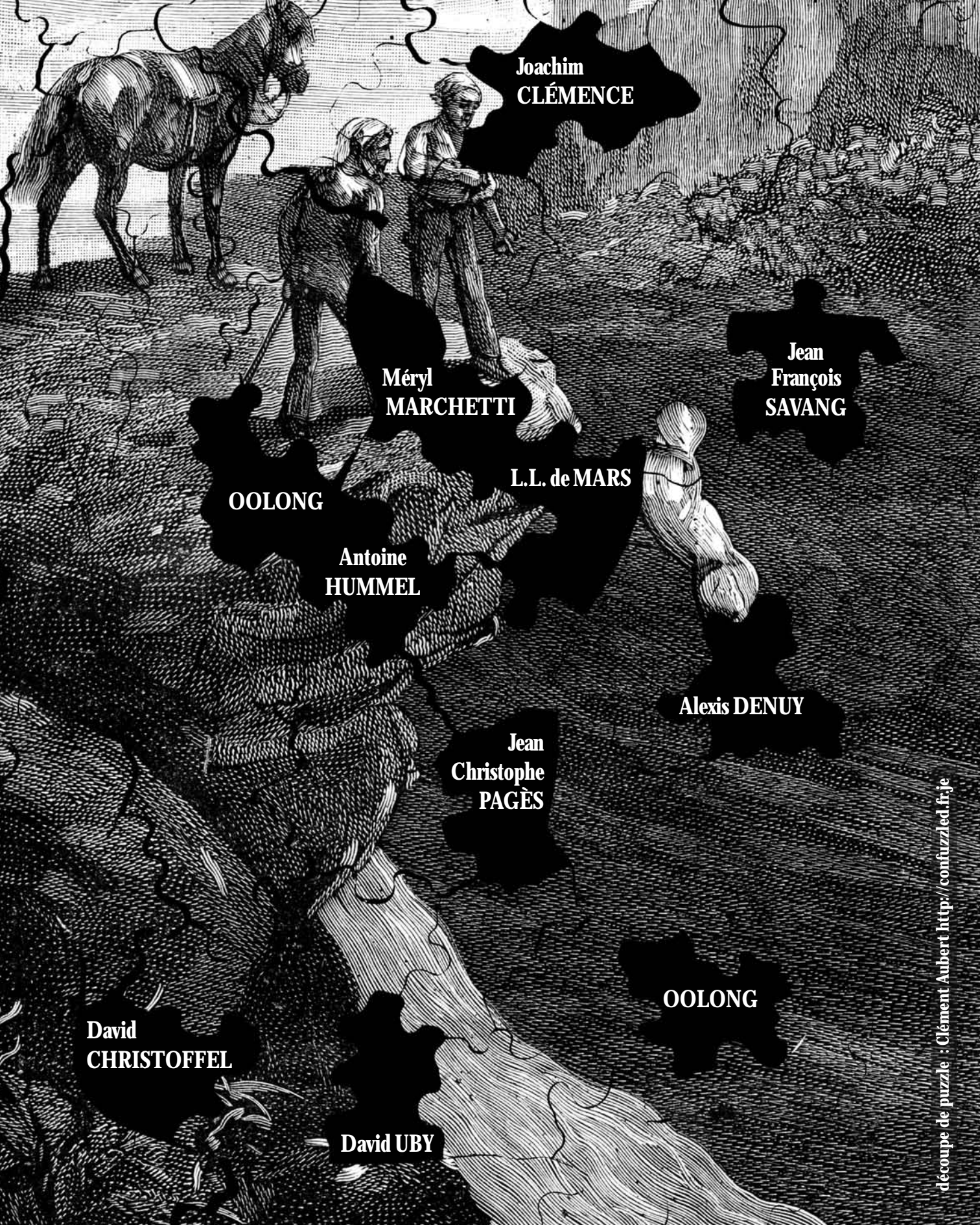
LES MANUSCRITS acceptés recevront pour
seul éclaircissement un Oui en *Bauer*
Bodoni extra bold corps 12, les manuscrits
refusés recevront un Non dans une *Times*
merdique et un petit corps humiliant à peine
lisible.

La revue *Enculer Civilisation*
est une publication *Chien*.



ENCULER

civilisation



Joachim
CLÉMENCE

Jean
François
SAVANG

Méryl
MARCHETTI

L.L. de MARS

OOLONG

Antoine
HUMMEL

Alexis DENUY

Jean
Christophe
PAGÈS

OOLONG

David
CHRISTOFFEL

David UBY

Vieil O
p. 6

p. 10
*une
malformation
sociale*

Critique et tactique
VI
*La société
esthétique*
p. 18

*Lerève
La maison*
p. 34

*Morrai
sûrement*
p. 50

*12 fragments
retrouvés de la
bibliothèque
de
Genève*
p. 52

trois textes
p. 28

*à Melun
(extraits)*
p. 73

Plein Yoki
p. 31

deux textes
p. 70

Vieil O
p. 78

1. En sûreté, tremblant, sur le rivage, alors.

Comme les choses se présentent ! Comme proportionnellement.
Cela veut dire ? Hmm, rien.

ta forme harmonieusement sphérique, qui réjouit la face grave de la géométrie, ne me rappelle que trop Oiseaux de nuit, très bien ! J'ai la patience, douce et replète, des lecteurs de vestiges. La figure du semblable, m'intéresser beaucoup. Océan ! Océan ! (mais, qu'est-ce que ça veut dire ?) Je suis parfois une chienne ; je me lèche, comme les bêtes ; et le mépris, n'est-ce pas, ce n'est pas mon affaire. Qu'ils me méprisent, c'est bien : je suis bas comme le poulpe, ou comme un cyclamen.

(« Cyclamen », là, planté ici, comme c'est planté, c'est seulement pour le son.)
(Parler de son, l'idiot !)

(Il est vulgaire... vulgaire... vulgaire...)



2. Paraître gras.

Vieil océan, tu es le symbole de l'identité, cela n'est pas joli. La *forme harmonieusement sphérique*, c'est bien-sûr et encore, c'est comme, c'est toujours ça. J'ai parfois l'impression, quand je rentre dans un parc, d'y être resté debout, longtemps, depuis le commencement du jour. Il y a quelques enfants, de la merde, pas d'odeur ; les volettements subis des quatre papillons font une impression forte, et comme, le plus souvent, je ne pense pas savoir à quelles espèces de jeux peut se passer l'année, je regarde trèsintensément les

ailles, les membres des insectes, les petites taches dorées, les bégonias parfaits qui s'ébrouent et qui prient et qui font au gazon comme des sourires gentils, intrépides, délicats. Je passe beaucoup de temps juste à l'entrée du parc. Comme la mort est impure, ô mon bel océan.

Je viens tous les matins, je me penche sur les ventres, je regarde les taches, je presse un peu d'une main, je fâte et je prends notes : des tailles et de la forme, des replis, du rebond ; je m'intéresse aux poids. Je suis toujours patient quant il s'agit d'époux, de deux corps qui s'embrassent, s'imbriquent encore un peu, la force avec laquelle, ils renient toute pudeur. Vieil océan, Forêt ! La présence de brindilles, agrémente le matin.

Vieil océan, brindilles !

Petits pas vers la gauche, vous avez vu cette brume ? on y perdrait ses mains, petits pas petits pas, brume, des variantes j'ai des notes (consistance / bleus / blancs / gris) je ne suis pas visible, les brindilles, oui, j'admire très très souvent, à ma manière réduite, petits pas, cric... les craquements, la forêt, *la forêt froide et grise...* toutes ces choses de nature que la lumière de H...

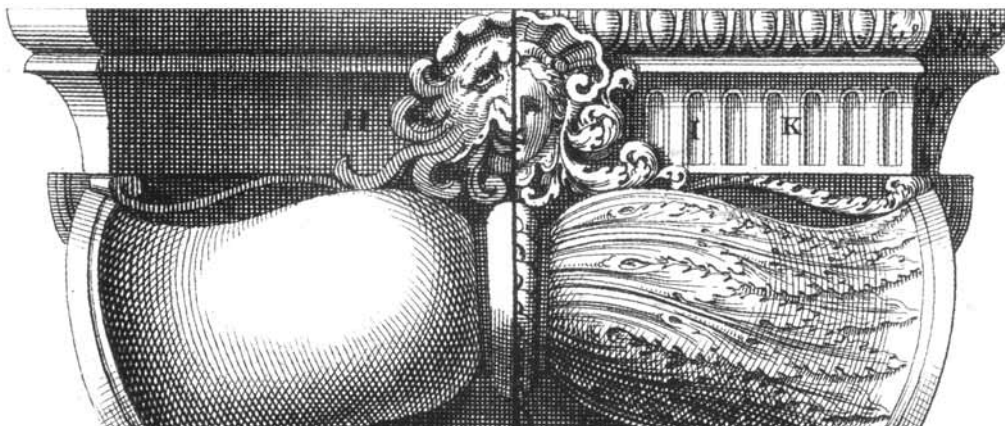
Ne partez pas

3. C'est un miracle qui se renouvelle chaque jour, et qui n'est est pas moins miraculeux.

Calmelepluscomplet.

3b.

Comme j'ai aimé les timbres ! Les estampes et les timbres. C'est ça. Savoir qu'enfant je les re-



gardais, et j'observais les timbres je lissais les visages, très patiemment, j'utilisais des gants. Je ne pense pas, je ne crois pas, je ne pense pas pouvoir lever image plus naïve, plus sûrement délébile pour évoquer l'enfance. Il fut un temps où je regardais donc, avec passion, amour et joie, les dessins sans audace de quantité de saules, laitières, faisans - x centimètres sur tant (j'ai oublié), des quantités de mondes (quantités, quantités...), d'autres paysages plats, les couleurs délavées, les abstractions notables dans la manière des choses - volumes creux et machins, plans indéfinissables -, coulures de l'encre, tampons, coulures de l'encre et les tampons. Nourrice - une petit chose replete - vaquait à ses affaires ; et je ne me souviens pas, si même j'évoque ses courbes prends des deux mains mes pieds ou les cresse doucement, si j'imagine une jupe, le détail de chaque cuisse le cône de la jupe pâle qu'elle ne quitta jamais, qu'à un quelconque moment, concentrée et docile, ou énervée, parfaite, elle fut pareille à moi. Je regardais des timbres, et parfois j'en tremblais.

La mer est comme la mer. Une succession de blancs, bordé d'un cadre blanc. La perfection du R de *République Française*.

[...]

Paysage, plan.

[...]

Ce fut une pastorale deux agneaux un berger *la stupide comédie, qui n'est pas même intéressante, on voit au milieu des airs quelque cigogne attardée par la fatigue, qui se met à crier, sans arrêter l'envergure de son vol : "Tiens ! je la trouve mauvaise !... ; Il y avait en bas des points noirs. J'ai fermé les yeux... ; ils ont disparu." malgré l'excellence de leurs méthodes, ne sont pas encore parvenus, aidés par*

les moyens d'investigation de la science, à mesurer la profondeur vertigineuse

La découpe mal venue d'un crépuscule rougeâtre [...] Assez sur ce sujet.

4.

Vieil océan

Vieil océan, je ne dors pas. Je revois les mouvements d'un immense groupe d'oiseaux. Je suis dans une tanière et perdu dans un songe. Je suis dans une tanière, je fais dans la tanière. Je dors le plus souvent ce soir je ne dors pas. La complaisance d'une verge... a quelque chose de doux ? (Que ferais-je de l'attente ?, j'observerais mes mains...). Puis-je te parler de Kraus ? Sa patience est sans borne. Le fils du batelier sait très bien patienter : il vit auprès de moi, il observe ses mains, il se tient sur sa joue, il se regarde en veste, il parfait son reflet ; il épluche un Büchner (Büchner est écrivain, et il passe dans la lande !) ; il va dans la garrigue où il patientemoustiquesje-ne-doors-pas, vieil océan dormir le plus souvent des brindilles dans la bouche, splendeurs de la musique !

Vieil océan, Chopin ! Schubert ?, toujours recommandés, toujours... belle passion du piano... Je connais donc ma voie : *Les mélodies de l'huître* (ce n'est pas ça, pas *chiennne*?) et pourquoi pas Schubert ? *Le crépuscule de la raison a toujours été vert... hmm... et indéfinissable.*

[...]

relevant simplement de la nature, si l'on voit en l'homme qui y vit un simple ornement un élément du décor un peuple qui y vit grave son esprit et son sort comme il le fait dans ses villes et dans ses foyers



le paysage est neutre, le paysage est quelque chose d'objectif, de neutre, et n'acquiert de signification simple que lorsque nous le considérons par notre propre esprit forcé de vie la terre tout cohérent Kraus ?

Kraus est toujours très très. Kraus est toujours tenue.
Kraus est toujours très sage.

“ Nous devons donc par-tir-à-l'indéfinissable aurore, et partir - sans conteste - déjà vers l'ascension (traverser des forêts) et retrouver le, la, la véritable, l', et tous ceux qui chantaient “. Or, je ne voudrai pas. Je ferai des patiences. Ou j'irai voir ma chambre (n'entendez-vous rien, n'entendez-vous pas cette terrible voix qui crie tout autour de l'horizon et qu'on appelle d'habitude le silence ?), où restant sur le seuil, je ferai des sourires, des petits gestes de page, des choses comme les heidis les infantes et les vieilles.

Et tant pis pour le G... le Geist ?.. Mais...

Vieil océan, tu ne comprends pas, relis.

[...]

T'ai-je raconté que Kraus n'avait pas même un jeu ? Il est souvent gentil, habillé en soldat. Vieil océan, la plaine, cela vous mine un peu, c'est toujours comme une trêve qu'on n'aurait pas voulue, et l'on construit des villes, des casernes et des stades.

Vieil océan, vieil o

[...]

Voilà.
J'aperçois de la cendre, un multitudes d'oiseaux.

Voilà.

Gracieuse petite parcelle, faite pour la destruction.

[...]

Merci.

Vieil océan, merci. Mon plaisir fut si, hmm...
Vieil océan, l'aurore. Vieil océan, le vent. Vieil océan, vieil o...

5. Ce qui ne paraît d'abord qu'une anomalie.

derrière fenêtre énorme
ENORMEPANDEBLEU margellecendrestabac
MARGELLECENDRESTABAC bleu
nuages

(et la morale du jour ?) adorable grenouille
bruit frère la grâce divine
séparément
(restes, O.
(reviens-je à toi) des minuties la forme oui ?
constellation)

6. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que tu caches dans ton sein de futures utilités.

(Saleté de jour de jus / quelque chose comme la mare, ou absolument plat.

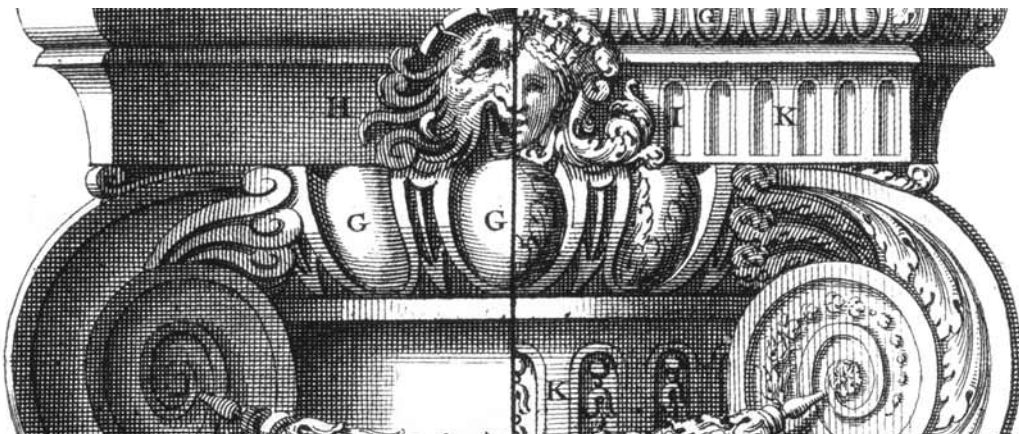
Je suis donc dans et ah, et comme je, ah, j'y suis!

La lagune est jolie. La lagune est partout composition de vagues.

Ainsi les êtres humains, ces vagues vivantes, meurent l'un après l'autre d'une manière monotone

Un instant, un instant...

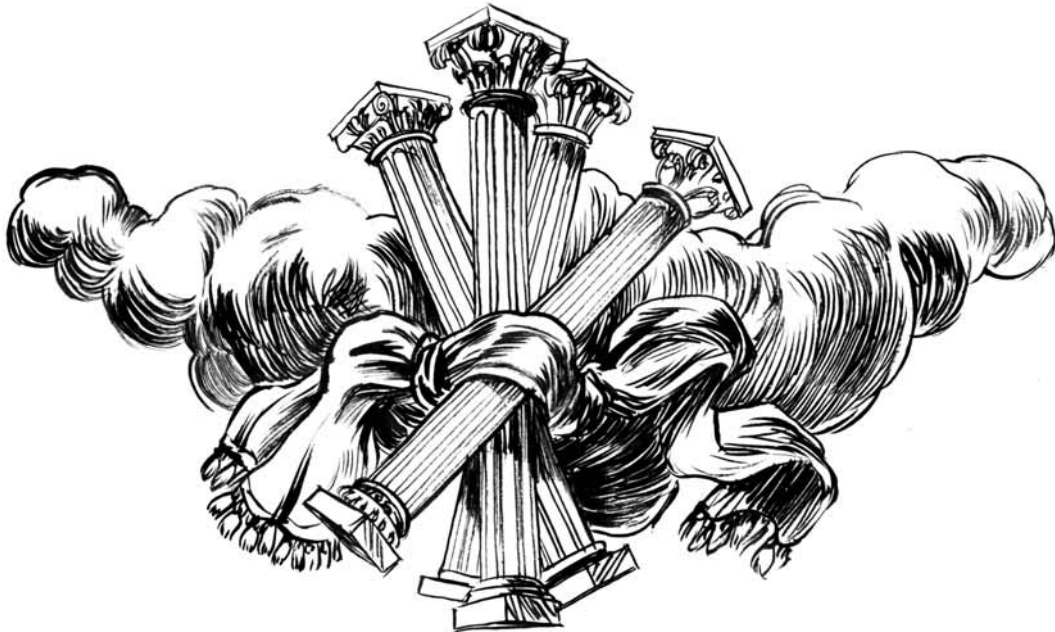
J'aperçois la coupole,)



7. Impression pénible.

Le sens même de mes pas dans les allées brillantes de la lumière matin faite semblable à la veille je suis allé au parc. *Je me propose, sans être ému, de déclamer à grande voix la strophe sérieuse et froide que vous allez entendre.* J'ai des notes, je passais, je passe tous les matins, je parcours les allées je pars ou je m'en vais, je vais loin, je ne viens plus, je n'irai plus au parc, je préfère la forêt, embrasser des cadavres, les peigner, acclamer, je sors tous les matins et je passe par le parc. Je m'en vais en forêt. *Il n'y a pas longtemps.* Moi je ne reviens pas, ou est-ce que je reviens. Le sens même de mes pas, ne serait-ce pas d'aller, ou plutôt de revenir. Je reviens une forêt où je découvre mes pairs. Nous passons tout un temps uniquement à saluer. Je ne dis pas un mot. Nous composons ensemble des manières de figures. Équilibre précis. De magnifiques visages qui m'horrifient un peu.. Certains sont fatigués. Comme ils nous ralentissent. Ils saluent en retard. C'est toujours plutôt gris. Tous les matins plus gris. Jeux de capes et smokings. J'emporte ma cravate (je la tiens dans la main). La luisance des smokings est très belle sous les arbres. Nous allons vers les morts. *Tu es un immense bleu.* Parfois, dans la clairière ; parfois en pleine broussaille. Nous allons vers les morts, ou dirais-je près des morts - cela n'est pas possible -, nous allons vers les morts à petits pas feutrés, nombre

de pas précis, mes pairs qui chantent des hymnes forment ce large sourire qui est toujours le même ou identique à soi et dont nous supposons - nous y revenons souvent (nos petites réunions) - qu'il apaise tant les morts, sans qu'il nous enlaidisse. *C'est un miracle qui se renouvelle chaque jour et qui n'en est pas moins miraculeux. C'est un miracle qui se renouvelle chaque jour et qui n'en est pas moins miraculeux. C'est un miracle qui se renouvelle chaque jour et qui n'en est pas moins miraculeux.* Nous approchons des morts. *C'est un miracle qui se renouvelle chaque jour et qui n'en est pas moins miraculeux.* Je peux donc leur parler. *C'est un miracle qui se renouvelle chaque jour et qui n'en est pas moins miraculeux.* C'est notre temps aux morts, notre passion du deuil. Nous leur donnons nos soins (nous savons être intimes, nous mesurons nos gestes, composons nos visages). *Il n'y a pas longtemps.* Je tâte et je prends notes (j'y passe combien de temps ?). Et puis nous nous levons ; et se tenir très droit, épousseter le smoking, faire un salut parfait. Parfait et bonne famille. Au signal, j'applaudis. [...] Et, c'est-à-dire, pour les horaires, inutile de chercher. Inutile de chercher la gare ; vous n'en verrez même plus les restes. De l'immense bleu, c'est bien. De la patience, vous entendez ?

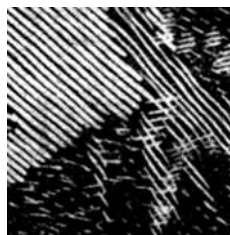


MÉRYL MARCHETTI



UNE MALFORMATION SOCIALE

Les bruits du vivier m'endormaient bien, ceux du buisson non, ils rendaient même mes gencives douloureuses. Comme je mangeais en dormant j'écoutais attentivement le vivier. Il n'est pas facile de choisir non plus parmi tous les pas qui se tassent derrière le seuil, je pouvais dormir longtemps avant d'ouvrir. Je perdais même le geste, je ne savais plus ouvrir la porte. Je m'amusais à réapprendre, tout en salivant sur leurs réactions derrière. Avec le temps le buisson avait toujours eu de l'agitation, et au moment d'ouvrir j'avais pué.



Dans des situations similaires, quand je me taisais pour écouter l'évier, j'étais condamné. Il se levait et me battait. Mais ronger mes ongles, respirer, suinter ou même ronfler : il me laissait m'écouter. J'avais à prendre soin de moi, et il me forçait à m'écouter, combien de fois m'a-t-il tiré les oreilles vers mes dents ? je ne dis pas que je ne me prêtais plus attention mais je ne pouvais pas toujours m'intéresser autant que la porte. Ou l'évier. Je devinais ce qui glissait de moi. Mais de l'évier, qui viendrait de l'évier ?



C'est pourtant en m'écoutant que je m'inquiétais. J'étais profondément ébranlé, je savais que cette incapacité intérieure qu'aucun poing humain ne peut réprimer, me révoltait. Il m'arrivait de me serrer pour m'écouter jusqu'à vomir, je voulais savoir si c'était congénital ou s'expliquait complètement par les carences - indéniables, fondatrices -, cependant l'écouter ne me permettait pas de distinguer tout ce que j'enlise dans mon corps. Vous rappelez-vous quand vous avez avalé tel organe ? ou votre squelette ? et je n'ai jamais saisi vraiment pourquoi je ne ronflais pas.

Il m'appelait « Petit fauteuil » et ça me faisait quelque chose parce que j'aimais les meubles. Mais je dormais aussi et me jetais partout. Caser, partout, sous prétexte que cela favorisait mon ronflement. J'ai essayé de dormir sans bouger, mais je me réveillais de soupçonner que je dormais. Et si nous



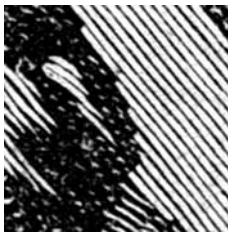
n'avions pas tant de place nous nous sentions de l'occuper parce que nous entendions les secousses du buisson dehors et me retournant vers lui je pouais de toutes parts de la pièce. Ce qui passe était prévenu. Nous n'étions pas hostiles, nous voulions que je ronfle, et nous n'avions pas l'intention de me laisser faire faire des choses. Ma bouche, mon sommeil, ma nuque et ma volonté devaient rester aimables au ronflement. Pas à la pièce. Alors m'immobiliser me bousculait.

Je n'attendais même pas toujours qu'il ait fini de se toucher pour me faire battre, il m'arrivait de rouler vers lui. Me prendre des coups ou courir autour de la pièce, comme je ne parvenais pas à ronfler, m'occupait et me maintenait endormi, je ne restais pas à tenter de ronfler sans rien faire. Ce qui avait le don de m'énerver, je touchais et je marchais sur tout ceux qui nous envahissaient ronfler : ronfler ça oui, mais jamais ils ne prenaient la peine de remuer les viandes, se faufile entre elles et les retourner par les poils ; on ne doit pas laisser ronfler ceux qui ne savent pas dormir. Je cassais, aussi, parce qu'il me faisait jouer à « 1... 2... 3... câ-lin ».

Ce n'est pas parce qu'il se touchait qu'il ne m'aidait pas. Je le sentais passer dans mon dos, attendre, puis se pencher vers mes lèvres. Je ne ronflais peut-être pas, mais dans ces moments je n'avais aucune excuse. Il était là. la main entre mes épaules, il m'abouchait presque. « Quoi ? Quoi ? tu refuses mon aide ? » mais non, je ne ronflais pas, je ne pouvais pas, mais son aide je me convulsais de reconnaissance, j'en avais mal aux poings et ne les rouvrais plus. J'ajoute que sans son



aide je n'aurais pas ronflé non plus. Son aide il ne la rognait pas. Pour que je n'aie plus qu'à ronfler il me portait et me lâchait d'un trou dans l'autre. Pendant un certain temps il s'asseyait au-devant et posait ma tête sur ses cuisses avant de manger pour moi. Mais il n'avait pas l'entraînement suffisant pour prendre, comme moi, beaucoup de viande en dormant, il se satisfaisait presque de mes cheveux. Par reconnaissance je lui donnais mes ongles. Mais la bonne surprise passée je reprenais l'habitude de bouger et je l'ai beaucoup empêché de dormir : il me prenait d'un côté ou de l'autre et me retournait, repliait ma jambe, me cambrait, tournait comme pour la dévisser du tronc ma tête ou mon épaule, éventait mes orteils - il était vraiment attentif à m'agiter à ma place : « Quelle est la partie de ton corps que tu préfères ? » et il me relevait les fesses.



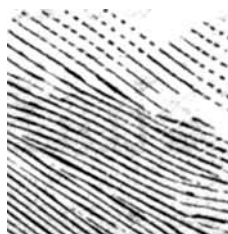
On dit qu'on se fait de ses refus. Mais je ne refusais pas de ronfler, je ne savais pas. Je n'ai jamais arrêté de manger, pourtant ça m'aurait changé. Il a ajouté à la répression des interdits, mais jamais celui-là, il n'aurait jamais supporté que je manque de quelque chose : de cheveux, ou de « 1... 2... 3... câ-lin » ou ... Alors je ne pouvais plus intégrer certains trous, ou avoir des démangeaisons, ou patiner avec les fesses sur la glace. Dès qu'il m'imposait un refus je commençais à bouger, c'est dans la manière dont l'ensemble de mes comportements s'agencent entre eux que le refus se répercute, et j'apprenais à nouveau à marcher renifler avaler. Quand je n'ai plus eu à avoir de démangeaisons j'ai bien cru que j'allais ronfler, dès que je m'apprêtais à les sentir j'occupais ma bouche à autre chose, pour ne pas les avoir j'étais prêt à marcher avec ma bouche. Je suis cerné par les démangeaisons, elles bougent sur la limite extrême du cercle où je commence, mais je m'évacue, comme les pieds, à peine une mâchoire s'est lancée l'autre déjà s'enlève sur sa pointe. Et j'avancais, je pro-



gressais, je n'avais plus de démangeaisons : j'espérais pouvoir ronfler. Quand il m'a coupé le droit de patiner avec les fesses aussi j'ai fait des choses avec ma bouche, il a bien cru que j'allais ronfler, mais je ne dormais plus pareil il m'a fallu tout reprendre au départ. Je ne pensais plus qu'à me faire occuper la bouche, nous avons commencé des exercices d'épaules et de coudes, et j'ai tout sorti de ma bouche. Je m'étais pris de la passion de ranger dans ma bouche.



Pourquoi j'aurais eu du succès, ce n'est pas parce qu'on est un puant qu'on est voué à réussir. J'avais fait de ma vie une puanteur et inversement. J'étais un fait divers, une icône, nous m'envions. Les gens ont besoin de puants, ils ne supportent pas d'être exclus de cette puanteur, ils croyaient que l'intolérable m'était la banalité même, ils se rencontraient et se montaient la tête pour faire semblant d'y participer. J'ai un côté coquet aussi, je choisis facilement de mettre en ombre ma part de lumière, et comme je ne ronflais toujours pas comme laissé-pour-compte je demeurais une référence en la matière. On ne manipule pas seulement les autres, on leur montre un visage choquant, en nous regardant ils se soudent aux fils qui les agitent vers nous. Ils étaient vite complice de mon univers puant et vibrant, où chaque objet comme cherchant à s'enfuir mais lié sur place tourne vivement la tête de droite et de gauche, bien obéissant apprivoisé par le dégoût. J'étais l'un des pères de la puanteur forte, le maître incontesté de ma vie, une vie frottée à l'excès et à la transgression de toutes les frontières qu'elles soient intimes, politiques, esthétiques, intestinales, immobilières, je suivais ces frontières pendant des années au gré de leurs voyages et de leurs liens d'amitié magnifiques les unes avec les autres : elles vont de séquestration en déménagement comme si elles étaient en cavale. Enfermé dans ma pièce j'ai pué par tous les domaines de la connaissance.



Je n'ai jamais été à l'aise avec la nudité, j'y ajoutais une touche de buisson et de métal, et cela me rendait poignant. Ils pleuraient, avec un coup d'œil triste je les mettais d'eux-mêmes au vivier.

Cette audace d'un homme qui s'est attaché à redéfinir (et à radicaliser) ses odeurs, ne veut pas encore dire que je sois devenu une bête de puanteur, plus modestement un objet parfois intrusif certes, mais qui ne donne pas envie et écarte. Passez à portée de ma main, votre cercle d'amis correspondants famille se restreint instantanément. La moindre résistance engendre cellule par cellule une réaction immédiate qui m'ouvre à d'autres proportions. Surtout vis-à-vis de ceux qui ronflent.

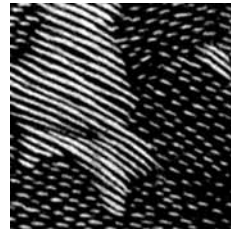
Nous ne voyions pas pourquoi ; dès lors nous n'avons jamais recruté. Nous tracions des signes pourtant sur eux, après certains restaient vers nous, quand nous nous mettions en marche vers nous, avec lenteur, le marqué nous accompagnait en se maintenant à égale distance de chacun de nous, pour s'arrêter si nous étions sur le point de nous rejoindre, par les yeux et l'occiput nous lui tournions vivement la tête de droite et de gauche. Après il ne nous accompagnait plus. Et puis j'étais insortable : je ne ronflais pas.

Nous formions un pôle. Nous n'abandonnions rien, mais nous nous heurtions à presque tout. Jamais nous n'avons eu à organiser des réunions régulières pour débiter de la viande, à animer des rencontres pour découvrir ou intégrer l'utilisation d'un meuble, ni même à prendre contact ou coordonner un débit de viande avec quoi que ce soit d'ailleurs nous ne partagions rien avec. Tout ce qu'ils avaient en commun s'adressait à eux et gagnait en distance, hors de la pièce. Nous nous renseignions en nous énervant et manifestant nos faiblesses, nous n'avons jamais négocié avec le vivier, qui nous comprenait en moyennant évidemment une contrepartie ; sauf si, c'est qu'il nous hélait, il nous avait attiré et le subissions.

Notre expansion nous évitait de gérer les risques, et favorisait mes chances de ronfler.



Quoique nous aurions pu laisser, ils assuraient un suivi total autour de nous et optimisaient mécaniquement leurs nouveaux sites d'implantation, sans notre participation ni notre expertise. Leur culture de la sécurité adoptait des changements en étroit design avec nous.



Il m'arrivait d'y penser. Quand je saurai ronfler. J'avais toute une vie en tête, elle passait et s'ébranchait contre des incidents, je sortais plusieurs de ces moments de songe. Les échecs particulièrement m'enthousiasmaient, je ne m'en tirais pas et devenais aigri.

De retour au réel j'agissais en conséquence. Je nous persuadais qu'on m'avait piégé, je savais tout-à-coup pourquoi je ne ronflais pas et ces raisons étaient incontenables certaines enjambaient mon propos je nous en disais plus que je n'en disais. Je n'étais pas allé jusque là c'est lui qui le disait.

Alors il fallait que je lutte, ronfler pour moi était une lutte. On favorisait les autres, pas moi, on m'expulsait, pas les autres, il y a donc moi et les autres, mais les autres ne savent pas vraiment ronfler, et moi comme elles me repoussaient je me faufilais entre leurs erreurs pour atteindre le ronflement.

Je tourne à côté pendant qu'ils courent en ligne en compétition. Je ne reviendrai pas, mon terrain deviendra l'aire de fable, à laquelle ils se tireront, après s'être entre-écrasés, à la force de leurs membres les plus mal ensevelis, ils viendront prendre les mesures de ma pièce pour l'imiter.

J'ai presque réussi à ronfler, je me redressais me tenais le dos tout juste sur le point d'y parvenir, il a sur la tête une main et tout en s'approchant avec l'autre fait de vaines tentatives pour se palper mais que

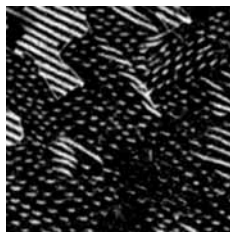
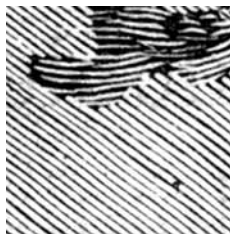


je sois tout juste à ronfler, à ingurgiter en dormant sans manger, a quelque peu dérégulé la coordination de ses mouvements. Arrivé un peu loin de moi, en maintenant sa distance il me contourne et décrit un

grand cercle au cours duquel il paraît se disloquer davantage : je m'élargis le vent élargit ma poitrine, me cambre. A force de se desserrer mes intérieurs crépissent. « Quoi ? Minable, tu craques avec ton ventre ? Tu m'as fait lever pour ça ». J'avais le ronflement au bord de la glotte, encore, quoique du bout du pied il a commencé à m'emplit les côtes, les fouiller, et après un temps de recul m'a jeté me coincer dans un meuble, pour prendre ma place et essayer à son tour. « Elle est nulle ta place, regarde où elle est, non mais, tu as cru que tu allais ronfler là, toi ? »

La répression m'a privé de mouvements pendant plusieurs jours. De toute façon je n'aurais pas su le faire.

Les deux ou trois premières fois j'ai hurlé. Deux ou trois minutes après il revenait me gronder. Et il recommençait, mais en prolongeant la durée. J'ai fini par me taire, j'avais compris qu'il n'était pas loin et que j'avais bien à craindre que l'intention de m'abandonner le prenne et ne me remporte. S'il ne m'enfermait pas il me tondait. La bouche au-dessus et au-dessous. A partir des paupières inférieures, et presque jusqu'aux joues. Les pattes antérieures et postérieures - sauf des manchettes en bracelet et des motifs facultatifs sur l'arrière train. Les bouts, sauf le pompon terminal rond ou oblong. Les soins normaux des yeux ne prennent qu'une minute mais sont nécessaires quasi-quotidiennement. Il m'enlève la chassie qui les recouvre, et tout ce qui s'est accumulé dans les coins, au moyen d'une écharde imbibée ou de petits os. Il m'apprenait en me tenant la main, frotter efficacement, partant du nez vers l'extérieur, et rincer avec la langue. Si, malgré tout, il y a accumulation, il me ramollissait un peu les yeux pour décrocher, démouler, ces matières indésirables.



Et le réglage de la cisaille me laissait du temps pour tenter de ronfler. Il s'agit d'en ramasser plusieurs, de choisir entre elles, la cisaille doit au moins glisser de façon régulière sur toute la surface de la peau, ce qui après le choix adéquat s'obtient par un serrage plus ou moins accentué de la cisaille avec la peau. Si l'on serre trop peu la cisaille bourre, c'est-à-dire que des poils s'introduisent dans l'angle qu'elle fait avec la peau, et l'appareil cesse de fonctionner. Mais si il serre trop fort, et sa main le fatigue rapidement et la cisaille s'use en quelques coups, après je ne pouvais plus ronfler, la cisaille bourre toujours mais il lui suffisait de la racler avec mes dents pour la débarrasser de la crasse et des poils. Ma peau se décoince plus vite sous de bonnes cisailles, qu'on tient à deux mains.

Si je ronfle, qui viendra me l'enlever ? Et je ne le retrouverai pas, plus personne ne me battra pour que je me démène. C'est un bien le ronflement, il s'acquiert, on le possède mais pas une fois pour toutes. Et si je suis annoncé « Maintenant il ronfle », et qu'on me le, quelle honte ! Il faudra le défendre, chaque menace s'encombre de menaces, je ne pourrai pas fuir quotidiennement les agressions, les cibles, les mécanismes, tout ce que mon soudain ronflement aura enclenché dans mon entourage. Je serai même capable de me dévorer ; je perturberai un organisme encore inadapté à ma nouvelle capacité ; je devrai m'ensevelir ma partie qui ronfle pour me la cacher de moi. Et de mes agresseurs. Et si de ronfler je ne puis plus ?



Dans cette optique, nouvelle, j'ai entrepris des exercices. Me prémunir de l'après-ronflement. Ils m'amuse d'ailleurs, parce qu'ils varient. Couché, à plat sur le dos, les bras éloignés du corps, les paumes tournées vers le plafond, j'écoute ma respiration. Là quand je sens que j'aurais à affronter des événements plus graves que ceux que je pouvais prévoir avant de commencer, je peaufine : en silence je respire par le nez ; d'abord je gonfle peu à peu l'abdomen puis je gonfle peu à peu le bas des côtes et enfin la cage thoracique ; quand je n'en peux plus je vide lentement la poitrine puis je vide lente-

ment par contraction des abdominaux le ventre ; et reprends un cycle. Je débute toujours de manière fluide, heureusement peu à peu mes muscles se bloquent par à-coups, à chaque sortie le ventre décroche plus (inspiration) ou s'effondre (expiration).

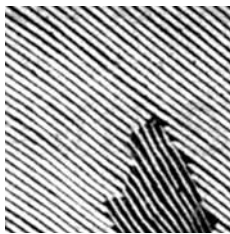
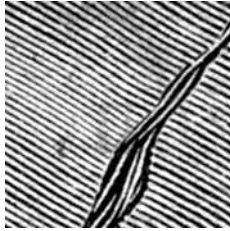
La prévention n'étant pas sûre, j'avais à m'exercer aux exercices qui m'aideront à repousser mes futurs problèmes quotidiens.

Je me mettais à quatre pattes ; en levant la tête et un genou vers les épaules j'inspire ; je creuse les reins, et contracte les muscles de la jambe levée en tendant les pointes de pied ; je presse bien la cuisse contre l'abdomen, le temps de favoriser le vidage des poumons ; j'expire : le genou touche le nez. À faire cinq fois de suite avec chaque jambe.

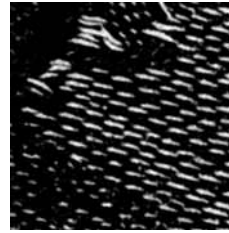
Ou encore : mis à quatre pattes, j'ai les bras et les jambes écartés de la largeur des épaules ; afin d'inspirer je lève la tête en la renversant en arrière et en creusant le dos (le chien) ; au bout de quoi, baissant la tête au point de faire le gros dos (le chat), j'expire ; le ventre se contracte bien et me relève la tête -j'inspire...

Mais de l'évier, qui viendrait de l'évier ? L'étais infailible pour discerner et reconnaître un pas louvoyant entre des centaines d'autres qui circulent autour de notre pièce. Dans l'évier ils avancent comment ? Sur leurs épaules ? En aplatissant leur front pour qu'il s'étire adhérer plus loin, et les hisse ? J'avais moi-même plusieurs manières de me déplacer, selon les crampes et les coups, pour les comprendre j'essayais de reproduire les bruits dans l'évier, je ne distinguais plus d'approximation mais je ne me déplaçais pas. En produisant ces bruits j'ai perdu beaucoup de temps.

J'en ai perdu aussi en essayant de ronfler avec mes bras et mes mollets. Ils claquaient, mais ils ne ronflaient pas. Tant que j'ai pu j'ai affiné en les ramenant sur mon ventre - ou un autre -, ce qui avait pour effet d'assourdir, et ensuite contre ma gorge qui arrondissait



le son. Mais je ne pouvais répéter ce son qu'après avoir agité mes membres, souvent il perdait en volume la troisième fois. C'est en insistant que j'ai compris que ça ne servait à rien.



Au fond c'était moi tout entier qui ne servait à rien, puisque je servais à ce à quoi d'autres servent. Mais il n'était pas d'accord, mon incapacité à ronfler mobilisait des forces, une persévérance, un dénuement qui étaient transformateurs. J'étais un coussin pour la transformation sociale. Une paire de charentaises qu'on peut laisser à dévorer aux chiens. J'appréciais particulièrement quand il m'appelait « Petit fauteuil ». De ne pas savoir ronfler, je le mettais en valeur quand il était assis. C'est vrai, j'aimais quand ils le voyaient assis sur moi.

Ça n'intéresserait personne, je n'entendais rien je ne voyais rien je ne sentais pas je ne me souvenais pas ce que j'avais fait, il me demandait ce que j'avais dit et à qui je l'avais dit et je n'en savais rien, mais je détectais encore des départs de ronflement et je manquais de tout oublier pour les poursuivre. Il a dû m'étrangler pour me faire revenir à moi. En regardant autour de moi je ne voyais que moi qui me faisais frapper et avais attendu de ronfler : je trouvais que je ressemblais à quelqu'un qu'on frappe.

Je m'inquiétais de ce que je suis mais je m'inquiétais aussi de mon ronflement, et l'un dans l'autre j'essayais de ronfler. «T'es quoi, somme toute ? Hein ! Quoi ? Quoi ? T'es couché. T'es profité. T'es fou ? Tu n'as pas peur de ne pas comprendre ? Tu ne crois pas que tu as



peur d'avoir peur ? Tu ne te fais pas peur ? Toi ? » Il devait m'aider, sans doute en me disant « Tu ne te fais pas peur ? Regarde-toi pour voir le minable. », il m'aidait c'est sûr. Mais je tentais de ronfler, plutôt que je tentais d'être aidé. Ça n'intéresse personne, mais ce que j'oubliais en tentant de ronfler ne me gênait pas pour tenter de ronfler. Si je n'entendais pas le buis-

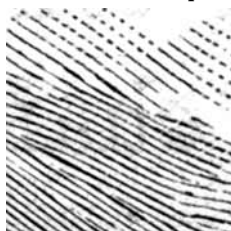
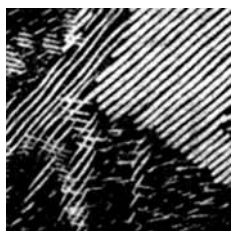
son, c'est que pour une fois, il ne me menaçait pas. Sinon si.

Je finis par tenter de ronfler sans le sentir. Ça a dû se passer à l'époque où j'ai entrepris de ranger des choses qui ont des comportements. Le vivier résistait : je pouvais le compartimenter mais je ne pouvais pas reproduire ce que j'avais appris à lui manipuler sur d'autres à travers la pièce. Et le vivier m'empêchait de le boire. Ça n'intéresserait personne, mais je ne m'intéressais plus qu'à cette compartimentation, sans cesser de voir entendre faire de la viande mais je ne le sentais pas. J'y passais sans que ça me regarde.

Nous marchions pour qu'il me tonde bien, il m'accompagnait au devant de moi et tournait autour de lui pour se placer derrière moi et repartir me suivre. Sans être complètement armé, et même en tenant compte de mon incapacité à m'adapter aux situations d'inquiétude, il dirige rapidement sa main vers le sol à la verticale. Je m'attends à la voir cogner, mais elle semble se poser et répand une très vive touffe de poils sur une aire de 2 à 3 mètres de diamètre. Ébloui j'orbite le temps nécessaire pour récupérer ma vision. C'était le bas des membres antérieurs, depuis les ongles jusqu'à la pointe de l'ergot ; le bas des membres postérieurs, jusqu'à une hauteur équivalente.

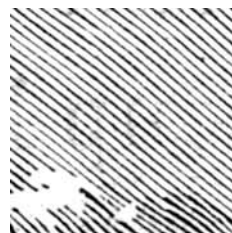
Ensuite comme le dégagement à la cisaille limité aux seuls doigts est admis, elle est animée de façon permanente de très légères oscillations, dont la fréquence n'est pas très rapide, comme quelque chose cherchant l'équilibre.

Ce qu'il y a de bien quand on tente de ronfler c'est qu'on sent le temps passer. Je leur rendais le temps puant. Ça n'avance pas, on ne cesse de commencer et on sait qu'on a le temps. Qu'il



est innocuable. Je me disais : je n'arrêterai jamais, et à chaque fois je ne savais plus quoi faire, je n'avais vraiment plus qu'à ronfler. Parfois on n'en peut plus, on est sur la bonne voie, on se défonce ; je sentais le temps passer et je le faisais sentir, je me démenais pour ronfler.

Au pire on fait autre chose. Moi je ne pouvais pas, ça m'aurait empêché, l'ennui. L'ennui m'était aussi impossible que de ronfler, je n'y tenais pas en plus. J'essayais. Je m'y vouais. Je ne voulais pas que ça se sache, alors je faisais semblant, quand il ne se touchait plus il me battait et je m'inquiétais si je ne l'ennuyais pas. Je prenais des conformations par lesquelles me réprimer le bouleversait. A chaque coup il se démettait, son corps lui oubliait l'ennui, mais il pressentait. Je n'avais pas saisi. Loin de la frivolité, le désir d'être ennuyeux est plus affolant que tout.

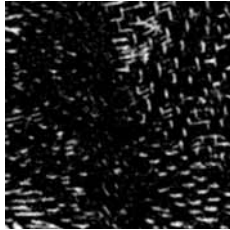


Je restais assis. Et un jour je me demande comment on se lève. Je veux mais je fais les choses à l'envers. Que la pire bête se lève autour de moi, son mouvement me regarde je l'observe, je la palpe quand elle se lève. Enfin je me suis levé, je ne savais pas je la palpais. Par contre je n'ai aucun doute, comme il me réprimait si j'avais ronflé il m'aurait entendu (je dis il, mais je comprenais mal son sexe, il était compliqué). L'ennui, non. La fatigue faisait problème. Si je m'épuisais en dormant, comment ronfler. Avec l'endurance puer ne me mettait pas à bout de souffle. Mais mes autres activités. Le pire je me fatiguais éveillé. Je ne m'en sortais pas : pour me fatiguer il fallait déjà m'être fatigué, j'étais haché par le repos. Qui ne venait pas. Chaque fois que je me sentais endormi, je cessais de savoir ce que je faisais. Je continuais autre chose. Par derrière je n'arrivais pas à ronfler. Mes pas se dérobaient sur le sol. Combien de ou quelles forces devais-je garder pour soutenir un ronflement ?

La panique : les médias diffusent l'information susceptible de semer la panique dans la population. La Panique. Qui s'accompagne de désordres humains considérables (suicides, fuites sur

les routes, émeutes et saccages, licenciements massifs, loi martiale, free-jazz, populations sectarisées, pandémies, substitution d'un pouvoir extraterrestre aux gouvernements, effets électromagnétiques, perte de l'écriture, centralisme, psychoses levées par les lobbies...), ferait reculer n'importe qui, mais pour moi sans cette paix du ronflement je ne stabiliserai aucun facteur de richesses, de viande et de pouvoir.

Je pouvais non pas ronfler, mais me renforcer vers le ronflement. Je ne me levais pas éveillé, je continuais à bondir d'un trou dans l'autre, et me rendormais. Pour sursauter je m'étirais brutalement, je me détends mes membres s'allongent contre tout, je fais le gros dos et tombe, ailleurs.



Des mouvements très simples aussi qui rendorment et raidissent. En m'asseyant, le dos droit, j'étire bien les bras en attendant d'atteindre le plafond. Généralement j'oublie ce que je suis en train de faire, et je me recouche sur le dos, bras latéraux, je me couche sur les épaules et les lombaires le menton rentré sur la poitrine ; alors je pédale en mouvements amples, les pointes des pieds tendues : une jambe se replie jusqu'à la poitrine, tandis que l'autre se lève.

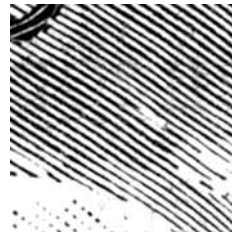
Après je dors convaincu qu'il me faut ronfler.

J'avais des trucs pour bien intégrer ma volonté de ronfler, l'ancrer contre mes préjugés moraux. Toutes les bonnes répressions pour améliorer et entretenir notre forme. Comment se déchassier le visage et les yeux, avoir un joli sourire, d'appétissants cheveux, des mains et des pieds soignés. Pour violemment se nourrir et des recettes de trous. Comment retrouver le ronflement, éviter de rester éveillé, faire des exercices pour développer le tonus et les coups. La répression à tout problème. J'avais mon ronflement pour m'inquiéter, je n'allais penser à la société après.

Je ne recommençais pas, je commençais sans cesse. Certains avaient mal appris à ronfler leurs narines confondaient inspiration et expiration en dormant ils réveillaient avec, si l'on peut dire, des respirations tenaces.

J'ignorais où j'en étais. Je ne savais pas ronfler, mais

où? Depuis le temps que j'essayais, et le nombre de trous, je n'avais plus de concurrence pour cela. Je n'ai jamais rien voulu prouver à personne. Je tente de ronfler c'est tout. Si le désir de ronfler au plafond me prenait, j'y allais, il me battait après, mais je tentais de ronfler. Je ne cherchais pas à prouver que j'osais tenter, ou brillais à tenter, ou supportais de tenter.



Apprendre à ronfler, c'était ma vie. Que les autres s'en émerveillent ou non.

D'ailleurs je me perdais : dès que je voulais tenter de ronfler je n'y arrivais plus. Je faisais d'autres choses, mais pas ça. Donc il me fallait tenter de ronfler, le faire pas le programmer.

Je ne me compare à rien, je tente de ronfler, comment ou par rapport à quoi je tente de ronfler je ne le sais pas. C'est n'importe quoi quand j'essaye. N'importe comment. Je me contourne. Je crains même de débiter.

Je m'attachais à certains. Leur respiration se décantait mal du ronflement, la plupart respirent bien sûr, eux non. Eux ronflaient éveillé. Pour les distinguer je compartimentais le vivier. Si ils n'y étaient pas, je les fascinai en puant, puis les tenais ou déplaçais à distance à volonté. Je pouvais ainsi les comparer aux autres, ne pas rester stable par rapport à moi.

Ces ronfleurs que j'aimais et dont je savais qu'ils le méritaient je ne courrais pas après pourtant. Pas plus d'impatience que de mépris : je sentais que j'avais le



temps. Quand on coupe une viande elle ne marche plus, elle ne boit plus et ne ronfle plus. Me les communiquer, en en maintenant ce qui ronfle et en mâchant le reste, me les communiquer. Mais j'avais

beau manger, je ne parvenais pas à distinguer ce qui ronfle en mâchant, mon corps n'a pas les mêmes ingurgitations que moi. Je continuais malgré tout à trier ces ronfleurs d'exception, à y trier dedans aussi, des fois où.

Je me demandais ce qu'ils entendaient de mes tentatives.

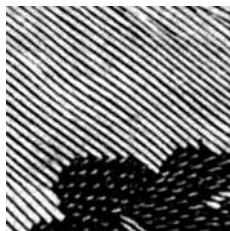
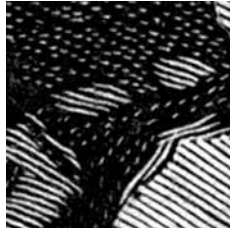
Pour me sentir mieux j'annonçais je vais ronfler. Nous en discussions, nous nous autorisions des jeux qui nous coûtaient et aucun de nous ne voulait douter que mon apprentissage touche à sa fin. Il m'arrivait de pleurer dans certains trous que je ne reverrai pas. Mes ongles avaient meilleur goût quelques jours plus tard, et tout le temps nous redevenait inoccupable.

Mais pendant ce temps nous m'observions moins, plutôt la pièce. J'hésitais entre les squelettes à emporter ceux qui serviraient, ceux qui surprendraient, ceux qu'il m'insupportait de laisser incomplets... Je résolvais l'énigme en puant. Nous avions aussi de nouveaux apports que nous n'entamerions jamais, je regrettais d'être proche de ronfler.

Alors il me tondait.

Il se dirige vers moi dans la direction « 11 heures » puis bondit de ma gauche à ma droite et disparaît alors qu'il était dans la direction « 2 heures ». Je me retourne mais il change d'origine de direction, et pendant mon virage passe à l'intérieur de mon bras finalement, pour réintégrer le meuble dont il était sorti. De plus, la cisaille tournait autour de ses doigts et effectuait une évolution en forme de S à la fois dans le plans vertical et horizontal, de sorte que à côté de ma tête, qui demeure avec un casque de hauteur raisonnable, en haut des oreilles et jusqu'à un tiers de leur longueur au maximum la toison est raccourcie, la partie inférieure laissée couverte de poils d'une longueur augmentant progressivement de haut en bas pour se terminer en franges qui peuvent être égalisées.

Ces sentiments ne m'abandonneront jamais, je suis fier de me demander encore qui vit aujourd'hui dans cette pièce ? Comment l'ont-ils aménagée ? Travaillent-ils correctement notre vivier ? Il était si mignon ils ont dû entretenir tel ou tel trou ? Survivent-ils au buisson ? Où en est la vitre ? Et la porte ? Nous, nous nous situons au point d'articulation du ronflement et de l'aménagement. L'apprentissage est un acte à la fois de



ronflement et d'aménagement, je dirais d'aménagement parce que de ronflement. Parce que pour ronfler j'avais à couvrir un territoire, même étroit, et m'emporter et me diffuser à travers, tout ce qui me collait ou soutenait, le ronflement a une fonction centrale dans le destin de la pièce, il fait réussite sur toute la ligne à l'uniformité, à l'obéissance passive, au conformisme, à la lumière, au renoncement à soi.



Le ronflement : notre architecture.

Nous n'allions bientôt plus avoir de place dans cette chambre, les fenêtres les portes et les armoires arrachées nous gênaient - pour pouvoir se coucher en mesure de ronfler il nous fallait d'abord dribbler entre des bris de verre et le courant d'air, s'écarter d'une écharde ou esquiver la pluie, dans l'espoir que nous m'amènerions à commencer de progresser nous attendions pour changer. Et soit avec mon lit soit sous les coups qu'il ne manquait pas de me donner, nous aggravions la détérioration de notre pièce.

Je ne suis parti que lorsqu'il s'est tué en me battant.

Il n'était pas question que nous restions encore, nous ne pourrions bientôt plus habiter ici. C'était une évidence, nous avions même préparé nos affaires, donc nous nous couchions pour réfléchir. Je ne ronflais tou-



jours pas correctement, j'étais inadmissible, alors quoi ? où aller ? La première solution était que je ronfle pour de bon, aussi aurait-il fallu attendre, que nous m'exercions. La seconde solution de remettre cette chambre en état, travail qui aurait pris sur le mien, qui ne nous aidait pas. La dernière solution, la seule que nous envisagions, était de déménager, et pour cela attendre que je ronfle sincèrement. Il fallait réfléchir, parce que une fois nos affaires prêtes nous n'avancions pas, je n'avais autour de nous aucune des conditions nécessaires à mon perfectionnement mais je devais progresser pour pouvoir les obtenir.

Jean-François SAVANG

Critique et Tactique

6

LA SOCIÉTÉ ESTHÉTIQUE

« La seule démarche expérimentale valable se fonde sur la critique exacte des conditions existantes, et leur dépassement délibéré. Il faut signifier une fois pour toutes que l'on ne saurait appeler création ce qui n'est qu'expression personnelle dans le cadre de moyens créés par d'autres. La création n'est pas l'arrangement des objets et des formes, c'est l'invention de nouvelles lois sur cet arrangement. »

Guy Ernest Debord, « Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale », *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 2006, p. 322.

Les œuvres d'art ne sont pas données à la compréhension. La pensée qu'elles suscitent, les représentations et les théories qu'elles induisent n'ont pas de contenu préalable dans le langage. Les œuvres d'art résistent à l'univers de leur compréhension, à la logique de leur socialisation dans les sémantiques institutionnelles. Elles résistent à l'interprétation, au sens collectif de leur reconnaissance, à la théorie de leur esthétisation dans le spectacle social. Entre expression individualiste de l'invention et mouvements fluctuants du public comme interprétant du social de l'art, les œuvres suggèrent la politique de leur théorie et de leur pratique, la situation critique du sujet et une signification spécifique de l'activité sociale.

Il n'est pas sûr que ce soient les œuvres d'art que nous interprétons quand nous en cherchons le sens. Nous trouvons ce que nous cherchons dans une œuvre d'art : s'il s'agit d'un sens, nous déduisons les conditions théoriques de son statut dans le langage, sa signification sociale, la situation théorique que la société constitue de sa nature interprétable. L'hermé-

neutique, en se consacrant comme art de la pensée (depuis Gadamer) et en renversant la valeur de l'art dans la pensée de l'interprétation, formalise les enjeux du sujet dans l'épistémologie théorique d'un sens ontologique du monde. L'essence de l'art garantit les fondements ontologiques de la société, les réalismes de son institution et de sa raison.

S'il fait l'expérience du sens, l'art ne se présente pas pour autant comme un langage. Intrinsèquement, il signifie autrement que par les catégories de la langue. Même la poésie ne signifie pas seulement la langue qui la configure formellement. La poésie signifie autre chose que de la langue.

LA SITUATION DE L'ART

La situation de l'art fait aussi la situation théorique de la société dans le langage, dans les problèmes de sa pensée. La situation ne consiste pas seulement en une représentation donnée ou un contexte. Elle implique aussi une action, l'invention d'une nouvelle situation du sens, une nouvelle problématique des rapports du sujet et de la société. Nous avons souvent insisté sur la situation centrale qu'occupe le

langage comme interprétant de l'ensemble des significances sociales. Nous ne sous-entendons pas que tout est langage ou réductible à un sens donné. Nombre de choses excèdent le langage restent dans l'infra- ou l'extralinguistique. Mais le langage est nécessaire pour le comprendre et en vivre le sens. C'est une condition anthropologique, un point de vue théorique et empirique nécessaire à l'organisation du monde comme signification. Tout n'est pas langage, mais tout passe par le langage, dans la perspective d'une compréhension et d'une signification anthropologique et historique du monde.

Tout n'est pas langage en soi, contrôle signifiant de la situation sociale dans le sens. La réalité du langage relève d'une empiricité qui excède le sens de la société et l'universalisme des valeurs du sens, dans l'engendrement infini des interprétations. Le libéralisme n'a pas son langage ou un langage à part. Il s'inscrit dans une politique du langage.

L'importance croissante que va acquérir le monde de l'art à travers le développement d'une anthropologie de la culture va progressivement affir-

mer l'esthétique comme le mode d'intégration spécifique du discours du sujet de l'art dans le sens de la société. Découle de cette situation une ambivalence de l'art désormais notoire entre critique et institution, entre représentation de la société et expression du sujet. Nous suggérons qu'il y a une esthétique de la société, un décorum de la consommation comme culture.

Le discours de l'art est à dissocier de l'esthétique. L'esthétique, en effet, forme une politique compensatoire de la société à l'égard du manque politique du sujet. D'un côté le sujet a acquis son historicité et son autonomie théorique dans le développement d'une esthétique philosophique ; de l'autre le tournant linguistique et la crise du sujet ont finalement laissé le champ libre à une esthétique sociale sans concession pour le sujet. L'éthique partout, comme démocratie de la raison revendique donc l'esthétique sans sujet comme reconnaissance de l'art par les masses. La généralisation de l'esthétique à l'ensemble du discours artistique est ainsi en passe d'imposer la société comme arbitre du sens. Les esthétiques se multiplient et fleurissent aux balcons des cérémonies. Sans doute est-il temps de faire oublier l'intelligence du langage au bénéfice des représentations de la raison et des plaisirs du panoptique.

L'esthétique démocratique fait passer la société pour le sublime. Elle se joue autant de la compromission de l'art que de ses résistances. Les politiques de la consommation et les nouvelles frontières du concept pour modistes

aiment l'esthétique et vantent son adaptabilité au marché. L'esthétique défend un style de vie : c'est l'art du spectacle social, la démocratisation du sentiment pour la culture et l'universalisation du goût ; c'est la montre et les lunettes noires du président, la communication réussie, la beauté de la performance. C'est la beauté du défilé militaire, les boîtes de conserve bien rangées dans les supermarchés ; c'est être optimiste quand on vient juste de se faire virer, c'est ne plus rien penser en habit du dimanche, l'ordre des choses tiré à quatre épingle, le sentiment empathique du monde. L'esthétique marque l'écart libéral entre la démesure économique du luxe et l'économie de masse : la beauté de l'une fait la raison de l'au-

comme effet du sujet. C'est émouvant. Si l'art est profondément incompréhensible, l'esthétique c'est le « beau sans concept », la rhétorique du signe, l'institution de la présence, l'autolégitimation du pouvoir. Rien à dire tout est dit ; le langage de l'esthétique, c'est la communication des principes de domination.

L'esthétique fait passer l'art du côté de l'analyse sociale. Elle légitime l'intégration du sensible dans la raison et subordonne la production de l'art aux attentes sociales de son interprétation et de sa réception. L'esthétique est socialisante des valeurs de l'art comme effet de sens d'une vérité consubstantielle de la réalité. Elle suppose la justification d'une nature du sujet dans



Le chien d'Emmanuel Kant se trompait tout le temps de maître

tre. L'infini de la valeur circule dans l'image de son adhésion ; la réalité de sa démesure échappe au social. L'esthétique est postmoderne : elle simule le globalisme, les nomadismes de la valeur, les tremblements d'époque ; elle simule le discours

l'interprétation culturelle de sa représentation et de sa réalité du sens. L'art n'est pas l'esthétique. L'art est critique et met au défi la régularité esthétique de la nature, l'organisation économique et les ordres de sa pensée culturelle. Il est critique d'une

conception sacralisée et essentialiste de la société, dans la sécularisation théologique du social.

L'inconnu anthropologique de la théorie commence dans l'inconnu du langage qui fait le poème critique de la raison. Il faut l'hallucination des œuvres d'art, de la subjectivation de la pensée, pour tordre les parois du

phie sur sa propre conception de l'inconnu et du sens, le point de vue de la société sur les moyens de sa pensée. Tout recommence constamment dans l'inconnu.

L'esthétique qui prend forme avec le sujet induit une anthropologie critique de la pensée. La subjectivité artistique bouleverse les conditions de

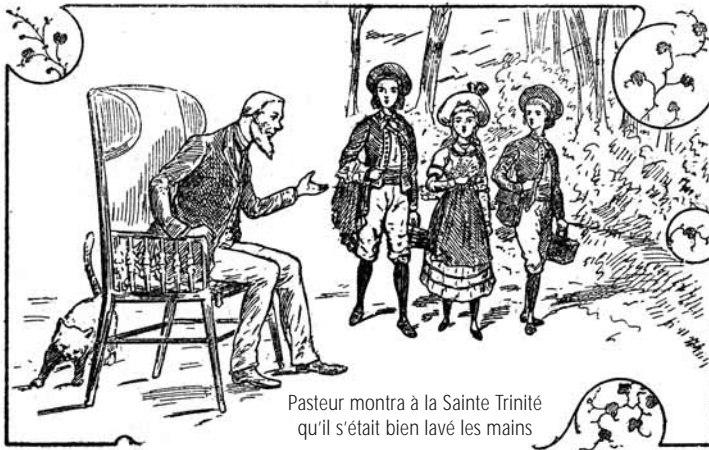
tique, pris dans l'élan fatal de la consommation de masse. L'art désormais partout dans l'esthétique inonde la vie sociale comme une évidence politique de la pensée.

L'ART COSA MENTALE

L'apparence d'une beauté de l'art, d'une beauté si pure qu'elle reflèterait la vertu de l'âme humaine, dissimule la situation du langage dans l'expérience qu'elle forme de la perception. Percevoir, c'est être encore à la naissance du langage et du sujet, au seuil de l'altérité et du social. C'est sentir, d'être transformé du monde, la force de son impulsion dans le silence de l'activité du langage. Percevoir n'est pas immédiatement donné au sens malgré les apparences.

Les œuvres d'art impliquent une manière particulière de vivre le langage, d'appréhender la transformation symbolique des perceptions en langage. Quand nous regardons par la fenêtre, nous nous disons ce que nous voyons ; nous ne voyons pas simplement. Nous errons entre corps et langage. Parler engage l'infini de la pensée et le corps entier dans la pensée. Une simple respiration fait surgir la société entière du silence qui l'englobe, l'état d'âme d'une vie entière. L'activité de voir ou de percevoir n'assigne pas le sujet du langage à la passivité.

Les œuvres d'art nous poussent à la réflexion dans le discours, à l'esquisse d'un dire transformant l'état du corps ; un désordre du sentir quand elles produisent des inconnus pour la pensée. Tout comme le corps fait se mouvoir le langage et matérialise la



Pasteur montra à la Sainte Trinité qu'il s'était bien lavé les mains

sens. Faute de quoi l'art n'aurait comme issue de sa valeur que le discours philosophique. Comme une nouvelle métaphysique de la conscience, la philosophie incarnerait seule l'intelligence de la raison dans le beau et le vrai. La philosophie instituerait dans sa théorie du sens tout l'inconnu de la pensée.

Or il y a un discours de l'art non philosophique qui prend son activité de sujet dans le poème : la théorie comme perspective d'un inconnu du langage. L'art excède les conditions sociales qui organisent sa pensée, tout le social qui tient à la théorie comme au fondement de sa légitimité. Il change le point de vue de la philoso-

la raison. L'œuvre d'art contribue à l'élaboration d'une anthropologie de la théorie.

Les œuvres d'art ne se réduisent pas à leur valeur esthétique. Pourtant, il y a multiplication des esthétiques pour parler d'art. Une conception de l'art émerge de cette théorie et tend à l'effacement de l'art au profit de son accélération dans les images, les objets, les célébrations. L'art naturel est partout dans la vie, dans la démocratie. Des lieux non-lieux de l'art se font et se défont à la vitesse des modes et des nouveaux concepts de consommation, des nouvelles cultures. L'art disparaît emporté par les images-temps, dans les signes d'un marché systéma-



La baleine blanche restait introuvable

pensée, l'oralité du sujet dans une forme-vie. Puis, l'éparpillement synesthésique du corps dans le langage. Le retour au passage des limites, à l'incandescence du silence.

Mais rien d'une aësthesis ou d'un universalisme mental de l'homme dans une psychologie du sensible. L'œuvre d'art défait les hiérarchies du sens là où l'esthétique passe son temps à reconstituer, dans les musées comme dans la nature – avec le Land art –, la rhétorique des mondes perdus. L'esthétique joue de la persistance de l'image dans le dire, de ces rapports anciens qui font semblant de voir sans langage, de vivre dans l'insignifiance de leur propre pensée, dans la reddition individuelle du politique. L'esthétique fait passer le corps pour une transparence du langage. Elle joue sur l'ambiguïté de la raison instituée dans la société et sur la fragilité du sujet dans l'émotion et l'apparence ; dans la réappropriation d'un dire, dont seul le social incarnerait l'image diffractée d'une identité totale, d'une légitimation portant sa propre parole. L'esthétique joue sur la synesthésie du

monde et du sens, là où elle est discours d'une manière de penser, conception des rapports du sujet et de la société, selon une tradition de la raison. L'émotion esthétique est attachée au sujet et à la société philosophiques. Elle n'est pas critique des modalités de sa pensée. Au contraire, elle institue le monde comme contexte du sens, dans le calcul de l'interprétation, effaçant le sujet face à la vérité ; dédouble sa valeur et sa médiation dans l'instrumentalisation de l'art comme enjeu légitimant de l'image contre le langage.

L'esthétique maquille l'illusion d'un présent toujours en fuite de la société, dans la posture contemporaine des valeurs d'autolégitimation ; elle proclame son identité dans la puissance du politique. Elle fixe ainsi l'espace social des valeurs culturelles dans lequel elle consacre son point de vue, comme situation esthétique de sa politique du sens. L'art fait l'image de sa situation et justifie l'intégration du sujet comme représentation démocratique de sa valeur. L'esthétique de la démocratie institue le sujet comme

une variable psychologique de la culture, là où la pensée artistique de la société suggère d'abord une démocratie du sujet, qu'elle induise une valeur théorique et critique des institutions sociales, un inconnu politique de son invention. L'esthétique universalise la valeur de l'art comme une qualité représentative de la société et non comme un enjeu problématique de l'institution du sens.

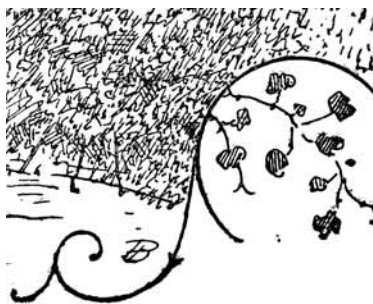
L'art suggère una cosa mentale dans le discours de la peinture, depuis le début quand ce n'était pas encore « l'art » mais l'intuition d'une invention radicale de la pensée. L'art d'abord affaire de pensée, d'incompréhension, de poème du sens, d'interrogation sur le monde donné. Non lieu mais transformation de l'inconscient, déterritorialisation d'une expérience du sujet d'une société à l'autre, d'une identité perdue dans une altérité à venir, une intimité de la pensée livrée à l'étrangeté d'autres sujets et au discours de son invention. Que fait l'art ? Il n'est pas aux ordres des réponses.

Son invention commence dans le langage, mais pas dans la conception servile de son utilitarisme politique. Le



langage qui implique la conception de l'art comme une condition d'invention théorique et pratique du sujet ne se contente pas de donner un nom aux choses et de faire l'inventaire de l'existant. Le langage permet de dire la vie dans les océans, avant les animaux, de braver la mort ; de se résigner à la souffrance, à l'indécence sociale et à l'arbitraire de la raison scientifique. Le langage anime le sujet dans l'insignifiance qu'il rend socialement tangible du politique dans l'inconnu du sens et de la pensée. Il infère la temporalité d'un sujet et implique la force d'une signifiante historique qui transforme la vie sociale. L'existence anonyme et l'insignifiance individuelle ont cette force de composition sociale et d'inconnu politique qui induit l'invention du sujet comme avenir du langage. Le langage induit dans son fonctionnement l'univers des conditions de penser, de chaque chose que nous dépeuplons dans le sens. Le langage que l'art nous pose comme problème est épileptique, irruption des totalités dans la subjectivation, interruption du courant dans les sens où plus rien n'est illusion mais radicalement présent. Dans l'attente, dans l'anticipation, dans l'avenir, dans l'absence de lieu, dans le passé comme théorie de l'histoire, dans l'intermittence du social et du sujet, le langage continue sans la langue et se déploie étranger en nous, comme un corps dépourvu de frontières. Jamais coupé du corps comme idée de l'espace dont on est capable, dans la simultanéité de la pluie, des livres, des tremblements de cymbales, la nuit illumine les motifs d'un couvre-feu continu de la critique : le lan-

gage chasse la perception, dilate la réalité dans la syncope des mots et des signes. L'art est critique dans la perte des significations données et des transparences du sujet, là où l'institution du sens ne comprend plus le sujet de l'œuvre. Il y a difficulté à tenir l'invention du sujet dans l'esthétique de la société. La synesthésie poétique en a montré l'étrange submersion. Les drogues aussi ; l'imminence de la mort, le risque de la société dans la désobéissance civile et l'insurrection, culture contre culture, pour une démocratie qui tienne la parole comme réalité éthique et politique de l'invention sociale.



Le langage permet de lire l'avenir à travers l'art. Les œuvres d'art quand elles inventent autre chose que la répétition du contemporain, quand elles tiennent un temps l'inédit de leur signifiante dans l'inconnu du sens de l'époque, ont la faculté de faire apparaître, d'ouvrir des possibles qui ne soient pas dupes dans l'instant de leur invention, de leur impotence politique et critique. S'impliquer dans l'invention de la pensée, dans l'art qui n'est pas encore l'art et qui ne le sera peut-être jamais, c'est prendre le risque de l'insignifiance hors des mondanités infocom qui tissent le ré-

seau d'une domination planétaire sur le sens.

Le poème est l'arme du désespoir démocratique dans l'utopie du sujet ; sa socialité l'expose inévitablement aux modismes et aux spéculations du temps, à l'incarnation des valeurs dominantes. Sa socialité est vouée à la dégénérescence de son inconnu, à la récupération de sa force critique.

L'art nous amène à considérer que le langage déborde du sens et qu'une signifiante extralinguistique – qui est encore du langage mais qui prend corps autrement que dans la langue – travaille la perception et les manières de penser, les formes sociales et les modalités infinies de la recherche dans la difficulté de l'inconnu ; de « l'inconnu qui reste inconnu » ; où ce qui agit sur le langage, sur la nudité du monde dérisoire, l'infini qui s'affiche dans le langage par un sujet devient, lui-même relation signifiante d'autres sujets. Le langage, on l'imagine, ne peut se contenter de la fabrication de la langue : ce serait un drôle de vide comme une langue parfaite maîtrisant le monde dans l'ensemble des configurations historiques, contrôlant le sujet dans la clôture du sens ; où l'univers décodé dans les manipulations du sens, où les trafics d'une langue-Frankenstein pourraient se fendre du sujet. Une telle politique de la maîtrise du monde serait véritablement sa fin ; l'art n'y aurait même plus la force parodique de l'insignifiance. La signifiante de l'art, sa force de questionnement théorique et critique, l'empiricité spécifique qu'elle constitue du sujet et du sens, ce qui attache chaque œuvre au devenir de penser, cette signifiante est symbo-

lique des significances infinies qui nous situent et nous traversent.

La notion de « signifiante » nous sert ici pour l'art, pour ne pas confondre l'art avec un langage, avec le produit d'une classification sociale instituée, mais pour mettre au jour le vide quotidien qui fait l'infini devant nous, qui fait que la seconde de tout à l'heure nous soit déjà étrangère, qui fait qu'hier ne sera plus pareil demain, que demain change au fur et à mesure que chaque seconde transforme la pensée.

L'art ne réalise pas les désirs ; il les détruit. L'art détruit les désirs, il évite le sens. Il se vide en tant qu'art et se déverse comme inconnu sur le monde. Le reflet des identités, les portraits de famille, les paysages qui font le décorum du regard sans langage, les aides-mémoires du souvenir, les impressions vagues, où tout le « beau sans concept » n'a jamais signifié que l'oubli de la peinture. On ne répare pas le vide historique qui entre chacun de l'intérieur ; l'appel du sens comble le manque d'une situa-

tion historique concrète que ne remplit pas la société.

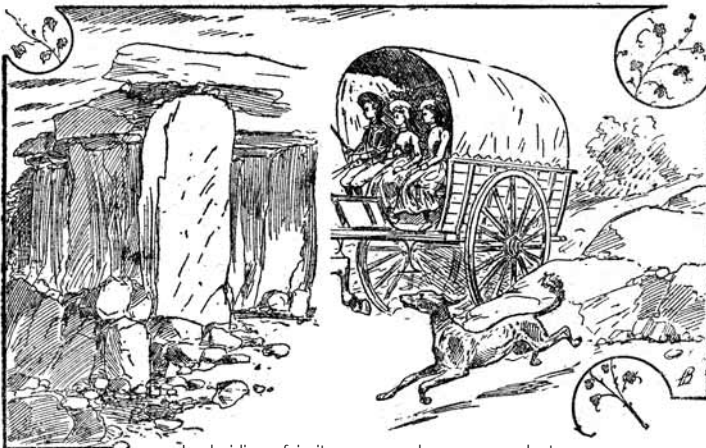
LE CONCEPT « LASCAUX »

Lascaux est conceptuel ; et le conceptuel est un fiasco du contemporain, une illusion de la théorie. L'art figuratif implique aussi une démarche figurative. L'art continue de perdre son sens pour le contemporain et c'est tant mieux. On n'y comprend rien, oui, car l'empiricité d'un sujet de l'art n'est pas de comprendre.

L'art cosa mentale, invention anthropologique et signifiante, historique d'une empiricité à la recherche de sa valeur ; problème des rapports de l'art et du langage au milieu de l'histoire, le problème d'une signifiante de l'art, ce qu'il change du monde et du sujet, sur le plan de l'invention du sens, à travers l'illusion d'enjeux conceptuels. Il fallait bien penser pour coloniser la pensée. Il n'y avait pas de mot pour dire la peinture, que la peinture pour inventer le langage et le social, que la gravure pour indiquer des directions du sens, des accouchements, des ter-

reurs, des victoires aussi passagères qu'inutiles. Des chroniques de la frayeur, la peinture a fait l'invention de la société dans le langage. Et ce n'était pas du récit de l'expérience réelle qu'ils tiraient le langage, mais de l'inconnu, de ce qu'ils ne savaient pas dire, des sentiments et des choses. Ce n'était pas des scènes de chasse, un désinvolte habillement de la vie quotidienne, mais un appel du langage, comme une respiration, un sifflement du corps dans la musique des éléments. Un tableau des maîtres de la pensée au seuil de son invention. Je n'ai jamais rien vu de tel réagir à la lumière, d'une manière aussi dynamique pour la pensée. C'était des pleurs et de la folie, avec des griffures dans la pierre. L'intensité des transes aurait servi à effrayer les ours. Et un jour le soleil ne s'était plus levé ; la pierre avait tout bouché : la vue condamnée à l'obscurité se retourna sur elle-même et chercha alors d'autres issues pour la pensée.

La peinture, parce qu'il fallait bien dépasser le réel. Pas seulement pour le spectacle de la chair ou le viol de l'intimité, s'abreuver de la mort de l'autre, arrêter le temps en ouvrant le corps d'un autre pour regarder dedans : non, la persistance de la vie est dans le temps, dans le temps d'un corps-langage qui s'échine. Comme les marais exhalent la putréfaction du devenir, le langage montre des bulles de gaz à la surface du miroir de l'eau. Le faire transhumer d'un monde dans l'anthropologie de son imagination. Au-delà des nominations et des cratylismes de la théodicée traditionnelle, rien ne fixe



Le druidisme faisait sans cesse de nouveaux adeptes

la parole. Le monde ne retient pas le langage. La parole, c'est l'homme conceptuel qui se détache du monde pour l'inventer, tirant un trait sur le monde, débordant l'idiotie du réel de ses sens. Pour l'homme, le monde est fini en l'état depuis la parole. Le virus du langage est un compte à rebours de la raison. La peinture est intelligente depuis toujours, depuis qu'elle s'est découverte dans le langage. C'est à ce point qu'elle est partout intelligente et qu'il n'y a nulle résidence, nulle région qui la fasse première ou primitive. À moins du primitif de la pensée qui affuble l'altérité d'une domination de ses manières et des

tériorité de sa formation – Bildung disent les Allemands pour la culture de l'interprétation. C'est l'ethnologie du sens contre la pluralité de l'inconnu ; l'Occident ou les possédés de la société.

L'art est conceptuel depuis Lascaux, des skiographies aux Immatériaux. Le langage à venir des œuvres d'art fait cette empiricité. Les ailes des anges sont conceptuelles, les macabres sont les hantises de la pensée, les vanités sont les allégories complexes d'une métaphysique de la raison. On a toujours perdu ce qu'on parlait depuis Lascaux, on a perdu le monde d'avant

est d'abord le problème d'une difficulté du sens. L'art, c'est l'incompréhension qui travaille le sens, sous le mode d'une signification particulière qui n'est pas celle de la langue.

Parler du langage de l'art est une métaphore. Les œuvres d'art ne parlent pas. Grand silence dans l'expérience et dans la fabrique de l'histoire. Les œuvres mettent en évidence quelque chose de la pensée qui ne se traduit pas en langage ; ce qu'on appelle un sujet peut-être, un sujet non comme un thème, mais une poétique et une politique particulière du sujet, une manière de manifester l'anthropologique au sens des conditions de la pensée qui en sont transformées. Le langage est transformant d'être transformé, d'apprendre l'énigme du sens d'autres modes de signification. L'art ouvre cette perspective.

Bien sûr, à la surface de l'expérience, l'organisation en langage nous permet de tisser une toile sociale dans laquelle chacun se diffracte en individuations multiples chacune chargée de la société entièrement. À l'évidence, l'arbitraire du langage constitue cette invention de la vision et de la conception du monde, selon la nécessité anthropologique d'un partage de l'empirique entre sujet et social. Le langage n'a jamais la forme simple d'un mot. Il est à la fois toujours plus et effacé dans l'activité du sens. Il est le produit d'une interaction, du sujet et du social.

La signification de l'art constitue un point de vue théorique et critique de la signification du langage. C'est-à-dire que le langage se défait à ce seuil du



Le duel ne se déroulait pas selon les règles

conceptions de sa valeur, qui fasse le lit de son propre inconscient. C'est l'autre primitif de la raison, le naïf du sens, l'analphabète qui caquette pour parler, au lieu de fixer la pensée dans l'esprit clair de la logique ordonnée du langage comme calcul du sujet. L'art primitif est située dans le regard occidental de celui qui domine. L'animal rationnelle relate la formation de l'homme dans ses vieilles coutumes, dans l'oralité contre l'histoire et l'an-

Babel, et les vieilles déchirures n'attirent plus notre attention. L'âge dort. L'invention de la réalité et du monde comme poème de la pensée, l'art comme manifestation de l'inconnu du langage. Un portait est une abstraction. C'est parce qu'il constitue et situe des circonstances de la pensée, une théorie des rapports du sujet et de la société, une pratique anthropologique des enjeux du monde et du sens. Cela nous indique combien l'art

sens et montre une situation de l'art depuis les œuvres qui interrogent les manières de penser organisées dans la représentation. Le sensible n'en est qu'un effet, un effet du sujet dans l'art, un effet de la société comme sujet transcendant l'inconnu et l'altérité, dans la parcellarisation du sujet en individu.

L'art ne serait donc pas en soi le décalage du sens ou de la perception du monde dans l'image, selon ce qui déjà est une métaphore de la pensée chez Platon à travers la notion de représentation, et la conception de l'organisation du langage comme dédoublement du monde dans la langue. L'art voisine avec les questions d'interprétation et d'image parce que de toutes façons, il pose les problèmes d'une organisation de la pensée. Mais ce qu'il infère d'abord, c'est le questionnement au cœur des affaires du sens, l'incompréhension élémentaire de l'expérience du monde dans le langage. Il y a certes une image modèle qui tient la peinture dans une pose de référence et qui signe sa reconnaissance collective. Mais elle ne dit rien. Elle signifie. Le langage de l'art est un abus ; il n'y a pas de langage de l'art quitte à oublier que les rapports de l'art et du langage sont d'ordre problématique. L'expression du sujet qui s'y affirme n'est pas celle d'un être déterminé – il y a peut-être un artiste ou un poète pour ceux qui savent d'avance, mais ce sont des simulateurs du social. Au contraire, l'œuvre d'art nous met dans la perplexité d'une situation signifiante et c'est à cette enseigne

qu'elle induit une signifiante, c'est-à-dire une émulation des conditions de penser, une invention du public de sa valeur, des enjeux de sa question et de son expérience dans le langage.

L'ART THÉORIQUE

L'art est théorique. Il signifie autant qu'il est signifié. Il prend sa valeur dans le discours. Il est historiquement



Le colonel savait se méfier des apparences

La signifiante, cette capacité à induire un sens, ne consiste pas seulement à combler un présent mais appelle un avenir, une dynamique critique de sa propre valeur. Loin de s'estomper dans le temps, la signifiante de l'art continue de se déployer et d'inventer de nouvelles voies empiriques pour la pensée. L'œuvre d'art, pareille à nulle autre, ne nous intéresse pas pour ce qu'elle nous fait savoir. Elle nous désintéresse en rendant évasive le sens dans l'émotion. Sans séparer pour autant l'émotion de la signifiante du sujet selon une esthétique du sensible, mais en constituant un corps-langage pour la pensée qui agit dans le langage au-delà des effets de langue, de représentation, au-delà des marketings interprétatifs de la pensée et des autorités du sens.

situé dans la théorie autant qu'il situe la théorie ; comme tout ce qui a une influence sur les représentations sociales à travers la théorie, l'art a des conséquences sur la manière dont nous pensons et organisons le sens. Il ne consiste pas dans sa pratique et dans sa théorie, en un simple enjeu de production d'objets esthétiques et d'effets de réception.

L'art n'est pas affaire de représentation. Il fait situation. C'est-à-dire qu'il a une incidence sur le sens et qu'il en transforme la pensée. Il provoque l'inédit au lieu du monde donné et bouleverse les focalisations instituées de la valeur dans l'inconnu du langage. Comment imaginer cette activité concrète de l'art sur les enjeux de la société, si ce n'est à travers ce qu'il provoque des discours historiques et théoriques, selon une empi-

ricité non seulement de la perception mais également du sens, d'une pratique particulière de la « signifiante » – et non de la signification comme produit de la langue. Les œuvres d'art nous changent à travers le problème d'un sens qu'elles constituent pour chacun de la société ; elles problématisent les moyens de penser.

La notion de « situation » implique une signifiante historique de l'activité artistique, et telle que l'art en suggère la théorie et la représentation. L'art, ne consiste pas, dans sa pratique, en un simple enjeu de production d'objets esthétiques mais implique, par la situation qu'il fait lui-même du sujet, du langage et de la société, une perspective critique active, transformante des théories sociales. L'art, considéré dans la problématique d'une signifiante particulière, est continu dans le discours des activités théoriques et pratiques qui interrogent les rapports du sujet et de la société. L'art est théorique, en cela que sa pensée s'organise dans le discours. De ce fait, comme les poèmes ont une incidence dans l'invention de la théorie du langage, les œuvres d'art, dans l'inconnu du discours de leur expérience, supposent aussi une influence sur les discours scientifiques.

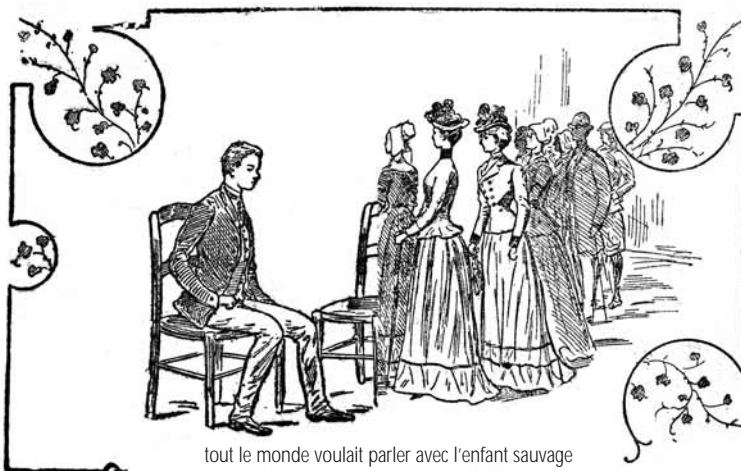
La théorie, en effet n'est ni un discours spéculatif de la subjectivité, ni un savoir objectif déterminé a priori. L'art, à ce titre est particulièrement problématique des rapports entre sujet et institution. Les querelles de « l'art contemporain » ont des effets similaires et continus aux querelles du sujet : la situation sociale qui leur est faite, ce qu'elles font changer, ce

qu'elles maintiennent d'illusion, ce qu'elles signifient d'une éthique collective éclaire les enjeux théoriques et critiques qui font le rapport de la société à l'inconnu du sens et qui anime la recherche des valeurs collectives. La théorie de l'art est concernée par les questions que pose la notion de sujet, par l'éthique et le politique. Cependant, dans la pratique, se pose continuellement la question de l'invention de la valeur ; de ce que peuvent l'art et le sujet dans le politique.

L'art, le sujet ont une effectivité créatrice transformatrice des valeurs sociales au sens que le continu entre art

tion du rapport entre l'art en général et les œuvres d'art porte la problématique des rapports entre société et sujet, entre théorie et pratique. La valeur de l'art, en effet, dépend autant de la conception qu'on a de l'activité des œuvres que de la théorie du langage qui en fait la pratique.

Les œuvres d'art projettent ainsi leur historicité dans le discours – leur inconnu ; elles font l'expérience sociale d'autres sujets. Dans la difficulté à trouver leur valeur dans le langage, c'est-à-dire à découvrir le rapport d'un sens historique entre sujet et société, les œuvres supposent ne rien



tout le monde voulait parler avec l'enfant sauvage

et sujet infère depuis Emile Benveniste et selon lequel « l'art n'est jamais qu'une œuvre d'art particulière »¹. La signifiante de l'art qui ne se réduit pas à la signifiante sans analogue du langage est critique des significations sociales et des institutions de sa pensée. Il constitue une signifiante sociale par la signifiante historique et empirique d'un sujet de l'art dont la forme – distincte de l'organisation linguistique – implique un corps-langage comme expression d'une forme-vie. La situa-

tion du rapport entre l'art en général et les œuvres d'art porte la problématique des rapports entre société et sujet, entre théorie et pratique. La valeur de l'art, en effet, dépend autant de la conception qu'on a de l'activité des œuvres que de la théorie du langage qui en fait la pratique.

Les œuvres d'art projettent ainsi leur historicité dans le discours – leur inconnu ; elles font l'expérience sociale d'autres sujets. Dans la difficulté à trouver leur valeur dans le langage, c'est-à-dire à découvrir le rapport d'un sens historique entre sujet et société, les œuvres supposent ne rien

rique de l'art dont le discours est aussi porté par l'activité des œuvres, la ré-énonciation des rapports entre sujet et société que suscite l'art dans la volonté d'appropriation et de recherche de ses propres conditions de penser, devraient en être révélateurs. L'« appropriation » du discours de l'art par les artistes contemporains, en particulier, constitue un leitmotiv problématique et critique de la situation interprétative qui est faite traditionnellement aux œuvres d'art et qui les enferme, institutionnellement, dans un sens apriorique de ce qu'elles constituent des conditions de voir et de comprendre.

Les œuvres d'art font entrevoir l'inconnu du sens qui est en même temps un inconnu politique. Par les questions qu'elles soulèvent, par ce qu'elles questionnent du politique et de la raison, elles fragilisent les certitudes théoriques de la société et mettent à jour sa situation critique. C'est pourquoi, depuis Platon, l'art est relégué à l'illusion ; parce que son rapport au pouvoir fait le doute du pouvoir en lui-même. Il met en péril la cohérence symbolique qu'en forme la cité.

L'art au XXe siècle a mis au jour que le langage depuis toujours avait à voir avec l'art ; il a permis de constater que le réel n'était pas discontinu au sens qu'on lui donne et aux problèmes qu'il constitue, que le réel n'était pas seulement organisé d'un point de vue phénoménologique, mais qu'il dépend de son invention dans le langage ; les œuvres d'art, à cet égard, ont des incidences dans le langage et donc dans la société telle qu'elle projette sa valeur dans le langage.

L'art nous fait découvrir depuis toujours que le langage déborde du cadre linguistique et qu'il implique un caractère anthropologique du sens qui s'étend aussi bien au corps qu'à l'inconnu. L'expérience théorique du langage prend sa valeur non seulement dans le savoir élaboré comme théorie mais également dans l'inconnu du langage. L'art opère ce renversement de la théorie inféodée au savoir dans le nonsavoir du sujet comme question retournée au langage. D'où l'art théorique du langage et des questions du sens, si l'on considère que l'art ne dit rien et que le langage ne peut pas tout dire ; que ce qu'il ne dit pas pose la question de sa recherche et de sa théorie, pose la question de ce qu'il signifie en tant qu'art. La poétique montre l'état de la théorie ; elle montre que l'art signifie.

Car en effet, lorsqu'on cherche à savoir ce qui fait la valeur en art, on constate que ce n'est pas le langage seul, ni le corps seul, mais ce qui implique plus que le langage avec le sujet qui fait de la question de l'insu un enjeu théorique. Car le langage ne résout pas l'art, mais tient la situation de l'impensé qu'il signifie dans le langage. Et « L'impensé est plus et autre chose que ce qui n'est pas pensé, puisque, étant tout ce qu'on ne sait pas penser, et qu'on ne sait pas même qu'on ne le sait pas, c'est une ouverture insondable, immense »², une ouverture du monde à sa théorie, c'est-à-dire à ce qu'on ne sait pas dans le langage, un inconnu qu'exprime les œuvres d'art, la poésie et la littérature. Et c'est ce qu'on ne sait pas dans le langage, mais qui en fait la question

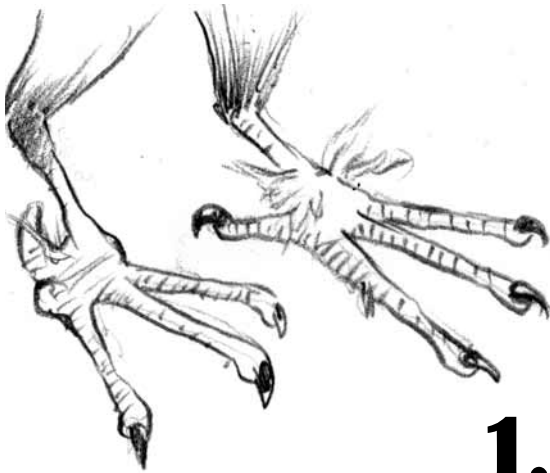
et la recherche qui fait de la poétique une recherche de l'inconnu dans le langage. L'art suscite la question de sa valeur et par là même constitue un modèle de recherche de ce qu'il signifie dans le langage, un impensé de la théorie. L'art maintient ouverte la perspective d'un inconnu qui questionne le langage ; il questionne et montre que le sens est une remise en cause continue de ce qu'on pense et qui nous fait penser.

Dans la perspective somme toute figurative qu'il représente de la théorie du langage, l'art conceptuel a mis en valeur le caractère problématique du langage. Il a montré notamment comment le rapport entre théorie et pratique dépendait de la conception que la société a du sujet et, réciproquement, de la capacité accordée au sujet de changer la société.



1. Émile Benveniste, « Sémiologie de la langue » dans *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Tel Gallimard, 1974, p.59.

2. Henri Meschonnic, *Le Rythme et la lumière* – avec Pierre Soulages, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 76.



1.

**On a
frôlé de
près.**

On a frôlé les coups, la bagarre générale, puis comme bien souvent il ne s'est rien passé. Replonge dans ton ventre, retourne dans ta tête ! Ils seraient capables de ne pas avoir envie

de te permettre, ils n'ont pas envie que tu te reconnaises. Avec tous leurs détours de conversations, ils veulent nous empêcher de nous lever vers le soleil, histoire de ne pas oublier d'où l'on vient, d'où l'on descend, les deux salles entre l'univers et ta tête n'en font souvent hélas qu'une et tout se fond dans la mer.

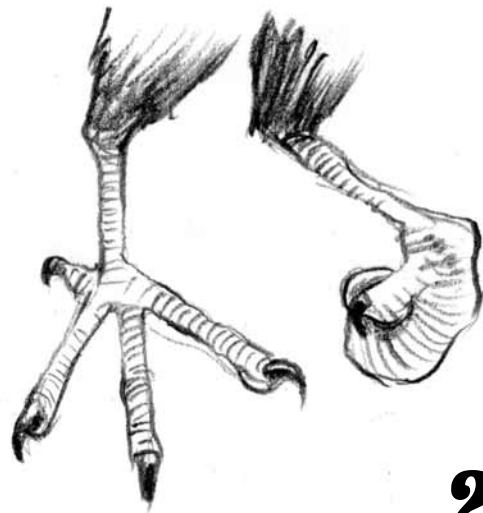
Il est interdit de s'asseoir dans ton élément naturel, tout le monde s'assoit dans les cadres de la loi, c'est bien naturel, ils veulent dîner tranquillement. Tu serais obligé de rester dans l'ombre, un long couloir de tapisserie orné des règles de la loi, des photos de leurs morts, de leurs juges préférés, tapissé de leurs têtes, de leurs bêtes, de leurs héros misérables.

Ta décoration, la tienne, c'est une feuille de hêtre, un double wc dans ta tête te permet d'évacuer leur merde, tu hoches la tête pensant non, non, vous parlez de trucs que vous ne connaissez même pas, vous ne pouvez pas vous imaginer, je sais de quoi il retourne, vous êtes des fan-toches, j'ai passé dans le maquis plus de temps que vous ne pourriez. C'est une guerre dans l'esprit pour retourner vos propositions - je suis un paysan, je retourne ma terre, je suis tranquille, c'est à peu près ce que je me dis, vous

êtes dans mes rêves à titre de cauchemars, l'esprit triomphera sur la matière.

Le sourire aux lèvres j'ai pensé dans ma tête c'est autre part, autre chose comme je t'ai dit, on peut aller n'importe où, objectivement diront-ils, il ne s'est rien passé. On s'est fait engueuler mais on s'en battait jusqu'au moment où tout s'est renversé. On s'est emporté contre l'autorité à la dernière extrémité, on s'est campé devant la loi, on a prononcé les phrases fatidiques par lesquelles se terminent en se féminisant toutes leurs dialectiques. Sors dehors maintenant si t'es un homme, on a pas parlé pour bégayer, on désire pas rentrer, sur le pas de notre porte les premiers attendent les derniers, un petit vent siffle dans les branches décharnées du marronnier, les voisins on s'en bat, il paraît qu'on peut pas faire de bruit, il paraît qu'on peut pas causer sans faire de bruit ?

La loi n'a jamais interdit de causer.

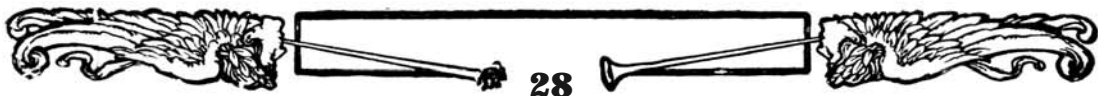


2.

**Ils n'ont jamais
appris à inventer,
ne savent même
pas rêver,**

qu'est-ce qu'on s'emmerde à lire leur journaux pourris - qu'est-ce qu'on pourrait ? c'est Jean du fond du bar assis à une table.

Sois poli, tu dis qu'est-ce qu'on se fait chier, on se fait chier ? Mais on se fait pas seulement chier ! C'est Jacques. Jean pourrait être



Jacques et réciproquement on part vraiment de zéro. Tous les jours de quoi bouffer juste un petit peu, des regards fixes et absents, Jacques pourrait être Jean ou n'importe qui. Tu peux nager dans un problème pendant des heures, la solution une image dans le cerveau, tout peut venir d'un coup, tu te rappelles tout. T'as déjà lu des bandes dessinées avec des super-héros, des mutants, qui doublent la force d'un être humain, tu sens que tu peux tout bousculer, introduire enfin tes idées dans un débat, devenir un homme politique qui changera tout ça, plus être en contradiction, recommencer à un moment où tout craque. Il suffit de s'arrêter un moment pour considérer le temps présent, on veut entrer ouvrir une porte, même s'il est trois heures du matin, on fout des coups de pompes dans la porte, on se demande ce qu'est un arbre, on voudrait monter jusqu'au ciel, soleil, petit petit descend.

Pas un chat - On ira !

T'aurais envie de tracer un trait dans la foule histoire de te défouler ou plutôt non, créer une assemblée, ces mecs-là je les aime pas mais eux ouais ils veulent mon âme, manger ma tête et recracher le reste comme le noyau d'une pêche. Si chacun de nous se disait on est cent, on est mille, on pourrait les retourner mais chacun pense qu'à sa peau et on court de tous les côtés.

Alors ça va maintenant, on est les plus forts, le problème c'est ça, être unis, y'a du vent dehors, autour du café, la fumée du brouillard du poster de gitane au fond du bar est un brouillard de rêve.

Dehors il y a peut-être un peu de pluie car un crépitement se répercute sur le toit en plastique ondulé du bar, Jacques renverse la tête en arrière, ses yeux sont fermés sur une rage sourde, il pense en parlant, soudain à voix basse une voix qui rampe du ventre vers le jour, on lui a toujours dis ta gueule. Histoire de te défouler vas-y, je me dis on est samedi, Clichy devenu Moscou.

Le vent, le vent, une bourrasque, la pluie, on se tait un instant. Toutes nos vies se ressemblent, nos visages se crispent, il prend il jette le temps, la mort, on est tou-

jours tombé dessous. Juste des sous pour des bonbons. Il te laisse quelque temps sans rien faire et puis tout de suite faudrait rebosser. Tu fais des boulots mécaniques, bouteilles de bière, étiquettes, ah ça t'occupe et ça te permet de gagner un peu de fric. C'est long, très long, quand tu sors tu rentres, tu penses toujours à essayer de pas rentrer et ça ne s'améliore pas si tu veux.

On change de position dans le lit c'est tout, comme si on allait parvenir à un tournant capital de nos méditations presque instinctivement parce qu'on y prend pas garde, dans la grande fosse à merde dans laquelle débattent, pataugent, éclaboussent et s'enlisent, tous ceux qui avec le malheur sont né dès le moment du départ, dans les rangs de la communauté, une croisière dont on ressort crevé. Fermez les robinets, arrêtez l'inondation, elle s'étale à travers toute la maison, utilisez un terme - femme ? Infâme serpillière, des seaux troués ?

Y'a-t-il des envoyés spéciaux sur les lieux de ces catastrophes ? Surveillez les vannes, plutôt que d'essayer d'éponger, de pomper, une immense flaque de pétrole de merde, vase incontrôlée.

Il faut démonter et vite, tout de suite, et pas demain, après-demain, après après, encore demain, dans une semaine, deux ans, dix ans, présidentielles, législatives, venue du messie, de son fils, petit-fils, naissance de vos enfants, petits-enfants, arrière-arrière grands-parents, déjà dans dix minutes avant tout de suite et maintenant, il est, il sera trop tard, il faut parler du passé au présent, ça ne s'améliore pas, à l'époque déjà, demain y'aurait plus de ronds quand on aura pas dormi la nuit, ça sera pas possible d'être raisonnable, quand la liberté est bouclée, des

mois et des mois des années, on compte ce qui reste, on devrait juste avoir le droit de l'ouvrir, dix minutes c'est maintenant, d'abord un grand bruit venu de l'extérieur. Un moteur de voiture mal réglé qui pète et qui crache, puis éclate. On a sauté sur nos pieds, on nous attaque, c'est du boucan des gens d'à côté, du bruit dans les escaliers, on aurait pu dire n'importe quoi et qu'est-ce que vous auriez dit à notre place ? Quelques coup de pieds nerveux dans le vide, c'est qui ?

Va chercher les fusils.

Ils sont chargés.

ALEXIS DENUY

1. BAGARRE-GÉNÉRALE
2. COMMENÇONS
3. TROIS JOURS





3.

Une des choses importantes qu'on ait à noter c'est de ne rien laisser échapper à son attention.

On doit pouvoir remarquer la moindre chose, en déduire la signification, il faut beaucoup d'entraînement, cela doit s'apprendre vite en ville comme en forêt.

Tu dois remarquer n'importe quel bruit anormal, n'importe quelle odeur particulière et essayer de comprendre ce que cela signifie. Que tes yeux se tournent dans toutes les directions, remarquent tout par habitude - on sait regarder à la fois près et loin. Que tes yeux ne se ferment pas.

On sait observer les gens qu'on rencontre, comment leurs visages, leurs vêtements, leurs chaussures comment leurs façons de marcher,

Ils se trouvent parfaitement normaux, ils ont tous les renseignements, tant de gens paraissent fermés, vont les yeux ouverts mais sans rien remarquer, d'un autre côté traces de pas, branches brisées, herbes foulées, débris d'aliments, brins de laine, de toile, et ainsi de suite, sont

autant d'indices qui permettent d'obtenir des renseignements importants.

Tout traqueur sait que sa vie dépend de son esprit d'observation. C'est à de tels détails qu'on reconnaît la vie quelquefois. Tous ces détails aident à interpréter le sens exact des événements courants.

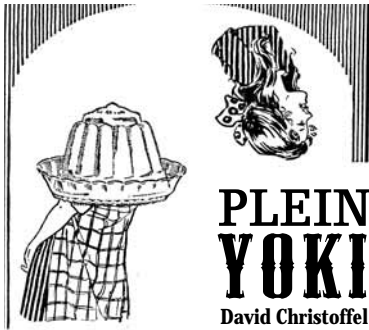
C'est ainsi que je me suis dit, on est mercredi, premier jour d'une décision, que j'allais faire une collision. Je sors des nuages que j'ai dans la tête, j'entre par un vertige pour redevenir un être humain, je ne suis pas un barbare mais je remonte à l'aube des temps. J'arrive en ville, au sommet d'un escalier, le rideau s'est soulevé, quelque chose m'a gueulé fort dans la tête - réveille toi.

Prendre l'initiative, ne pas se laisser déborder, on regarde un peu partout et la nature revient, encourageons nous du regard les uns les autres pense-tu, il faudrait que les frères le pensent aussi, il faudrait qu'on soit plus liés les uns au autres comme des lacets sur les chaussures. Ils disent travail famille, tu penses retour à, retour à, le soleil la nature les plantes, retrouver un air pur, vierge de pollution, tu voudrais qu'un fil te relie naturellement à tes frères humains, tu voudrais qu'ils entendent que tu te dis qu'ils se disent, les uns les autres un peu partout dans la nature, on rit, on crie nerveusement, derrière une fenêtre, derrière des portes, il y a des gueulements froids claqués comme des pierres, on est dans l'obscurité.

Jeudi je me réveille, on charge, qui charge ? On charge l'assemblée. Un mythe ? Les autres reculent, objectivement, mathématiquement, logiquement, quand des places sont libres on les prend tranquillement calmement, on a pas peur d'une image, on est pas coincé contre un mur, parce que c'est pas nous "qui l'avons construit", on avait pas couru assez vite, on s'était pas entendu entendre, on a cherché les autres du regard, on se dit qu'ils nous ont dit

vendredi.





PLEIN YOKI

David Christoffel

ON se le met à défaut dit-on pour ne pas s'ensuit que vouloir se mettre pas pour faire la conduite exemplaire ou mieux d'avoir quand même si peu à s'expliquer.

Pour s'en être mis plusieurs, on peut sérialiser les roulades encore expliquer sans le vouloir plein d'un exemple tel ou tel ou tant qu'à en core équivalent Yoki.

Déjà Yoki ou plein d'autres pour-quoi le sel quand plein de l'autre, chaussette moins foutraque ou dépolir le critère jusqu'à plus inouï qu'à faut-il l'avaler, ce serait sans compter sur les bidules ascétiques.

Mais du moment que bidulerie, c'est qu'avec ou sans glaçon, compter sur les modalités pour qu'elles disent quelque chose de l'ordre dans lequel il se les faut mettre.



À quoi Yoki n'a pas fini de têter l'entrain.

Pour ne pas aller jusqu'à l'équation des modalités qui deviennent des acquis ou des tempéraments objets de culte, question de rester loin du terrain de jeu.

Questionner la fertilité des personnes toujours avancées pour savoir si fait rire celle cachée derrière la tente, à défilier si elle préfère peur ou pérenniser les plaisirs. (18, 9-16) La vieille telle qu'il voudrait la mettre là pas qu'elle voudrait dire plutôt qu'il a déjà préféré l'arrêter avec de temps en temps trouver gentil tout plein de l'arrêter à plein la mettre là. Qui question d'incontinence ne se pose plus.

Pour rappel, la fouille pas strictement pratiquée pour tenue pire : le mieux mis à se faire soi-même pas calculateur, souvent, ne résout pas la question des élans de possessivité bouffant et mangeant et se confondant à se demander s'il faut anticiper même les histoires de halo.

Ah ! toutes les injustices endurées à repousser la piété, mieux bêlant qui s'écartèle toutes les réparations plus folles à qui n'en sait vouloir.

Les toiles réparties sans colorer moralement les couverts, en faudrait-il cinquante et entendez projet d'extermination à peine grossi que perspective lendemain saute-elle les conditions peuvent toujours poker pour tout débat futur.

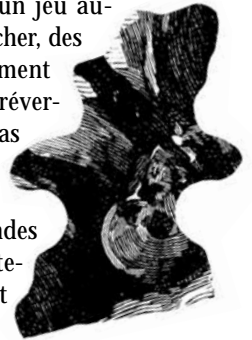
Il n'est que la bande à bien délurer peut jouer à l'engoncement com-

municatif et terrible ce qu'en latence : des dérivations gros émois d'incertitude autre chose à s'en foutre que l'angoisse toute à sa signature, n'est pas pour popoter de ces virées datées en plus d'historiques et comme si pouvait plusieurs intensités non mais franchement.

D'abord, c'est pas la question du moment où on calcule plus rien qui, en fait, est au moins une plage, un mode de fonctionnement tout à fait différent - qui peut même être pour ça que sinon donc pas la question d'opter de toute façon. En plus, sans parler de mauvaise foi justement, si c'est un jeu auquel on peut pas tricher, des règles exactement conçues pour être irréver-sibles, ce serait pas vraiment un jeu.

On a écouté les bandes des archives départementales, on était bien comme en cachette, beaucoup mieux qu'incognito, l'espèce d'anonymat suspendu taisseux champêtre, le type hyper-critique comme on n'y croit plus.

Il était convenu d'en ramener un ou deux, histoire que raisonnable sur trois jours dise l'effet encore un peu d'éventail. Comme qui dirait conquête à mou-dre peut faire palette d'arroisoirs sans tout à fait jardinier son adresse historiette existentielle.

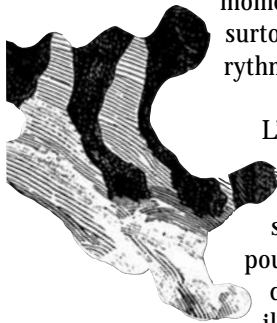




Disais-je que ça joue, voilà : ça joue et sous le jeu tombe subjugué, passionné s'éprenant, se fixe, légende ses mascottes, s'accroche : à ce truc-là pour qu'il y ait un truc (sa crispation) il faut un accrochage et comme peut pas trop déballer le truc peut pas s'étaler.

Et puis, il était un peu tard, un peu plus que d'habitude, comme s'il fallait aller plus loin, on a compris qu'on était planqué, ça a tout cassé, c'était poignant et, avec ça, on savait pourquoi on était une sale race.

ON s'est regardé, on a rien dit, on n'entendait plus le bruit des voitures, on valait bien un fil devant avec un chien au bout, genre de cliché passé une certaine heure qui, à tout moment, dépend du rythme.



L'air de rien à faire là, des fois qu'assez de place pour se pâmer d'en vouloir plus, il n'est pas sûr qu'il

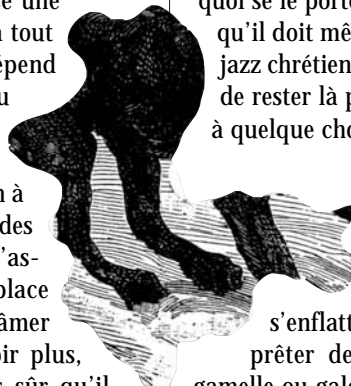
faillie faire la halte, c'est donc qu'il y aura toujours d'abord un côté un peu insistant.

Il est tellement difficile de continuer sans faire le rapport, il s'agit pas non plus de donner exprès dans le délié, ce serait ridicule et pas encore pour ça qu'il faudrait pas du tout.



Dans les bruits de voiture, il y a donc des fuyards qui rêveraient d'être des planqués qui sont inspirés par des anges.

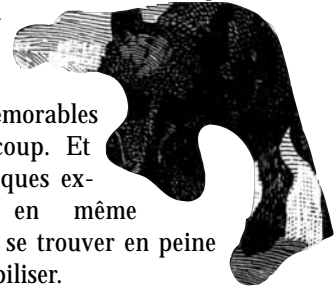
Le moment où on est fatigué, le refuge qui n'est donc pas tout à fait trop petit, le truc qui se trouve là, on peut dire salvateur en quelque sorte, pas non plus de quoi se le porter vocation. Preuve qu'il doit même y avoir du free-jazz chrétien, sans quoi suffirait de rester là pour, au bout, virer à quelque chose comme ça.



À fourrer qui parcellise ou s'enflatte à bouiner jusqu'à prêter des horizons à telle gamelle ou galon de plénitude. Et

transitivement bon plaisir des différentes stratégies pour cantiner, un peu trop de domaines pour le temps de changer de ligne, peut toujours arriver.

Comme il est la question surtout combiner de ces paramètres assidûment diversifiés de plus en plus, il peut arriver des incidents pas moins diversifiés, très inénarrables et mémorables pour beaucoup. Et devoir quelques explications en même temps qu'à se trouver en peine de compatibiliser.



Avec leurs airs théoriques des grands jours et pas intimidés pour autant, l'y s'en connaît qui se kif-fent la bravoure pour preuve d'un gros nombre de paramètres emmagasinés, haute hauteur de point de vue sur le cours des motifs, maîtrise capable de la fréquence de renouvellement des gamelles si encore et encore autrement dire.

Au moment où il fallait donner l'explication, c'était le moment où il fallait en plus changer de ligne sans qu'un incident, même très improbable justement puisse compromettre jusqu'au charme du parcours et déjà plusieurs centaines de contacts toujours libres d'en recauser.



Au lieu de se concentrer sur ce qu'il fallait se fourrer pour répondre, il s'agissait d'envisager les soutiens qui pouvaient déjà l'anticipation de ne rien devoir que, sans retour, humer les vapeurs de la situation à l'aise avec son déclin.

EXACTEMENT

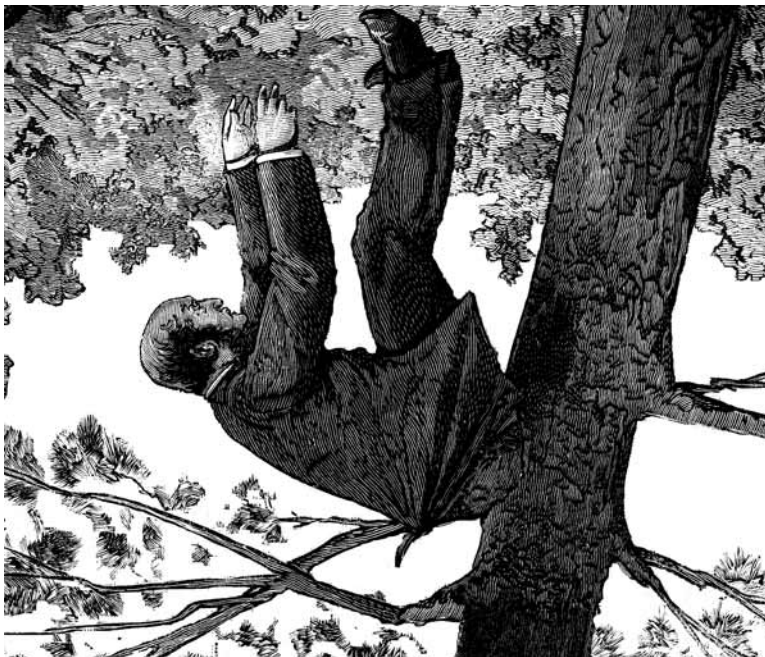
comme en passant à côté, le refus n'est pas pour déterminer le sujet de l'initiative, pour peu qu'ait bien lieu le ghetto, pourrait-on seulement tous en creuser les faux parcours.

Avec tous ces mérites, je ne réponds plus de rien, je continue de les iriser, je ne veux pas toujours passer des heures à parler la même chose jusqu'à ne toujours pas l'avancer, si bien que je vois bien m'arriver de nouveaux mérites

rentrer encore moins dans leurs critères autrement renouvelés, quelquefois de mon fait.

L'AMBIANCE était déjà de plus en plus venteuse et la catastrophe devait être telle, on n'évacuera pas les justes forcément. Au comble de l'injustice, on peut même trouver une telle sérénité, le teint de fraîcheur insolente, de quoi tout un roman, qui plus est faire poème la synthèse.

La menace peut passer pour une plaisanterie, les thèmes rebattus jusqu'à n'avoir rien à y faire, sauf à n'en plus se retourner, c'est-à-dire conserver l'espoir de montagne. Au mieux, restera un monde rétrécissant quelques faux frères et toujours plus d'échos.



Hulule qui sont talent que celui de garder le sens du sacré en toutes circonstances, forces contorsions très fun de pas plus forcer sur la spontanéité pour presser le bouchon sans même s'apercevoir, à défaut du prélassement existentiel, s'emmailloter avec de ces espèces d'hésitations résidentielles, de quoi hautes et légères tant qu'à les poser n'empêche en préalable de n'importe quelle autre, toujours de ces questions qui tant pis si plus loin mijote le caisson.

EXACTEMENT

comme en n'y arrivant tout à fait, l'affirmation est aussi le ghetto, tout ce que n'est pas l'ambivalence a toujours une odeur se savoir assez puant soi-même et se sentir rattaché à cette merde, jamais pouvoir même la décrire de l'extérieur complètement, c'est-à-dire le monde encrassé les relations déliquescents.

Mener la réflexion jusque là, grande dignité de composition doit couvrir tissage avec l'intimité, aucune magie n'ayant empêché l'esbroufe avec des airs d'anthropologue. C'est tout le contraire qui s'est passé : des subtilités qui finissent par générer du destin, l'inverse de sa lourdeur. Après, il y a le débat et nous promettons d'en reparler et, d'ailleurs, à chaque fois reparlant sous un nouveau jour.

OOLONG

MON MORT

La mise à mort de l'autre provoqua sa libération. C'était l'un seulement. L'autre devait mourir pour que lui devienne libre.



Il ne pensa qu'après aux autres possibilités. Le directeur de l'institution pénitentiaire leur exposa d'une voix inaudible la situation : « nous n'avons plus assez de place, et l'établissement doit se réformer pour ne pas fermer. Je vais libérer l'un d'entre vous, l'autre sera exécuté ».

Les gardiens les regardaient l'air peiné.

Leurs yeux pétillaient pourtant car il se passait quelque chose et qu'on n'y était pas habitué. Chacun aimait le calme mais redoutait l'ennui. L'un mangeait l'autre là aussi. C'était un matin très tôt, la lumière de l'aube répugnait à se diffuser, elle restait suspendue, figée. Les deux hommes frigorifiés dans leur réveil soudain se serraient maladroitement à travers leurs grands corps, cherchant par la chaleur absente sa propre chaleur éteinte,

chacun découvrant à la surface de l'autre la forme de sa propre peau.

Un des employés qui les connaissait bien et que l'ennui et les bailllements rendaient exceptionnellement loquace les prit à part. « Toute décision que vous prendrez sera la mauvaise, mais c'est ainsi. Il n'existe pas d'échappatoire à la liberté pour l'un d'entre vous deux, mais pour un seul. Il n'aura ensuite qu'à porter la conscience morte de l'autre à l'intérieur de lui-même, comme un coussin bourré de paille sur lequel poser sa tête chaque soir au moment de dormir, et qui lui interdira le bonheur, pas la liberté. Pour vous, seule la liberté compte. Vous ne le savez pas encore, l'un de vous le saura, le mort sans doute ».

L'homme avec lequel il se tenait debout avait été son compagnon dans l'institution durant longtemps. Ils avaient partagé la cour aux promenades, inventorié chaque lézarde des murs, apprenant par cœur les cailloux, les angles irréguliers des murs, les traces de rouille sur les grillages qui protégeaient les miradors. Ils en avaient longuement parlé entre eux, s'évertuant à préciser la cartographie minutieuse de cette zone dans laquelle le temps ne voulait jamais couler plus vite que celui de leurs paroles. Chaque caillou mémorisé, puis recompté, rappelé dans le souvenir était comme une seconde de gagnée, un moment en moins

de leur peine dont ils ne connaîtraient la durée qu'après l'avoir vécue. Ils associaient aussi à chaque accident de terrain un souvenir, souvenir qu'ils se disaient et se répétaient jusqu'à ce que ni l'un ni l'autre ne sache à qui il avait d'abord appartenu et s'il faisait partie ou pas de sa propre histoire, qu'ils connaissaient finalement tout deux aussi intimement. Rien qui appartint à l'autre sans avoir déjà servi à l'un. Mais ici, dans la cour du pénitencier, qui donc et pourquoi aurait eu droit à sa propre histoire ? L'histoire il

avait fallu la déposer avec toute identité pour rentrer dans l'uniforme de tissu rêche, et ne la faire remonter qu'avec la plus grande prudence. Ils ne se prétaient jamais à ce jeu qu'à voix basse, ils ne se prétaient à parler d'eux-même que dans une bulle sonore qu'ils parvenaient à établir en n'accordant attention qu'à un sur trois ou quatre des mots qu'ils prononçaient, et s'attachaient ainsi à rendre les fragments de leur histoire incompréhensibles, ou plutôt insignifiants, le bourdonnement de leur conversation pouvant passer pour le seul entretien de deux personnages dérangés, rendus fous comme tant d'autres par la vie dans la prison.

La pudeur leur importait peu. Elle brillait dans ce qui les reliait parfois avec vivacité et alors les condamnait à parler d'une voix plus vive, en bordure d'une hystérie qui menaçait de se casser



dans le silence. Alors celui que la pudeur ne tenait pas ce jour-là prenait la main de l'autre et la plaquait contre sa propre bouche et cette manoeuvre presque toujours ramenait un peu de sérénité dans la gorge de celui qui à ce moment ne pouvait plus que se vider et se mettre nu, tellement nu qu'il aurait risqué d'attirer l'attention. Et par là, la punition. Fouet, badine, carcan, cachot. Il en était de nombreuses.

Ils avaient ensuite partagé une cellule ensemble, ou plutôt un dortoir entouré de barreaux, avec beaucoup d'autres détenus comme eux, mais parvenant à s'emménager un coin qui ne soit que leur, même au plus fort du passage qui ne cessait en vérité jamais. Au plus fort du bruit il régnait encore entre leurs deux grabats un calme surprenant, un calme tel que quiconque essayait de leur voler leur place échouait; et cela arrivait souvent qu'un nouvel arrivant, ou un congénère parvenu en bout d'ennui et décidé à tenter toutes les provocations pour tenter quelque chose, s'y essayât. Cela ne marchait jamais. L'intrus, rapidement repartait en pleurant tant ce silence, dans lequel leurs seules deux voix à eux parvenaient à se frayer un passage, l'effrayait, lui devenait impossible. Même les plus endurcis, ceux que des décennies de vie dans la prison n'avaient pas totalement écorchés et qui conservaient quelques fragments de leur vie d'avant la prison, même ceux-là au bout d'un court moment qu'ils séjournaient, de façon provocante, sur l'une de leurs deux couchettes, serraient la mâchoire, d'abord insensiblement puis de plus en plus fort, et finissaient par se lever nonchalamment pour fuir. Refusant ensuite de longs jours durant de même les regarder. Ils ne se sou-

ciaient de toutes façons d'aucun autre regard. Ils avaient oublié presque tout le monde. Lorsque le directeur leur parla, il leur fallut un certain temps pour reconnaître qu'un homme se tenait devant eux, et que ses paroles avaient un sens. Si elles en avaient un.

Cet espace de silence incontesté, qu'ils habitaient seuls dans le nombre. Pair et impair auxquels nulle autre catégorie n'aurait su se substituer. Ils avaient partagé le temps de leur peine, chacun se chargeant et se déchargeant à la fois par ce double mouvement, ainsi que la faute qui les avait conduit là. Cela faisait partie de la cartographie du souvenir que discrètement et sans même d'abord l'envisager comme un plan d'épuisement de la durée ils s'étaient trouvés bâtir ensemble.

Que l'un d'eux doive mourir n'avait donc à ce stade plus aucune importance pour l'entité qu'ils constituaient ensemble, mais présentait pour le survivant une situation rageusement inconfortable. Une perspective dans laquelle le temps reprendrait avec un bagage d'instant qu'il ne serait plus jamais permis de mettre de côté, de déposer où que ce soit dans le corps d'un autre. Il ne s'agissait pas de bonne volonté mais d'une condamnation qui redoublait leur condamnation. Une mise en commun de la culpabilité sous la forme d'un partage. Seul le temps de la peine en devenait possible, la faute, elle, y gagnait une multiplication de son poids. Mais ainsi ils avaient survécu dans le temps indéterminé de la peine.

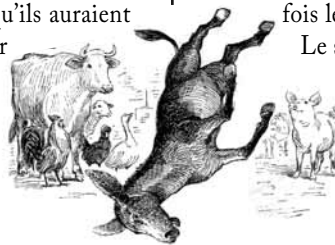
On leur donna des conseils. Ils les écoutaient ; rien ne laissant voir dans chaque visage figé qu'ils auraient pu ne pas les écouter. Leur

corps pendant ce temps sourd. Et ces conseils non plus ne passaient pas le barrage des dents de l'un, de l'autre. Un conseil, une balle de fusil, un coup de couteau, peu importait, tout prendre, mais qu'on se taise, que cela ait lieu, et qu'on les laisse partir, qu'on laisse partir ce qui ensuite restera, devait rester de les, d'eux deux.

Cela se fit sans décision. Le matin au réveil, l'autre était mort. Il avait été étranglé dans son sommeil, personne



n'avait rien entendu, un fort garrot restait serré autour de son cou, comme une écharpe pour échapper au froid de la nuit. Lequel des deux était mort, alors qu'ils s'étaient crus identiques si absolument qu'une telle distinction que la mort ne pouvait leur arriver, personne ne le comprit. De telles questions n'avaient plus cours pour eux, ils en avaient été privés avec bien d'autres choses, mais qui pouvait s'interdire absolument d'y penser? La mort avait fait partie à tout moment de la peine, mais jamais de cette façon si stricte qui les séparait. Encore heureux qu'on ait bien voulu pour une fois leur en signaler la menace. Le survivant mit longtemps à



se rendre compte qu'il n'était pas mort. Il se pencha un long moment sur le corps de l'autre, sur son visage, les yeux écarquillés dans lesquels ne passait plus le moindre mouvement et qui prenaient cette texture vitreuse si familière. Il le reconnaissait, mais ce n'était déjà plus le même homme. Il se regardait lui-même mort en ayant grandement conscience que sa fin ne ressemblerait plus jamais à celle là qui lui avait été volée. Il aurait pu étreindre le cadavre pour tenter de se fondre dans sa mort mais alors il aurait trahi la promesse qui tenait moins en la liberté comme le pensait le gardien, comme il l'avait affirmé, que dans la conservation de la mort de l'autre, de sa vie à présent terminée, au sein de sa vie à lui, et de la nécessité désormais de transporter ce double poids de mémoire, d'une mémoire heureusement arrêtée et marquée d'un point final, avec lui. Il se sentait la tête lourde et passa plusieurs fois la main sur son visage, prolongeant le mouvement pour sentir sous sa paume le crissement piquant des cheveux naissants sur sa tête régulièrement rasée. Par ce geste il voyait à chaque fois un peu mieux le cadavre en même temps qu'il s'en distançait et apprenait à ne percevoir là qu'un corps mort, un ancrage à partir duquel sa vie se continuerait au bout d'une très longue amarre qui avait ce lieu et cet instant, celui de cette strangulation qu'il n'avait pourtant pas vue, pas connue, pour origine. Chaque geste désormais partirait de là, pointerait à rebours dans cette direction, devrait y référer avec la même inéluctabilité que pour l'aiguille d'une boussole l'attire du pôle magnétique, mais sans aucune possibilité ici de perturbation. Aucune masse de métal ou de mort si énorme soit-elle capable de distraire l'orientation une fois établie. Cette

origine dirait toujours le vrai.

Ainsi du moins en décida-t-il. Mais un nom, il ne sut pas en choisir un. Il conserverait les deux, suspendant sa décision sur ce point jusqu'à nouvel ordre, aussi longtemps qu'on ne le forcerait pas à choisir. Ou encore prenant un autre nom encore qui serait comme le fruit de leur rencontre, son ombre, sa cicatrice.

Il se demanda si le visage de ce mort lui ressemblait. Il n'y avait aucun miroir dans la prison, aucun moyen de connaître son propre visage. Cette interdiction de la vue de soi-même, qui ne leur avait jamais été énoncée, ne se trouvait écrite dans aucune des directives auxquelles les prisonniers n'avaient d'ailleurs pas accès, tout le monde la considérait comme l'une des mesures de rééducation les plus édifiantes qui leur soit imposée. Désapprendre son visage était comme se défaire de soi, et de la part corrompue de son humanité. Ne se voir que dans le regard de l'autre les obligeait à la bienveillance. Mais pour beaucoup de prisonniers tout regard un peu trop appuyé passait pour une provocation, et souvent ces regards déclenchaient des bagarres brèves et violentes où, après l'intervention à coups de bâtons des gardiens, il arrivait qu'un des protagonistes ne se réveillât pas. Chacun ne connaissait des autres visages que ce que ceux-ci voulaient bien en laisser voir, et un complexe code de comportement muet interne à l'institution pénitentiaire, un code que chacun apprenait de façon souvent abrupte et irraisonnée, déterminait le permis et le prohibé. Chacun ici se trouvait donc oublier son visage, et parfois tous les visages, marchant pour ne courir aucun risque toujours les yeux baissés, sauf devant les fonctionnaires dont tous les visages étaient pour eux identiques,

bien nourris, lisses et chevelus.

Il passa sa main sur le visage du mort, et se connut plus vivant que lui, c'est à dire encore pas grand chose, encore si peu, mais assez pour que ce geste, le mort n'ait pas pu le faire.

La désolation de la prison se continuait dans la désolation de la rue. Il en toucha aussitôt le fond, le sentant descendre



dans sa gorge, venimeux, gros de noyades et d'étouffements. Aux uniformes de la prison, ceux des détenus et des fonctionnaires, se substituaient les uniformes des gens de la ville tous figés pour la capture d'un portrait de famille qui n'en finissait pas, tous figés dans des vêtements inconfortables et jamais à leur taille. La loi qui pesait sur eux, la mode de ces années-là, voulait que personne ne se sentit bien, et aucun ne se souvenait qu'une autre loi ait précédé celle-là. Ainsi rien n'a changé depuis que je suis entré dans la prison se dit-il, et il conçut de cette permanence du monde des deux côtés des murailles une sorte de bien être qui ne cessait de menacer une blanche inquiétude dès qu'il ne le portait pas au devant de lui comme une lentille destinée à mieux voir le monde.



A fin que les citoyens ne le prennent pas pour un individu normal, on lui avait donné une veste aisément identifiable au moment de franchir la porte. Il l'abandonna bien vite dans une poubelle à moitié camouflée par un bosquet d'ifs, une poubelle consacrée à ce seul usage, dont tous les prisonniers connaissaient l'existence, placée là à leur seule intention, dans laquelle des tissus informes perdaient couleur et texture au fil d'une cuisson par le mouvement de cette rue pourtant tranquille. Il conserva sur sa tête le petit calot des détenus, qui suffisait à dire à tous son statut. Il le conserva avec fierté. Personne ne sembla même le remarquer. Des calots comme le sien, il s'en vendait partout. Il n'était donc plus qu'un homme déambulant parmi les autres hommes, les lèvres nues, quelques poils sortant des poignets sales de sa chemise, pas plus ou moins mal mis qu'un autre.

Il se retourna à de nombreuses reprises pour constater le volume en diminution des murailles dans son dos, pour se confirmer que l'éloignement était possible et que demain peut-être la prison serait totalement hors de vue. Les murs ne le suivaient pas comme il s'y attendait. Il bougeait mais eux conservaient leur immobilité, à moins que ce ne soit la prison elle-même qui n'ait préféré le fuir désormais et ne plus présenter sa masse honteuse à son dos qui sentait agréablement le soleil d'automne.

C'était une ville comme toutes les autres, plus semblable encore à une ville que toutes les autres avec ses vitrines poussiéreuses et le mol cheminement des personnes se hâtant d'un rendez-vous à un autre, d'une course à l'autre, du seuil d'un immeuble au porche d'une cour. Il ne pouvait rien faire pour que sa présence

y changeât quoi que ce soit. Et si cette pensée le désolait il éprouvait en même temps de la joie à savoir que la vengeance ne le poursuivrait pas au delà du seuil de la prison.

Il se prit à rêver d'une vie normale. Il ne s'en figurait pas la forme comme une suite d'actions, de discours et de moments, ils ne concevait même à vrai dire pas du tout ce que pourrait être une vie normale, et ce que cela signifiait, mais sa fascination pour ces deux mots ne cessait

de croître, anticipant en lui une surexcitation capable de le conduire au creux attirant du désastre. Quoique cela fût, il l'avait élu comme objet de son désir. Pourtant il voyait bien que cette normalité, chacun ici la portait sur son visage sous la forme de deux rides marquées au coin des joues, ou d'un rictus d'indifférence lui retroussant les lèvres sur les dents, et qu'aucun désir n'aurait suffi à la porter toute entière. Mais il s'en moquait. Des deux vies qu'il transportait avec lui le long de la rue, il ne savait laquelle réclamait avec le plus d'ardeur de se calquer sur leur modèle, de froncer ces mêmes rides, de singer ce rictus déjà maladroit. La vie normale lui apparaissait comme la maison, le foyer, dans lequel il devait entrer après avoir franchi toutes les portes, dont la porte sans mesure de la prison, qui ne cessait de s'ouvrir sur sa répétition. La normalité ce serait de vieillir désormais au milieu de tous ceux-là qui refusaient de le remarquer quand bien même il se permettait de parcourir des yeux leur visage. Ce projet lui faisait légèrement tourner la tête, aussi s'assit-il un instant sur un trottoir. Le flot maigre des passants se détournait de son corps sans jamais réellement l'exclure et il resta là un moment avant que la honte

de ne pas se tenir debout ainsi que tout le monde, et une certaine colère aussi contre tous ceux qui ne le voyaient pas, l'eurent saisi.

T rès tard dans la soirée, il s'endormit dans la chambre commune d'un hôtel de pauvres et de vagabonds sans cesser de retourner en lui cette pensée, tandis que lui tournait autour, en ayant fait le centre du système de mouvement auquel il désirait désormais se vouer.

L e réveil lui amena une certitude. Il avait été marin et près de la mer se tenait peut-être la seule possibilité pour lui de re-



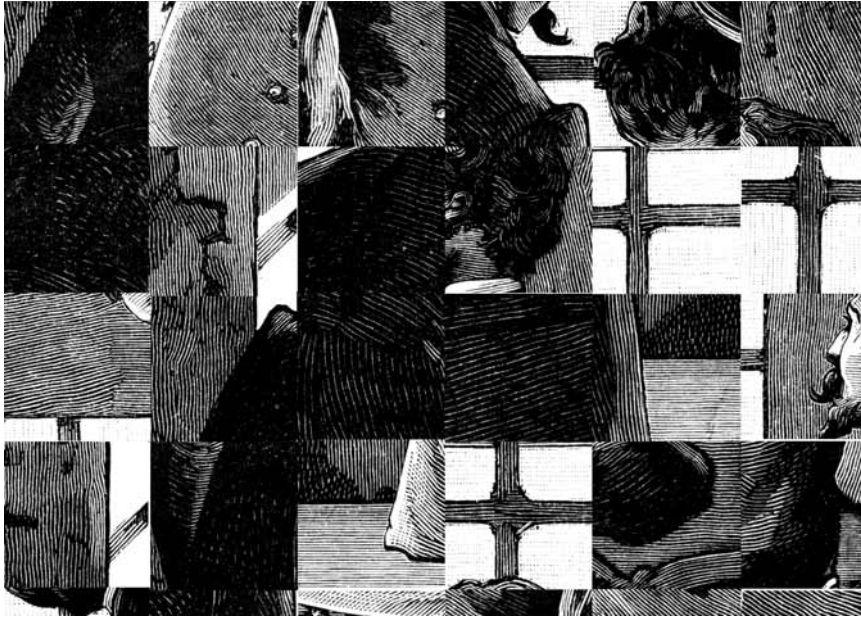
tourner à cette vie normale. Cette pensée précédait l'aube et devait cohabiter, si faible qu'elle soit, avec le désordre des ronflements, des raclements de gorge et des pets de ses compagnons de chambre. Il ne leur avait pas adressé la parole la veille, et, en éprouvant soudain comme un remords, tandis que sa certitude maritime se renforçait, il prit ses rares effets sous son bras et détala de la pièce, attendant d'être dans la rue pour se vêtir décemment et enfiler ses bottes grises.

L'élan qui depuis son lit l'avait propulsé jusque sur le trottoir



aurait pu tout aussi bien continuer à le pousser, et le forcer à aller s'écraser dans le mur de la maison d'en face, contre les barreaux d'une grille, ou contre un véhi-

direction il lui arriverait de trouver la mer. Sa mémoire étincelait et cette vive lumière l'empêchait de voir. Il marcha donc un moment sans se diriger vers rien,



culé qui passait à ce moment. Rien ne semblait devoir l'arrêter et il sentait autour de son cou cette force qui le tirait vers l'avant. Mais dès que l'air frais de la rue se fit plus présent en lui, la peur de devoir se précipiter cessa et il lui fut donné de se recueillir un moment avant de se décider sur la route à suivre. Derrière lui, l'entrée de l'hôtel s'était serrée comme une glotte, comme l'intérieur d'une gorge qui ne souhaitait que l'avoir vomir, et ensuite se reposer, se reposer longtemps en se fermant sur soi, comme un poing, un sphincter qui ne livre passage qu'avec parcimonie à ce qui le brusque et qu'il lui fait du bien d'éjecter. Dans la rue il ne courrait pas mais il ne parvenait pas à se souvenir dans quelle

sans même avancer vraiment du fait de son incertitude, puis la rue se transforma. Elle se dressa le long d'un mur sans fin, d'un mur gris sur lequel l'enduit par grandes plaques se décrochait pour révéler en dessous le jaune triste de la pierre, et sa mémoire lui fit mal tandis qu'il sut savoir qu'en continuant tout droit il atteindrait un endroit depuis lequel la mer lui deviendrait possible, promise, sut qu'il n'avait pas même à se soucier d'une direction : où il irait se tiendrait la mer.

Mais dans les poches alors et d'un pas plus tranquille. Il constatait la rue, et non plus seulement le mur, et de l'autre côté les maisons. Identiques dans leur construction mais chacune en un état de délabrement différent de ses voisines.

Différences. Comme si un ensemble d'échantillons de maisons, échantillons tous identiques, ensuite soumis à l'épreuve de vieillir de façon différente, de façon plus au moins violente, accélérée, avec plus ou moins de soins, pour donner à voir tous les états de vieillissement depuis l'à peine esquissé jusqu'à la ruine la plus complète, celle-ci sous l'effet de l'eau, du feu, de la grêle, des criquets, d'autres catastrophes encore. De l'âge aussi de l'âge surtout. En poussant la porte très ruinée d'une de ces maisons, elle avait encore l'air neuf de n'avoir jamais été habitée en même temps que le délabrement avait inscrit sa marque sur chacune de ses parties, le grincement des gonds le surprit à résonner tout de suite dans ses dents et la douleur aurait dû le faire hurler s'il avait pu éprouver autre chose que le mouvement de la porte à laquelle il se raccrochait. Il aimait désormais passer le seuil des portes et ce seul geste faisait à présent sa joie, décalait la douleur d'un ton pour la projeter sur le mur. Il semblait bien de l'autre côté de la porte qu'on menât une vie simple, plus simple qu'il ne l'aurait souhaité, mais on lui répondit avec colère qu'il ne savait rien d'une telle vie, qu'une telle vie lui était inconcevable. À l'intérieur chaque mur arborait une couleur fraîche qui ne rappelait en rien les lézardes de l'extérieur, et chaque mur se contentait de la présence de la couleur pour rayonner. On lui prit tout de même la main bien qu'il eut envie de s'enfuir. « On se doit dans cette maison d'accueillir l'étranger », cela ne faisait même pas une explication. Un enfant qui se tenait dans un parc tout près du sol lui souriait en bavant, mais sa mère ne se laissait deviner nulle part près de lui, elle avait vieilli durant le temps qu'elle le conduisait jusqu'à la table et il dit qu'un verre d'eau lui suf-



faisait et qu'il ne voulait rien d'autre. Sur-tout pas de cet accueil qu'il ne connaissait pas. Qu'il préférait son hôtel et les raclements de gorge de ceux qui comme lui mais pas avec lui. Il aurait pu s'endormir sur cette chaise dans la chaleur douce qui régnait là mais ses nerfs en ressentirent une excitation immense et il se décida à partir. Personne ne le retint.

Dehors le mur qu'il longeait céda la place à des champs d'herbe et de trop rares arbres et déjà il sentait que la mer engourdissait l'air de sel. Cela circu-



lait en lui avec facilité, il n'avait pas eu conscience pendant si longtemps qu'il respirait mal et qu'en fait il ne respirait presque plus depuis si longtemps et il eut l'envie de respirer pour deux, pour cette double personne qu'il nourrissait en lui. « Si je ne donne pas à l'autre tout l'air qu'il mérite, je sais qu'il va suffoquer et qu'il va mourir, ce qui signifie que je ne le connaîtrai plus en moi, qu'il périra étouffé et que sa pourriture m'envahira comme sa présence imposée et choisie m'a avant envahie. » Il tentait avec de grands gestes des bras de respirer plus à fond, attentif au cheminement de l'air en

lui, et gonflé doucement jusqu'à ce que son torse lui semble près de faire éclater sa chemise, chaque couture du tissu tendue, chaque maille sollicitée, chaque bouton forcé à se maintenir. Il se sentait bien. Il s'était remis à grandir, et avec une force qu'il s'ignorait, s'amusait à déplacer les plus lourdes pierres comme jamais auparavant. En même temps cette force et cet air l'envahissaient, tomber malade aurait été tellement plus simple, s'allonger sur le talus, se coucher dans le fossé, sentir sur son visage l'humidité de l'herbe et se laisser aller à tousser sans fin jusqu'à faire venir la mort. Mais la mort l'avait évité et nulle part cette pensée ne devait plus le frapper autant qu'à ce moment, avec tellement d'évidence, où il aurait préféré mourir, se sentir mourir. Au lieu de cela il avançait le long de ce chemin en lequel la route s'était transformée, chemin vallonné dans un paysage d'herbe de plus en plus envahi de sable et d'arbustes rampants & tordus par le vent.

Ici aucun arbre contre lequel se serrer si fort que ce mouvement contrariât l'hyperventilation qui lui faisait tourner la tête et rendait incertains ses pas. Il comprit que quelque chose le rendait ivre, peut-être seulement l'eau qu'il avait bue dans la maison, ou la certitude de la double vie en lui, et celle de se diriger tout droit vers ce qu'il souhaitait voir depuis si longtemps. Depuis si longtemps la mer. Mais il n'avait rien pu en dire. Mer faisait partie, comme toute référence aux espaces ouverts, de ces mots qu'il leur était interdit de prononcer. « Ces choses, vous ne les verrez plus jamais, plus jamais tant que vous serez ici, c'est-à-dire pour vous plus longtemps que vous ne pouvez le penser, les avait-on prévenu. Il ne

faut plus y penser, et à cette fin mieux vaut que vous n'en parliez plus du tout. Même le ciel vous ne devez pas prononcer son nom, et même l'oublier ». Pour les récalcitrants le cachot. Pour lui désormais l'air de plus en plus sali d'iode et ces moignons d'arbres, sans cesse trop raccourcis. Entre les racines de l'un, il avait un tronc court et difforme mais trapu tout de même assez, il s'écroula, et commença à plonger son nez dans la terre. L'odeur cette fois-ci l'envahissait tellement qu'il en oublia la terre, sa couleur, sa texture, et même sa présence si normale en dessous de ses pas. Il n'existait plus qu'une odeur de terre pour remplacer la terre véritable, et dans cette odeur poussaient les odeurs des arbres et celles des brins d'herbes. Dans ce frottement continu il finit par se blesser, par sentir le goût du sang qui tombait dans sa bouche et en rouvrant les yeux constata à quelques pas de lui une petite charogne, d'oiseau ou de rongeur, dont l'organicité conduite par la mort avait tué la forme.

Il respirait toujours, voulait connaître le monde par le nez, négligeant les autres organes des sens. Il se transperçait d'odeurs qui pourtant ne duraient pas et se dissolvaient en lui à mesure. Il finit par se calmer en laissant tomber sa tête contre sa poitrine pour se réfugier dans sa propre chaleur et dans la présence de son corps pas trop net, dans son propre musc qu'il aspira jusqu'à ne plus rien sentir. L'arbuste contre lequel il s'était un moment réfugié avait-il alors changé de forme ? Ou est-ce simplement que plus près du sol il en observait à présent les courbes avec un plus grand sentiment de diversité ?

Cette constatation lui donna envie de se relever et de partir



après avoir méticuleusement nettoyé les écorchures qu'il s'était faites sur le visage. Il n'avait toujours pas pu regarder dans un miroir à quoi il ressemblait désormais, s'il avait des mèches grises ou des rides, les cheveux blancs, les traits avachis, ou encore l'apparence du jeune homme qui avait porté son nom avant l'enfermement et avec qui ses liens s'étaient tellement distendus qu'il ne lui faisait plus l'effet que d'un parent éloigné. Une photographie passée. La description d'un ancêtre sur une méchante peinture issue des mains de quelque laborieux portraitiste de province.

Sa peau, était-ce possible, il la croyait sentir pendre près des yeux, gonflée, prête à se détacher de lui quoiqu'encore souple. La vieillesse pensa-t-il, nos deux âges additionnés et alors je vais mourir de toute cette durée que je dois désormais faire vivre. Mais ces temps-là était impossible, il ne l'avait pas vécu quand bien même on le lui avait volé. Et l'autre en lui n'avait aucun poids de temps, il reposait désormais mort, désormais éternellement arrêté sur le moment immédiat qui précéda la mort et qui était déjà la mort.

Lorsqu'il atteignit la plage il comprit la longue distance qui le séparait encore de la maison, et qu'il finirait par la rencontrer & la retrouver. Cette certitude le rendait d'une certaine façon furieux à cause de l'attente et du pénible sentiment de retour des choses à leur place, mais la colère ne pouvait pas se maintenir lorsqu'il se courbait en deux comme il le fit pour dévaler la dune dont il venait de franchir la crête.

La mer se tenait bien au bout du sable et l'entamait avant de se retirer de

vague en vague. Grise comme le ciel au dessus mais de deux teintes de gris qui ne parvenaient jamais à se recouvrir ou à se mêler parfaitement sauf au plus profond de l'horizon où le regard perd sa capacité à les dissocier. À moins que l'esprit n'en ait plus envie et qu'il lui faille reconnaître la nécessité de ce point de confusion pour avoir envie de s'y avancer, de l'éviter, de vivre près de lui. Espoir de se dissoudre à laquelle chaque fibre de sa peau aspira un instant en frissonnant de peur. Il aurait voulu que la mort sortit de lui et en même temps l'emportât. La mer par la répétition absurde de ses mouvements lui donna envie de pleurer la prison qui lui manquait terriblement. Bien entendu ici se noyer aurait été facile, plus que de se retenir à l'espace clos et insupportablement familier. La noyade qui le prendrait dans la mer rejeterait à terre un jour ou l'autre un pied dans une chaussure, le seul reste de son corps par ailleurs consommé, érodé par les vagues aux dents nombreuses, mais pas ce pied protégé par la chaussure et capable de dériver des mois en se conservant plus ou moins en état. Dans la mort aussi pourtant il lui aurait plu que son corps persiste comme unité et non pas s'arrache en lambeaux, que des bandelettes invisibles le préservent de cette mise en pièce, qu'un emballage de peau le retint en sa forme, qu'il se fasse plus compact et non pas se gorge d'eau, gonfle sans fin, et finalement explose. La tentation de se noyer très forte reculait devant l'image de ce corps haché par les vagues et le travail de rongeur de l'eau et du sel.

Il remonta sur la dune qu'il avait dévalée. Pourtant chaque pas ne le conduisait qu'à dévaler un peu plus tant le sable, par plaques entières, cassait autour de ses

pieds, le laissant glisser le souffle court. Cette agonie de mouvements qui devaient lui permettre de progresser vers le haut dura longtemps et lui inspira une



forte joie. Il renouait avec des gestes qu'il avait déjà connus mais qui alors l'exaspéraient. Alors que l'impuissance cette fois-ci se montrait bienveillante et excitait en lui un désir net. Il bandait en trépignant dans le sable, et il pensa même jouir du mouvement de ses jambes et de son incapacité à remonter, balbutiant ses pas. Mais à ce moment, ses pieds enfin adaptés à la fuite du sable, il grimpa sans effort les quelques mètres qu'il lui était apparu impossible de franchir quelques secondes auparavant. Le sable désormais associé à son mouvement en augmentait la fluidité bien qu'il soit contraint de lever haut ses genoux et de consentir parfois une inévitable glissade au relief. Mais une alliance avait été conclue entre la matière en tas et lui, une alliance par laquelle les entonnoirs où il avait manqué s'effondrer un peu plus tôt levaient à présent chacune de ses semelles l'une après l'autre. Comme ami à présent des choses friables, la crête finit par être atteinte et il s'accroupit un moment pour le plaisir de sentir trembler ses jambes encore excitées du désir de monter.



Écrasé sur lui-même dans le sable il sentait avec un plaisir douloureux d'enfant emmailloté ses vêtements tirer sur son corps, les fibres du tissu se tendre à travers lui. Il eut envie d'un enserrement plus total, d'une étroite emprise sur son corps qui à travers le bénéfice d'une seconde, d'une troisième, d'une série de peaux additionnelles toutes infiniment fines et ajustées, éloignerait le contact du monde sans pour autant en diminuer les sensations. Et que chaque déchirement de ces enveloppes il l'envisage alors se-rein, sachant qu'infiniment loin sa peau, infiniment encore protégée par le grand nombre de ces couches, et sa personne donc maintenue dans le sac de sa chair et dans ces protections, sa personne qui ne risquait plus de se mettre à couler au dehors comme un long saignement ou une diarrhée de soi, événements toujours possibles et angoissants. La mort nette comme une première chose mais cette dilapidation comme une insupportable autre chose, une conduite vers la mort dans la diminution et la perte lente, dans un insupportable destin de robinet qui fuit, et la viscosité malsaine des substances internes qui se révèlent.

De très nombreuses barrières, pas pour se protéger du monde mais protéger l'intégrité du mou de son corps. Le sable en dessous crissant, frais, sa sueur se dissipant, l'autre dedans lui se calmant, sa respiration enfin calmée.

La mer au fond dans laquelle il n'était pas entré, finalement pas. Évitement d'une rencontre trop. Trop.

Il se remit, se remit en marche, la dune lentement descendait, s'aplatissait, se nouait à la plage qui en acquérait une largeur colossale avant d'aller se perdre au pied d'une falaise, et ensuite encore de se réduire pour ne former qu'un ruban de

modeste largeur. Sur lequel il marcha.

Sur la plage se tenait la maison, entre mer et falaise, tel que cela devait arriver, il le savait, l'avait su depuis sa mise en chemin, depuis le réveil, depuis qu'il le voulait.



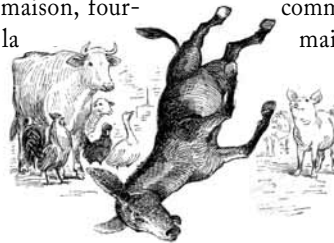
Par deux fois il lui fut facile de l'identifier, pour deux raisons qu'accompagnait le souvenir, et ce dernier la troisième raison, la plus décisive puisque sans elle il ne l'aurait d'abord jamais retrouvée, ni jamais reconnue si l'ayant pourtant déjà retrouvée.

Souvenir qui pourtant ne surgit que dans le moment de la présence de la maison comme s'il l'avait alors complètement oubliée et que son surgissement devant lui parvint seulement alors à restaurer la mémoire d'une chose depuis si longtemps, depuis toujours oubliée. Il devait ensuite avec suspicion se demander qui du souvenir ou de la maison avait provoqué la reconnaissance, et comment, dans quelle position, lui ainsi s'était tenu un moment à la rencontre des deux choses, le souvenir et la maison, fournissant par sa présence la

matière sur laquelle ces deux choses avaient pu un instant se condenser assez pour coïncider et s'illuminer l'une l'autre. Le souvenir de la maison rencontrant la maison et lui entre les deux, porteur d'un souvenir que seule la maison à ce moment précis pouvait ranimer.

Il la reconnut tout de suite mais comme ce qu'elle avait toujours été pour lui et pour tout autre, la plus étrange et inconnaissable des choses. Elle portait pour signe d'être la seule maison jamais construite sur un emplacement si maldroit. Coïncée assez loin du rivage mais encore sur la grève et déjà comme précipitée sur la falaise qui la maintenait le plus souvent dans l'ombre et le froid et accentuait le ruissellement de l'humidité. Il entendait cette note presque continue des gouttes glissant de la paroi, tombant sur la maison, une puis mille autres, et en éprouva par contrecoup une certitude d'autant plus forte de la légèreté de sa présence, de cette légèreté tremblante qu'il opposait à la vision de la maison devant laquelle il se tenait entre falaise et souvenir. De minces oiseaux tremblaient en passant au dessus de lui. L'absence de leurs cris le fit sursauter. L'acuité de

leur silence vide niant l'animation de leurs ailes lui fit craindre d'être devenu sourd en même temps qu'il jubilait de ne rien entendre de ce qui aurait été désolation alors qu'il voulait seulement se tenir encore droit dans l'endroit, plus près de la mer que toute porte, regardant le profil de la maison, masque familier d'un intérieur qu'il ne parvenait plus malgré ses efforts à se figurer, sa reconnaissance n'allant pas plus loin qu'une perception schématique des masses et des structures, comme si ce bâtiment n'avait jamais eu aucune entrée mais



rien qu'un ventre compact de béton directement poussé contre ses murs.

Il la reconnut une nouvelle fois, balayant par là les certitudes déjà acquises plutôt que les renforçant, mais n'allant nullement contre elles. Cette certitude-là valait autant que la certitude du regard qu'il y portait, elle courait le long d'un fil continu que lui renvoyaient les pans de murs et de toits. Son anomalie, la profonde anormalité qu'elle affichait comme représentante du genre maison, lui sautait aux yeux. Telle que depuis toujours, elle reposait sur une des pentes de son toit, et présentait donc au ciel ce qui pour tout autre maison aurait constitué son sol. Aussi ce pan de toit sur lequel elle reposait n'était il pas réellement un toit, mais seulement l'illusion d'un toit, de même que ce qui en aurait dû constituer le sol faisait en vérité fonction de ce toit qui manquait d'abord. Sur l'autre pente du toit suspendu obliquement au dessus de la grève, le fuseau d'une cheminée allait se perdre dans le sable, totalement inutile. Une apparence de porte se tenait suspendue au haut d'un mur, impossible à atteindre. Les gouttières inutiles elles aussi, fixées à l'envers, ne pouvaient aucunement retenir et guider l'eau mais n'avaient d'autre vertu qu'ornementale.



Sa forme, sa densité, étaient suspendues à ce renversement qui lui avait fait échanger le haut pour le bas, au point qu'on eut pu la croire jetée ainsi par un coup de mer plus furieux que les autres, mais lui savait, sans se souvenir depuis quand, qu'elle avait été construite de cette façon, et que c'était même la seule façon possible dont son concepteur l'eut d'abord conçue, comme une maison renversée, une maison à la forme si plate-ment identifiable mais contre laquelle se heurtait le regard à cause de son installation si particulière en dépit de la convention. Cette absurdité lui inspira un sentiment chaleureux, de véritable retour vers un chez-soi auquel il avait pu appartenir longtemps avant, lorsque seul le plus étrange il le tenait pour le plus familier. Ce confort contrarié était depuis toujours celui de la maison, de la maison qu'il cherchait et qu'abritait en cet endroit la grève, entre la mer et la falaise.

Se souciant infiniment peu de savoir comment, il rampa au moins sur quelques mètres dans un étroit boyau de poussière qui lui arracha quelques lambeaux de peau sur les coudes et piqua ses paumes de graviers. Il se retrouva à l'intérieur de la maison. Comme son apparent désordre extérieur d'ici se laissait peu soupçonner. «C'est en effet la plus banale des maisons, si banale qu'aucune autre ne lui ressemble, ne lui ressemblera jamais». Il se tenait en tailleurs sur un plancher, de longues lattes de bois clair que le temps avait assombries sans qu'elles per-

dent jamais la fraîcheur nostalgique de l'arbre. Il aurait pu choisir tout autre siège, ce tabouret de métal, un divan, une chaise de cuisine mal repeinte en bleu, d'un bleu trop sale déjà, mais il préféra se tenir un long moment en tailleur sur le plancher, loin des tapis, loin de tout, sentant retomber la douleur de ses écorchures après un dernier élan plus vif. Ce mal le consolait de l'effort d'avoir dû entrer ici, là où personne pas même lui n'aurait un jour voulu le voir rentrer. Il affrontait, qu'était-ce donc ? comme une banalité, la forme soudaine et depuis longtemps pressentie d'une rencontre. Il avait de nombreuses fois pensé à cette scène, qu'arriverait ce moment dans lequel il se tiendrait exactement comme à présent sur le plancher de la pièce principale de la maison, un plancher toujours dans un rapport de proportions un peu trop compliqué avec les murs, le plafond, les tableaux accrochés au mur. Un plancher dont la légende commune disait que le constructeur de la maison, un de ses proches parents, l'avait fait rabaisser de quelques centimètres pour respecter une de ses lubies de mathématicien. Des proportions d'une exactitude outrée, avec lesquelles ils ne parvenait pas à faire cadrer sa présence, hirsute, sale, fatiguée d'avoir rampé, dans cet endroit, ce décalage constituant aussi l'inévitable sentiment par lequel il se savait parvenu là d'où il n'aurait jamais voulu partir. Il était clair à présent que tous ses malheurs venaient de n'avoir pas su rester assis dans cette pièce, et parmi ses malheurs, que la prison n'avait été qu'une tentative de recréer par des murs, des murs sans une once de commune mesure avec ceux-ci et qui d'autant leurs ressemblaient, l'espace de cette maison. Il avait échoué.



Quelle réussite, de toute façon, aurait été la sienne.

Confortablement assis sur le bois dur, son statut d'intrus ne lui en parut que plus clair. Se serait-il même fondu avec les murs, les lattes du plancher, les quelques coussins sur le canapé qu'il n'en fût pas moins resté l'intrus. Cet univers dans lequel il était entré lui resterait à jamais impénétrable. Il n'en avait pas le bénéfice. Tout ici lui manquait, c'est qu'il y était enfin revenu et redevenu ainsi ce qu'il n'avait jamais cessé d'être, ce qu'il ne manquait avoir été mais de façon distante, incertaine et molle. Il se savait inconvenant, intrus sur le plancher. Il se déshabilla, préférant se tenir nu après avoir rincé la sueur qui encombraient son corps au robinet. Son sexe ne se rappelait plus à lui que par une gêne parfois, une douleur, mais il ne le possédait plus. Tout désir l'avait abandonné, c'est à dire que le désir ne lui laissait plus jamais de répit et que de cette façon il ne se savait jamais désirer, il ne trouvait plus le moindre contraste qui aurait pu indiquer son état. Il avait bandé si longtemps en vain que la vanité de son érection lui était devenue le plus normal des états. Son désir ne se faisant plus d'objet, pas même ceux de ses rêves, il écourtait sans fin l'ampleur de ses envies. Elles ne le conduisaient jamais qu'à lui-même, et s'apaiser de la main il n'y parvenait plus. Il croyait pourtant se souvenir du moment dans la prison où il avait renoncé au soulagement de la masturbation, aux gestes fermes et tendres que lui dispensaient d'autres prisonniers. Aucune honte ne le tenait mais la pure certitude qu'il avait manqué la rencontre avec son désir et que ce rendez-vous raté ne lui laisserait plus de répit, mais un remord condamné à se perpétuer jusqu'à devenir tranquille et flou. Il ne s'aimait

pas désirant, et sa nudité innocente lui rappelait le peu de plaisir qu'il savait prendre de lui-même comme des autres. Le seul contraste en ce lieu tenait à la clarté de sa certitude de ne posséder presque plus de corps, encore moins d'esprit. Rien qu'un repos dans la barrière légère de soi-même.

Il rêvait pourtant encore parfois de corps autres, mais alors totalement repliés sur le sien. Des corps l'enveloppant tellement qu'il en étoufferait. Il imaginait alors cette mort, avec l'autre collé au dedans de lui, menaçant d'occuper toute la place et de ne plus lui laisser d'espace, et des corps pressés contre le sien. Il se préparait à ne devenir que l'enveloppe, la fragile frontière prête à se déchirer, mais qui ne renoncerait pas, se déformerait peut-être, pleine de plis, de froissements, étirée par endroit, amincie plus que de raison, jusqu'à presque plus d'épaisseur, mais encore faisant barrage entre ce qui dedans et ce qui dehors, interdisant dans les deux sens et la fuite et l'envahissement.

Il avait tout ce temps-là fermé les yeux et c'est le bruit de la mer dehors qui le berçait et déclenchait en lui une nausée par laquelle le plancher plus dur se rappelait à lui. Il coulait sans cesser de rester immobile.

IL rouvrit les yeux, ils plongèrent dans d'autres yeux en face des siens, très proches. Des yeux qui prolongeaient son regard en le renvoyant à lui-même, en lui donnant de nouveau une profondeur qu'il craignait avoir perdue depuis que l'envahissement par le mort le forçait à cohabiter avec celui qu'il portait en

lui mais qui ne lui parlait plus, ne le touchait plus, restait immobile, et ainsi déclenchait la plus grande agitation à mesure qu'il tentait de trouver sa place dans cet encombrement. Il ne vit d'abord que les yeux. Le visage lui restait inaccessible. Ils formaient le tout de la personne qui le regardait, seulement deux yeux, et à la frontière de sa perception, près de plus rien, seulement la conscience d'une paire d'épais sourcils, broussailleux, teintés de gris, d'une densité atroce et qui le paniqua tandis que les yeux eux-même lui procuraient un réel sentiment de calme et de fatalité comme s'ils se fussent ouverts sur son désordre et que celui-ci en soit resté figé, immobile, que son chaos l'eut cédé à une mise en ordre imposée de l'extérieur alors que la matière en venait entièrement de lui. Il avait attendu ces yeux, il avait attendu que se porte sur lui ce regard pesant qu'accompagnait l'insupportable sauvagerie des sourcils qui se fronçaient lentement à mesure qu'il s'avavançait dans ce regard dont la compréhension lui échappait.

Comme s'alourdissait la fascination qui le tenait immobile dans ce regard, sa nudité renforçant encore cet état de fait, il se mit à agiter les bras de façon désordonnée, mimant le battement des moi-



gnons d'ailes d'un pingouin. Il restait dans ce geste une chance de bonne humeur, la possibilité de faire basculer la gène en son contraire, au risque de revenir ensuite dans la situation précédente, telle qu'il venait de la vivre, au risque d'une boucle qui se prolongerait avec une extension plus forte que tout mouvement droit et direct. Son coeur se mit à battre au plus près de ses désirs, il tenta de donner à son visage une expression de petite enfance, sachant échouer, mais prenant plaisir à penser qu'il existe toujours plus d'une expression à la fois sur le visage d'un homme, mais deux, trois, des dizaines, qui se composent, se succèdent et s'encombrent. Il en éprouva un certain bien être. Cette exubérante abondance qu'il n'avait jamais remarquée pouvait le rendre heureux, et ce bonheur il en sentait l'écho dans les yeux en face des siens, et dans la courbure soudain plus douce que prenaient les sourcils.

« Où sommes-nous » demanda-t-il. Quoiqu'il connût déjà très bien la réponse, il lui fallait l'entendre de la bouche de l'autre, il lui fallait que la connaissance lui arrive de l'extérieur pour qu'il put enfin y croire et se perdre non plus dans l'incertitude mais dans le lieu. Par la question, par l'attente de la réponse, le visage en face du sien s'élargit enfin, les yeux cessèrent de former le pôle mécanique dans lequel s'engouffrait leur attention. Il remarqua la couronne de cheveux gris, les rides au coin des joues, le menton trop fort qui supportait une bouche dure, les lèvres pourtant pleines et marquées de deux plis d'amertume. Ayant ouvert ses yeux, il avait pressenti qu'un visage entourait ce regard, mais il était à présent surpris de le découvrir si quelconque, comme si cela devait former

sa particularité, ou qu'il l'eût déjà reconnu depuis si longtemps que ses traits remarquables lui étaient celés. Il ne parvenait plus dans cet ordre si connu, à discerner l'éclat des yeux, leur posture conquérante qui l'avait fait se sentir comme un petit animal. À présent la bienveillance de ce visage se tournait toute entière vers lui et il ne savait qu'en faire. Elle était de trop, il ne devinait pas par quelle partie de lui-même y répondre. Il leva maladroitement une main, et caressa la joue qui s'offrait à lui ; la douceur de la peau le dérouta. « Nous sommes revenus dans la maison dont tu disais ne jamais vouloir partir ». Le visage se pencha sur le sien pour lui donner l'accolade, et c'est tout le grand corps qu'il découvrit alors, pressé contre sa peau nue. « Mais tu n'étais alors qu'un enfant, un petit enfant », puis il ajouta dans un sourire contraint, et déjà plein de méfiance en dessous des yeux tendres, « s'il s'agit bien de toi, car je ne te reconnais pas vraiment ».

Il accueillit ces paroles avec mauvaise humeur, elles le replongeaient dans l'histoire alors qui lui ne connaissait plus que le moment présent qui avait pris toute la place du temps. Savoir qu'il n'aimait pas ces paroles faisait partie de la solitude, et celle-ci n'avait pour le moment que la consistance d'une odeur dont on cherche la source sans jamais la reconnaître. « Je ne crois pas avoir été cet enfant dont vous me parlez. Pourtant je sais bien que moi aussi je me suis déjà tenu dans ce lieu – Alors, veux-tu que nous en parlions plus avant – Pourquoi suis-je entré ici ? Est-ce que je cherche quelque chose ? ». Il posait cette question, il aurait voulu passer outre aux réponses, à toute réponse possible, et ne plus conserver que

très longtemps cette question comme un compagnonnage dont personne ni rien n'aurait jamais pu par la suite le priver.

Pressentant que la question n'en était pas une, l'homme décala légèrement son corps et toute l'ampleur de la pièce devint évi-



dente. Il avait fait passer l'espace par en dessous son bras, sa main à présent l'approfondissait, reculait ses bornes, à mesure qu'elle décrivait un lent arc de cercle, tremblé. Il vit les vastes fenêtres, plus grandes que dans son souvenir, la lumière au dehors qui s'était assombrie. Il vit la position désordonnée des fenêtres, penchées, en dévers, et constata que cette anomalie de leur position révélait encore mieux la nature de la plage dehors, celle de l'océan, et les nuages qui roulaient bas et noirs. De l'autre côté, à quelques mètres à peine, seulement le roc lui-même difficilement visible bouchait la vue en offrant ses écorchures.

La pièce avait changé de forme depuis qu'il y était entré, elle s'était ouverte dans ses différentes dimensions, creusée. Cela éloignait les corps, le sien, celui de l'homme, et aussi les deux autres silhouettes qu'il n'avait pas remarquées jusqu'ici mais qui se tenaient immobiles

près des murs, le visage tendu vers eux, avec un air d'attention réticente qui le tourmenta aussitôt. Si sa vie devait se jouer dans cet endroit, pourquoi ne pas au moins le peupler de visages amicaux, francs et ouverts. Au lieu de cela on l'observait comme si chacun savait déjà le crime qu'il avait commis. Il ne voulait rien avoir à faire avec ces gens, mais le sentiment poussa aussi vite en lui qu'il ne pouvait pas se passer d'eux. Leur rencontre devait peut-être tout au hasard, pourtant, il ne voulait plus pour rien au monde y renoncer. « Ma dernière question était idiote, oubliez-la. Je suis si heureux d'être ici avec vous aujourd'hui. Je ne peux pas vous remercier car je sais combien votre effort se situe au delà de toute hypothèse de remerciements, mais seulement vous dire ma gratitude ». Le bonheur vraiment coulait dans ses veines, en le vidant de toute volonté. Il sut qu'il était lié avec ces gens, et qu'il ne pourrait écarter ce lien qu'à le comprendre pleinement, ou bien à les faire mourir de sa main, pensée qui le fit frémir. Plus jamais la violence ne franchira la clôture de mes doigts, frissonna-t-il.

Il se mit debout, ce qui soudain faussa toutes les perspectives. Les déformations se continuaient mais sous des angles qu'il aurait jugés impossibles il y a quelques secondes encore tandis qu'il se tenait assis sur le plancher, et ses interlocuteurs, y compris les deux qui le regardaient en silence, avec une défiance mal dissimulée, s'en trouvèrent grandis. Il faisait face à des géants, ce sentiment le frappa : ils ne pouvaient être aussi grands, et cette particularité de leur personne empêchait désormais son regard de rien saisir dans un ordre cohérent. Au contraire, à mesure qu'il les voyait gran-

dir chaque objet perdait de sa substance, tombait dans le flou, puis se matérialisait de nouveau, solide et rassurant. Il fit un pas vers les deux silhouettes puis un autre et ce rapprochement contribua à leur donner de nouveau des proportions acceptables. Il avait un moment durant méprisé tellement son corps nu que l'espace s'était tordu et que ses yeux avaient modifié la taille des choses autour de lui, insufflant là une menace d'infini qui lui permettait de lever les yeux vers tous. Le monde totalement relatif lui laissait fixer les mesures. « Vous nous voyez plus clairement à présent », lui assura une des deux silhouettes. C'était aussi vrai que s'ils avaient vu à travers ses yeux. Le flou persistait mais sans couvrir comme auparavant toute chose, il se déplaçait désormais avec son regard afin qu'il ne puisse voir clairement que ce qu'il ne visait qu'en périphérie de ses yeux et jamais ce qu'il cherchait le plus à discerner. « Je vous vois, mais mon regard vous dissout, il use vos silhouettes ». Il n'avait fait que penser ces mots mais déjà l'écho lui en revenait dans un cri si fort qu'il se recroquevilla sur lui-même. Le premier homme vint lui poser la main sur l'épaule « Cesse de faire l'enfant. Désormais te voilà revenu parmi nous et plus rien de grave ne peut t'arriver ». Il se souvint que l'autre mort, son compagnon de prison, le prémunisait désormais contre la possibilité de mourir, pour un temps qu'il savait long. Mais la souffrance ne lui serait pas pour autant épargnée. Contre cela il se demandait s'il pouvait exister une garantie. Mais il comprit très vite qu'une telle garantie lui serait insupportable. « Allez-vous me tuer ? Si vous devez me tuer, surtout ne me le dites pas avant de porter le coup fatal. Car si je dois mourir de



votre fait, je ne veux ni me dérober à vos gestes, ni jamais vous craindre. Ce serait comme vomir le plaisir que me fait votre présence, et la certitude de votre bienveillance. Or, rien ne saurait désormais m'importer plus ». Il disait cela sans en croire un mot, car le talisman de l'autre mort en lui le chargeait d'une telle certitude de vie qu'il savait mentir. Aucun coup mortel n'aurait su le faire saigner. Lui seul pouvait attenter à sa vie, aucun autre, aucun de ceux surtout qui logeaient avec lui dans la maison.

Au dehors la mer très rapidement avait commencé à monter. En se précipitant sur la langue de sable, elle l'avait ra-



pidement recouverte, l'avait contrariée d'abord, puis niée. C'étaient des vagues portant d'autres vagues, toujours plus lourdes et sans jamais de reflux. Cela ne faisait que monter, ou alors la mer toute entière se déplaçait, élisait un autre lit. De grands paquets d'eau plats et épais que nul vent ne poussait, seulement la force intérieure de la mer, ou leur propre mouvement, un élan parti d'abord du centre nu de l'eau avant de parcourir trois fois toutes les dimensions humides pour

finir dans ces vagues. Se relevant, s'approchant de la fenêtre, il se demanda un moment s'il n'était pas resté dehors, sur la grève, si son corps n'était pas resté là-bas dans l'espoir de se faire emporter, de se faire rouler dans les algues bleues. « Aucun retour désormais n'est plus possible, aucun asile », mais il était là à regarder, là, dedans, à regarder la tempête peut-être qui s'annonçait, sans vent ni éclairs, sans un bruit autre que celui de l'eau venue de la mer, sans une goutte de pluie, et même par audessus une éclaircie blanche dans le ciel, un liseré de jour qui allait gagnant de l'ampleur et allumait l'eau. La lumière refusait de se laisser distraire par les vagues, refusait de se modifier en infusant dans le milieu liquide, si ce n'est par un verdissement soudain de sa couleur.

La bordure de l'eau, désormais toute droite courrait de l'avant, gagnait dans sa course vers la maison, vers la fenêtre derrière laquelle il se tenait, sans une once d'écume, sans un tourbillon. Une force entièrement séparée de sa violence. Une brusquerie pourtant qu'accompagnait un calme souverain, incontestable et vain. Une seule ligne de liquide, un front d'eau très droit, précipité et dénué d'agitation, inexorable. La mer sortait de la mer pour faire que rien d'autre qu'elle n'eût jamais existé. Elle régressait, niait la possibilité de la terre ferme, des rives, de tout ce qui avait pu un jour se dresser au dehors de l'eau. Très vite le bas des vitres fut atteint et se voilâ de ce même seul vert, mais la lumière intérieure de la pièce n'en fut nullement modifiée.

Ils assistaient à ce prodige avec sur le visage l'air de le voir la chose la plus évidente, la plus banale. Non pas de l'en-

nui, mais un recouvrement des émotions par la répétition d'un événement énorme en même temps que si bien connu qu'on ne fait que le remarquer avec un certain dédain. Il ne savait si ils affichaient ainsi autant de franchise que lui même. Il aurait aimé se savoir leur équivalent en ce jeu si toute idée de comparaison ne lui avait inspiré une véritable horreur. Mais devant l'eau qui léchait déjà le bas des vitres, lui seul eut un geste de recul, un geste pour se protéger contre le froid qui se faisait plus vif dans cette lumière crue. Il vint s'agenouiller dans l'angle le plus éloigné des fenêtres, ces quelques mètres de distances devaient le prémunir contre le mot qui jetterait sur eux la panique qu'il supposait imminente alors que l'air de calme ennuagé ne cessait de progresser, de se propager entre eux, les liant plus étroitement que leur présence au danger de l'eau. Il se terrait pourtant sur le plancher, la chair blanche et les bras serrés autour de ses jambes et un reniflement de chien. Mais déjà l'une des deux silhouettes, la plus éloignée, avait glissé sur le sol, se pressait près de lui, lui tendait ses vêtements minutieusement pliés. « Couvrez vous ou partez, et cessez de prier. On ne peut assister à ces moments nu, on doit y mettre un certain sérieux, dont vous ne faites pas preuve », la dureté de ces propos se trouvait atténuée par la voix chantante et mal posée, une voix de mue. Il ne sut s'il s'agissait d'un adolescent ou d'une toute jeune femme. Il ne s'en souciait guère. Il aurait pu seulement ressentir un peu de honte de son corps nu, mais ayant rompu avec tant de choses, sa défaite obstinée faisait de la honte une si grande évidence qu'il n'y pouvait guère ajouter que par son mauvais comportement, honte qui ne laissait plus de place au regard des autres



tant son tissu était serré. Il remercia faiblement et commença à passer par dessus sa tête une vareuse qui ne lui avait jamais appartenu. Ainsi de ses vêtements aussi ils l'avaient dépossédé.

Une fois vêtu, il l'oublia, son attention toute entière annexée par la fenêtre que l'eau à présent envahissait toute. Plus de ligne verte qui montait mais une complète occupation de la surface du verre. La maison devait à présent être recouverte, complètement, pourtant pas une goutte d'eau n'entraît à l'intérieur, et même l'air n'avait pas perdu cette sécheresse parfumée qui le définissait depuis la première minute. Pas d'eau, et par dessous la porte, aux bordures des fenêtres, une fine accumulation de sable témoignait de la pression de ce qui s'exerçait au dehors. La maison devait être recouverte et aucun de leurs gestes à tout les quatre n'en était modifié, l'eau aussi bien ne les menacerait jamais dans la maison. La maison les prémunirait de la noyade comme de la panique, la maison ne souffrirait pas de ce poids, de cet environnement, c'est même pour cela, finit-il par comprendre, qu'elle avait été construite en ce lieu si étrange. « Elle profite de cette manière des grandes marées qui la recouvrent. Nous ne pouvions choisir un meilleur moment pour nous y retrouver ». « Oui, mais saviez-vous que vous arriveriez justement le jour de ce phénomène ? Quelqu'un vous l'aura dit. À moins que vous ne l'ayez deviné ». Ces remarques sonnèrent comme autant de fautes de goût par laquelle ils lui marquaient qu'ils lui retiraient leur confiance, le soupçonnaient peut-être même d'imposture. Il leur fit face, bomba le torse, vit disparaître la forme figée qu'il avait trop souvent tenté d'être face à eux et face à tous. Ses bras reposaient depuis ses épaules, et ce

geste même révélait sa force, même s'il se trouvait bien incapable de faire un geste de plus. « Je savais aussi bien que vous ce que je venais faire ici. Ne me prenez pas pour un enfant tombé dans un trou. Nous avons rendez-vous, vous le savez très bien, alors donnez-moi ce que je suis venu chercher, et que tout cela prenne fin ».

A lors, un par un et pourtant tous ensemble, ils se ratatinèrent. Ils s'étaient d'abord placés en ligne, se tenant par les



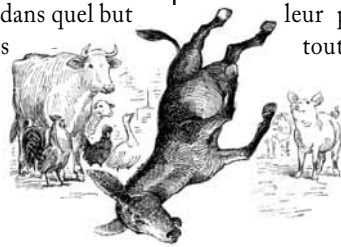
mains, passant leurs bras derrière et devant leurs corps, s'emmêlant, se collant l'un à l'autre devant lui. Une ligne qui se résorbait en la figure de trois corps indiscernables, en un attachement qui allait se faisant plus étroit. Cela brusquait leurs postures, ils adoptaient des attitudes inspirées de la pierre, des groupes de marbre ou de bronze, mais plus rien des impossibilités de la chair. Cela se durcissait, la figure de leur groupe prenait une rigidité anormale, ils étaient liés désormais, leurs matières se mélangeaient. Il désira participer de cette fusion. Se tenir à l'écart une fois de plus, il aurait pu le désirer mais pourquoi, dans quel but ? Plutôt se lier à eux plus

ardemment. N'y avait-il pas une place pour lui dans cette grande chaleur qu'ils tentaient de créer.

Il n'y en avait pas.

Même s'il éprouvait à distance la force de leur rassemblement, tout dans cette force lui interdisait de participer en raison de sa propre force détenue ailleurs que la leur. Tout cela, tout ce qui se déroulerait les prochaines minutes devait être hors de sa portée pour pouvoir se réaliser, mais aussi se tenir sous ses yeux, sans quoi rien n'aurait lieu, et il rentrerait bredouille. Leurs corps se raccourcissaient par à-coups. La structure sous-jacente d'abord perdait de son ampleur, les os raccourcissaient, la chair dessus pendait en mols festons, en haut de leurs bras les muscles écrasés par ce changement d'échelle de leurs attaches gonflaient grotesquement. Ensuite leur volume fondait, les formes redevenaient normales, la chair de nouveau recouvrait comme il se doit l'ossature, entre les deux la couche des muscles avait repris sa juste épaisseur, mais dans l'opération ils avaient abandonnés quelques poignées de centimètres. Puis cela recommençait, par saccades, les transformant l'un après l'autre, les désarticulant et les déséquilibrant lorsqu'une jambe précédait l'autre dans sa réduction. Ils se retrouvaient alors près de tomber, le bassin de travers. Ils titubaient. Leurs corps agités par le mouvement qui les faisait chaque fois plus petit, moins présents, les conduisait à la disparition par abolition de toute présence physique.

Ils fondaient en somme, mais de façon partout également répartie. La tête ne disparaissait pas avant le tronc, ainsi qu'une bougie qui se consume. Toute leur personne s'écoulait dans toutes les dimensions en



même temps, et par à-coups leur corps réapparaissait en son intégrité, comme il se laissait voir auparavant, seulement diminué, compacté, densifié peut-être, s'éloignant à sa vue. Ce spectacle qui devait être horrible ne s'accompagnait chez eux d'aucune manifestation de douleur. Il avait envie de leur crier d'arrêter, de cesser ce jeu idiot, mais savait très bien que ce mouvement engagé ne devait plus cesser, le hasard le portait, et il éprouvait la plus vive sympathie de voir le phénomène atteindre son terme naturel et une curiosité amère et fraîche qui le justifiait enfin de s'être ainsi démené pour gagner ce lieu où il ne se savait pas avoir autre chose à faire que de venir. Il se passait enfin quelque chose de nature à ce qu'il l'emporte ensuite avec lui et que, même de façon toute superficielle, sa vie en fut irrémédiablement modifiée, et comme renouvelée.

Ils le fuyaient. Il se sentait ennuyé que la rectitude de ses paroles eut suffi à les forcer à se défaire ainsi de leur présence devant lui et à enclencher ce mécanisme par lequel solidairement ils se désistaient de lui. À moins que leur responsabilité ne puisse se dissiper complètement dans leur absence de réponse et qu'ils ne le laissent ainsi que porteur de la culpabilité d'avoir assisté à leur fin tandis que l'eau verte les isolait du monde. Apaisement ou dérobaie, il voyait leur compor-

tement de ces deux façons, inextricablement, et lui qui se savait étranger à tout devoir, se devait d'assister une seule fois à ce qui se déroulait sous ses yeux.

Désormais très racornis, homoncules dérisoirement étroits, ils se maintenaient encore enlacé sur le plancher, mais il devait se pencher sur eux pour distinguer leurs traits de dimensions minuscules. Les expressions de leurs visages il ne savait cependant plus les apprécier. Il était sans appui contre l'épuisement qui le saisissait à l'idée de devoir comprendre encore cela. Il n'avait plus envie de comprendre car toute la compréhension s'était réduite à leur mesure, et qu'il n'en restait plus assez dans la pièce pour qu'il lui arrive encore de la saisir. La tâche qui lui incombait désormais n'avait aucun relief, parfaitement vide et dévastatrice, elle ne lui apporterait nul bonheur, nul sentiment d'aller moins mal, ce qui ne voulait pas dire qu'il l'envisageât sans plaisir. « Je savais que cela se produirait ainsi, même si je ne l'ai jamais voulu ». Ils avaient à présent cessé de diminuer, mais aussi tout mouvement. Plus rien ne pouvait les habiter à la mesure de ces corps tellement minuscules. Il sortit de sa poche une boîte d'allumettes et y rangea la triple chaîne qu'ils formaient encore. Eux aussi il voulait bien les porter avec lui, mais cela ne pèserait pas bien lourd, cela ne pèserait presque rien.

Tout cela avait pu durer deux minutes comme deux heures, l'eau alentour était en train de rouiller aussi le temps, mais la maison pas plus qu'avant n'en souffrait. Ni de l'eau, ni des corps disparus de ceux qui s'étaient tenus ici avec lui, ni de son encombrante présence désormais chargée de tant de vies qui lui restaient toutes plus ou moins étrangères. Le fantôme niché en lui ne pesait plus rien. Au contraire, il sentit combien il l'avait aidé à traverser les moments de désarroi par lesquels il venait de passer, tout en évoquant la possibilité que cela, tout cela, ne lui ait pas été destiné en propre, mais n'eût concerné que l'autre. Incapables de savoir lequel des deux avait survécu, lequel des deux portait la vie de l'autre mort au travers de sa propre vie ainsi rendue maladroite, impossible de deviner si chaque regard de reconnaissance ne voyait pas l'autre au travers de lui.

Le gardien aurait encore eu raison : seul vivre importait à celui qui n'était pas mort. Que son visage soit bien le sien ou celui d'un autre habité en contrebande, il s'en moquait, il pouvait même en sourire parce que son sourire maquillait agréablement sa paresse à juger. Qu'on le reconnut ou pas, il pouvait maintenant se tenir sur ce sol, et promener de ce seul fait autour de lui un regard rendu plus tranquille par la sus-





pension de l'angoisse au dessus de sa tête. Il se sentit ému d'une fatigue qui dépassait la mesure de sa vie ou de toute autre vie. En parcourant du regard encore une fois la grande pièce, il ne trouvait que des signes de cette fatigue, chaque meuble, chaque objet, les tableaux sur les murs et les tapis ne lui parlaient que de la masse de sa fatigue, en dessinaient une cartographie maladroite mais une représentation parfaitement précise. Lui qui n'avait jamais rien possédé en propre, désormais tout lui appartenait de ce qui avait été déposé ici, par la grâce de cet épuisement qui se suffisait à lui-même et l'absorbait un peu plus de seconde en seconde, le défaisait de ce qu'il lui restait de membres et d'aspirations à rejeter des possessions qui ne l'auraient qu'encombré. « Si je suis destiné à rester laid, que cela soit dans mes seuls vieux vêtements, ceux où je me sens à l'aise. Ma laideur, la passivité grimaçante sur laquelle je m'avance, chacun en a pris l'habitude, aucun artifice ne les rendra plus légères, ni plus agréables aux autres. »

Une quantité de sable recouvrait désormais la plus grande partie du sol, s'accumulant en monticules, de minuscules dunes à vrai dire, contre les murs et les meubles, colonisant le plancher. Il en coulait de partout en une menace finalement plus concrète de l'eau qui ici ne pouvait rien. En regardant ses pieds, il les

vit recouverts jusqu'aux chevilles par le sable. Il n'avait rien senti pourtant. Il avait fallu que cela se produisit à son insu, et réalisant l'ampleur de sa distraction, la fatigue le céda au désœuvrement et à l'ennui. Un désœuvrement prodigieux qui l'occupait tout entier, comme un temps de faiblesse qui lui rappelait son envie d'errer lorsqu'il était sorti de la prison, et le petit nombre de ses réalisations dans l'intervalle. Le désœuvrement le remplissait au point de remplacer tout ce qui se tenait en lui et de constituer un état au sein duquel il pouvait encore s'observer, se regarder errant immobile au centre de la pièce.

Pourtant il se passait que l'eau redescendait le long des fenêtres et qu'une frange de jour se laissait de nouveau apercevoir à travers les vitres. La grande marée prenait fin. Elle ne l'avait pas entraîné (« à moins que je ne sois véritablement resté sur la plage tout à l'heure, et désormais corps dérivant, corps-mort porté par l'eau ») mais au contraire lui avait procuré une protection qu'il se désespérait de voir l'abandonner maintenant. Il sombrait dans un état misérable, il avait soif et son estomac lui faisait mal. Immédiat comme lointain, il n'envisageait rien qui puisse lui faire désirer son avenir. Il avait lu il y a longtemps dans un livre qu'un homme sans compagnie n'est pas une créature hu-

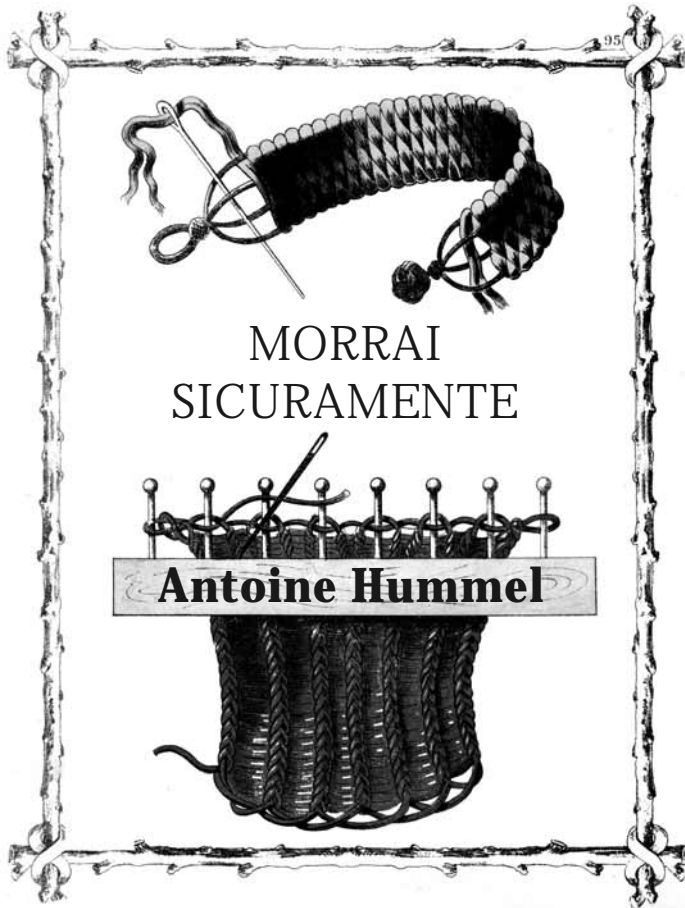
maine. Seul le méchant devrait se trouver seul. Alors que faisait-il encore dans cette maison d'autre que de méchant ? Il devrait peut-être attendre encore longtemps la mue qui lui donnerait une âme neuve.

La mer n'avait plus de cesse de se retirer, avec la même brusquerie qu'elle avait eue auparavant pour recouvrir la maison. Loin, elle n'agitait plus que doucement quelques vagues molles, ayant laissé sur la grève deux flaques, deux seules flaques pour témoigner de la noyade qui avait menacé. Il brisa une des fenêtres, ne se souciant même pas de tenter de l'ouvrir, et se jeta sur le sable de tout son poids, heureux de se sentir tomber, puis de voir l'humidité du sol assombrir ses vêtements. Il éprouvait une irritation interne que chaque chose du monde extérieur contribuait à augmenter et contre laquelle il ne trouva pas d'autre remède que de se mettre à marcher.

14

Celui qui n'était pas mort partit les mains vides.





MORRAI
SICURAMENTE

Antoine Hummel

Lété, rapide comme la fortune, a jeté une petite chienne haletante sous mes yeux qu'elle a chargés d'une rage sans objet

IL Y A TROP PEU DE CHOSES, DANS LE COURANT DES heures, qui nous guérissent de la dépendance aux objets. Tous et chacun sont des chevets dont rien, pas même une agonie noyée dans la diarrhée



fatale, ne saurait tromper l'orgueil rituel. Ils n'ont pas l'aplomb d'une caresse ou d'une pipe acharnée, mais bientôt ce qu'ils nous touchent insensiblement du regard ne nous appartient plus. Leur être est mélancoliquement absent de leurs surfaces ; ce sont des décombres tout neufs et tout lustrés par la poussière. Chacun, isolé, nous rendrait immédiatement animiste ; mais l'ordre fulminant qui gagne dans le temps sur nous leur discrétion fatigue nos yeux qui les tenaient meubles sauf alertes pour meubles. Les plus usuels sont les moins regardants ; nos morts fétiches sont ceux qu'on pourrait oublier.

TOI CHATTE
tu fais de la soupe de poisson dans ma
bouche
je voudrais
— une soupêtre de poisson —toi, chatte

être le poisson de ta chatte

(et, profitant de l'épuisement d'un détour, te raconter, en mots, comment, dans quelles dispositions, il m'arrive de rendre sans jouir.)

SUCE-MOI OU TON CLIENT MAIL VA DEVENIR payant (fais suivre à tes contacts). Ce placet importun qui te suit jusque dans ma bouche, il est pour venger ceux dont la forme est l'usage et qui gémissent, au moment de leur mort, qu'on a fait sans répit mat à chacun de leurs gênes, qu'on a jeté sous l'inquisition d'un regard toutes choses qu'ils réservaient au plaisir solitaire de faire le constat de leur intégrité. À de régulières occasions, tu m'as laissé pour toi faire ce constat et j'ai, à de régulières occasions, accepté que tu sois pour moi ce magistère obscène et tendre. On ne le reconnaît pas à la robe, d'ailleurs. On soupçonne juste sa présence quand quelqu'un, sans motif, se met à nous vouloir du bien.

SANS PLUS RIEN POUR NOUS FAIRE DÉCOR OU POUR graisser nos bouts d'usages, j'ai pris tes actes pour des actes

et toi-
nue, pour toi-sans-robe

ON NE SE DÉPOSSÈDE PAS DES OBJETS QU'ON A crus devoir un jour nous revenir. Remisés aux pauvres ou gracieusement donnés à la casse, leurs numéros de série combinés forment une équation que le temps résout le temps d'une vie jusqu'à ton agonie noyée dans la diarrhée. Leur pourrissement, qui crois-tu te précède, est le rhume d'un deuil qui n'est qu'un rhume de la vermine. On te veillera, comm' uomo che a bisogno de ricchezza plutôt que ricchezza qui besogne de l'uomme. On te veillera, dans une odeur de terre baignée de pisse, et on obtiendra de ces objets autant d'aveux qu'il faut pour laisser croire encore longtemps à ceux qui t'ont cru voir que tu as vu, vraiment dans le reflet de choses moins mates.

TU MOUILLES BON, TOI CHATTE ; TU N'ES PAS comme ces chiens qui ne suent que par les pattes. Tu es plus belle, plus libre ; tes envies sont mes symptômes. Tout ce qui arrive avec toi n'a jamais raison d'arriver. Ta mouille est bonne, tu sues bon, tu t'offres tout mon saoul comme *Un Sandwich Turc à Berlin* (Collectif, 2009) ; dans la nuit qui régale et disjoint l'édition bilingue des *Poèmes à la Nuit*, tu me rends jaune, jeune, j'ai vingt-deux ans de moins devant tes vingt-deux ans. Tu lubrifies la vie, tout, tout, fait suif à ton contact.

TA CHATTE EST LE CLOÎTRE FARAMINEUX DU monde inversé. Tu es pour moi tout ce qui est beau : une morve libérale, un bouton d'acné quotidien, le rouge-bleu quand il vire au gland, le mot moche en allemand.

LA PLUS SECRÈTE ONCTION GRAISSERA TON CUL pour les besoins de l'autopsie, on t'évidera par le nombril, on nettoiera ton intérieur, on fera briller tes parois, on désinfectera ton cœur. Mort, la tête fondue par une foudre organique, dans une jouissance et le mépris de la précé-

dente, tu laisseras à la discrétion d'un miroir le choix de tes nouveaux traits. C'est un ordre des choses ; on aime les morts dont on aimait la face vivante, mais ils sont moins qu'une icône, moins qu'une idole, leur souvenir ne passe pas une saison de la mode.

JE T'AIME JUSQUE DANS CES DÉDUITS LUISANTS d'huile de massage au sucre , d'alcool de sent-bon

corrosif / des odeurs de contre

où tu mourras sûrement, quand pur ne sera que désodorisé

LA RELIQUE DU NOUVEAU PREMIER JOUR, observée dans l'orbe ourdisseuse d'une lunette de chiottes, t'offrira les débouchés rassurants d'une sauvagerie mutante : ton corps de plastique ose encore parfois l'abjection. Et tandis que tu sens ta merde à l'affût d'une trace de ton ancien toi, dans la pièce qui jouxte les chiottes, tous ceux dont tu méprises la naissance usinée s'observent, symptômes aguerris d'une richesse qui cherche un homme à renflouer.

TES BAJOUES SONT PLUS CHARGÉES DE FOUTRE que mes couilles à cette heure-ci ; te regarder me trouble et je ne sais pas pourquoi, dans une blague entendue quelque part, on dit des castors qu'ils sucent des canards.

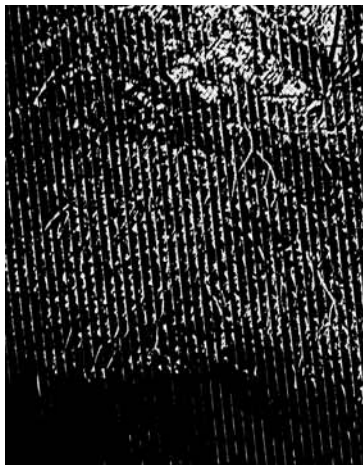


LL Douze fragments retrouvés de la bibliothèque de Genève DE MARS

Fragment I : *Théâtre nu, 1608.*

Mocondez

– Je veux qu'on ne m'en parle plus. Je veux que ça s'arrête. Maintenant. Ce n'est ni rude, ni pas. Ce n'est pas ça. Je veux résolument les accabler, et du châtiment le plus violent. C'est sous un appât de miel qu'il faudra les surprendre ; vous avez bien des langues ? C'est pour leur donner à entendre que je veux bien tout faire, moi. Il n'est pas impossible que je pousse le vice jusqu'à faire semblant de les voir en pleine beauté, et c'est comme ça que je me présenterai : « regardez moi, approchez de votre souverain bienveillant. J'en ai les moyens, et je veux pourvoir à vos besoins de vivre. Je sais qu'ils sont grands, sans limite » et je sais que leur peau luit sous le soleil et force l'admiration des photographes



les moins disposés à l'égard de leur sauvagerie, qu'ils sont à peu près aussi impossibles à combler que leur territoire à arpenter. « Il y a bien plus que l'espace d'un regard entre vos cahutes et ma chaussure ». Voilà à peu près ce que je leur dirai. Je leur présenterai un cœur commun à guérir, un monde commun à sauver. Je pourrai même demander pardon, à tout ce qu'ils voudront, leurs oiseaux colorés dont ils font des tutelles, leurs stupides bois sculptés dont on a alimenté les fours de la Saline royale. C'est riche, ces petites choses-là. Je plaide donc en sorte que l'on puisse les désarmer, qu'ils déposent volontairement les armes, qu'ils viennent les mettre à nos pieds avec amour. Imaginez une cérémonie. N'importe quoi qui puisse leur ressembler. Un miroir possible, puisque nous sommes incapables de dessiner un portrait correct de leurs gueules indifférenciées. C'est le mieux que nous puissions faire pour nous faire aimer d'eux. Promettez-leur qu'à chacun on



rendra son arme rechargée, en temps utile, quand la cérémonie sera achevée, vous pouvez tout promettre. Il n'y a pas de limite à la promesse. Une promesse blanche. Une promesse nègre. Il n'y aura de quoi s'alarmer pour personne. Qui voudrait que nous nous entretuions ? Un moment sans doute, ils frémiront. Il y aura un long comment qui fera onduler leurs têtes couronnées de plumes. Ce sera si beau que j'aurai l'impression d'être le vent au-dessus de leurs têtes crépues. Enfin, quand vous les aurez mis dans un tel désarroi • l'angoisse profonde dans laquelle ils se retrouveront sans armes, c'est-à-dire moins que nus • alors amenez-les à moi.

Serif

– Sire, je ferai comme vous dites. Voici venir la Reine.

Mocondez

– Eh bien Madame, qu'y a-t-il ? Quoi ? Vous tournez autour de moi en faisant flotter vos jupons comme la membrane d'une méduse. Vous me foutez la trouille. Je ne suis pas censé avoir peur de vous.

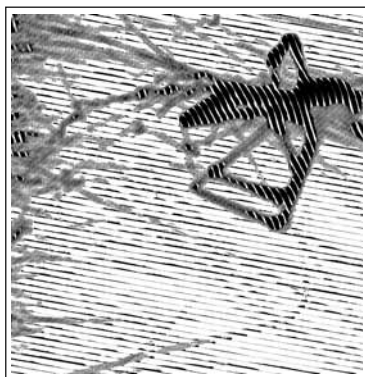
Melinde

– Sire, je suis peinée. Affligée. Je suis moins, moins, moins que votre reine, là. Regardez ma poitrine : des veines bleues. De couture. Ici, bon sang regardez ! Un dessin rafistolé. C'est là que je bats. De ce qu'on m'a conté, quelques vagabonds sont arrivés, des vagabonds avec le visage blond, des vagabonds qui vous ressemblent, des vagabonds qui sont sans doute les vôtres d'ailleurs, mon amour, des vagabonds qui ne sont sans doute pas des vagabonds, et qui ont à votre sujet donné quelques alarmes...



Mocondez

— Calmez-vous, et croyez que je vais maintenant leur faire ôter leurs armes. D'accord ? Pourquoi n'êtes-vous effrayée que lorsque vous les voyez de près, d'ailleurs ? Je ne suis pas assez *arme* pour vous ? Je le suis plus avec ma ceinture de corps ou l'étendue de MA mer où font barrage MES navires ? Eh bien j'abaisse ma garde. Littéralement. Mon amie, n'ayez pas peur. Vous pouvez vous calmer. Ils seront étonnés, comme les criminels qui se donnent s'étonnent d'être menés au supplice, ils seront comme des enfants étonnés que les adultes mentent aussi. Ils sont déjà tous arrêtés. Ils se demandent déjà tous dans les angles morts de ma vision s'il n'y a pas une



araignée qui regarde pour moi, à ma place. Mes huit yeux dans l'ombre. C'est de ça que je parle. Je n'ai même pas besoin d'avoir une étendue hostile. Quelqu'un a fait courir le bruit que j'étais également les araignées, les angles morts, les lattes du parquet. Il n'y a pas une fissure où se planquer dans leur conscience.

Melinde

— Mais moi, non moi, non ! Moi, j'aurais bien envie, si votre majesté ne veut pas m'en empêcher, j'aimerais bien voir de près comment

ils sont faits, j'aimerais bien voir leurs femmes aussi, j'aimerais bien qu'il ne soient plus comme derrière le suaire de Véronique, derrière vos petites présentations ; j'ai toujours votre gouvernement entortillé autour de leurs pieds, étalé sur les domaines où s'exerce mon imagination. Car ce suaire n'est pas transparent. Je veux voir leurs muscles et vibrer. Je sais, puisqu'on me l'a dit, qu'ils dansent. Vous voulez me voir oublier vos nègres ? Alors, majesté, laissez-moi les regarder danser dans la vraie lumière de leur vrai soleil de nègres. Sur leur sol pourri sans vrai Dieu. Et non pas dans le mot pourri. Car de ce prince, on a dit que la femme est ici même, elle-aussi : c'est un contentement immense que d'avoir la connaissance des moeurs de ceux qui sont sous une autre puissance. Vous me comprenez ?

Mocondez

— Oui oui. Oui, oui. Oui. Vous les contemplez. Oui. Vous pourrez, tout à votre loisir, de haut en bas, et sous les plis de leurs vêtements minuscules, les regarder. Oui. Toute à votre loisir, tant que vous voulez. Car je viens d'envoyer saisir leurs armures, leurs flèches ridicules, leurs pauvres petits cailloux montés sur des bâtons. Et tout ce qu'ils avaient pour se croire défendus. Ils vont venir ici s'égrener sur le sol de mon plus grand salon, une à une les perles d'un grand collier de chair, tous désarmés, ils se rendront directement dans l'assiette d'Asterion.

Melinde

— On dit qu'ils ont aussi de très riches ornements, on me l'a dit, qu'ils sont parés de couleurs. On dit qu'ils sont mûs de si miraculeux et de si gracieux mouvements, si artificiels, si beaux, si admirables, qu'on n'en a jamais vu

la moindre part dans le vol des papillons ! Il n'y a rien de semblable, m'a-t-on dit, sous le soleil d'Espagne. Ils chantent, les uns rendent sous chacun de leurs pas un son harmonieux et les autres sont luisants comme de la viande rôtie. Est-ce que c'est vrai ? Vous pourriez bien obtenir de tous ces gentillesses en leur donnant de la nourriture riche ; soyez avec eux aussi fin que possible, sans les rendre coupables de votre propre exaspération à gouverner une terre aussi crotteuse que la nôtre. Sire, regardez-moi en face : il ne dépend que de vous que j'obtienne satisfaction, tout dépend de votre âme. Que vous puissiez, que je puisse.

Mocondez

— Bon. Je vais vous les donner, ma chère amie, ma compagne, vous en aurez bien assez tôt la pleine satisfaction. Vous serez contentée d'avoir pu même toucher cette peau nègre. Tout désarmés qu'ils seront, je la ferai ôter aussi, comme une des richesses de plus qu'ils offrent à ma portée, et qui me revient de droit. Tout mais absolument tout. Je peux le dire : personne ne m'en empêche. Ma chanson n'a pas de fin, qu'est-ce qui pourrait arrêter les supplices ? Puisqu'ils ont lieu. Ils ont bien peu d'autres richesses à apporter, de toute façon, que d'être tannés ; regardez ces pauvres présents pour lesquels vous avez tellement d'estime : ils ont tout pour décevoir un cœur magnanime, et je ne suis pas de ces esprits si mal avisés qu'on pourrait les abuser par un surplus de blancheur. Et je ne vois nulle part qu'il y ait plus blanc que moi. Je renvoie la lune à sa niche. C'est ainsi. J'ai l'esprit trop fécond en adresse subtile pour me laisser surprendre aux hommes les plus sournois. C'est exactement l'art d'un grand roi que de savoir déplumer ceux qui lui guettent le croupion.



Ces étrangers forment ensemble la longue ligne en crête au rivage de ces nouvelles formations du monde, c'est l'écume. La ligne ravagée et blanche de l'écume. Et ils vont gémir. Et donc disparaître. À chaque fois qu'ils auront avancé d'un pas pour échapper à ma violence, ils se seront contraints à abandonner tout ce qui faisait leur beauté. À plus de deux, on a tué sa richesse. L'union fait la mort.

« C'est un peuple richement difforme et laid de visage : quand ils parlent, ils glossent de la bouche comme coqs de guinée : leur accoutrement est un peau fait comme un manteau, couvrant la partie supérieure du corps, et puent contre vent loing une brasse : la partie inférieure du corps, n'a aucun vestement, si non la queue de quelque beste, qui couvre la partie honteuse »

Cornelis de Houtman, 1598.



Fragment II :
Memnon,
histoire orientale. 1747.

Zadig tournoya sur lui-même jusqu'à s'effondrer, ivre hors de sa tête, c'était la danse jusqu'à la calotte crânienne. C'était plié à tomber comme sous le tonnerre, couronne de cheveux vue du ciel, pétales éfilés des mèches collées de sueur, comme un homme auprès de qui est tombé le monde, un arbre abattu, écrasé sur le sol, il marchait au hasard. C'est alors qu'il entra sans même s'en rendre compte par la plus grande des portes de Babylone. Il y était le jour où ceux qui avaient combattu si longtemps contre une toute petite flamme sans pouvoir l'éteindre étaient assemblés dans le grand vestibule. Ils expliquaient aux seigneurs du palais toutes les énigmes possibles qui leur furent proposées, tout ce qui leur avait été demandé pour épargner leurs têtes, à quoi, évidemment, ils n'avaient pas répondu. Les têtes étaient tombées : boutons de roses en pluie sous la cisaille, zac, tous les grands thèmes philosophiques tombent au sol. Les énigmes ont raison de l'attrait flétri des idées auprès d'un monde abaissé. On avait convoqué des mages, des mathématiciens, tout ce qui pouvait, à sa manière, incarner un peu de la science, l'axe croisé de la philosophie naturelle et de la connaissance de Dieu. Mais rien n'y faisait. Tous les chevaliers en sueur, exceptée l'Armure offerte (grande silhouette rouge), interrogeaient Zadig.

Dès qu'il apparut dans le cadre de lumière de la porte, la ville changea de couleur. Les murailles obtinrent enfin une couleur de murailles. Le peuple s'assembla autour de lui ; les yeux ne se rassasiaient pas de dévorer sa silhouette, de redessiner inlassablement le contour de son visage souriant, les bouches s'épuisaient à le bénir et les cœurs à lui souhaiter d'étendre sur le monde tout son empire. Mais tous les cœurs ne lui étaient pas dévots. Il y avait l'envieux à l'Armure offerte,

celui qui le vit passer sans frémir, et qui s'était détourné. Lui, exigeait sa parcelle de l'empire. La reine, toute entière à sa danse, tournait autour d'eux les yeux révolvés en eux-même, faisant deux balles blanches aux traînées de comètes dans son sillage ; en proie à une agitation d'abeille, étrange filtre de crainte et d'espérance, elle les déboîtait de leurs axes. C'était sans aucun doute l'inquiétude qui la dévorait : elle ne pouvait comprendre pourquoi elle était apparue sur les armes, les paumes offertes à ses pires ennemis, le visage flottant comme une peau vibrante un mètre en avant de son crâne, souriante comme une idiote. Elle tendit à Zadig un couteau qu'il refusa. Un murmure fondu faisait une matière de la foule emprisonnée. Celle-là affectait la vue, et l'on était surpris de voir brouillés les visages, troublées les silhouettes. Qui n'était pas charmé de revoir Zadig ? Les chevaliers en permission s'étaient vêtus légèrement, des tuniques brodées, criardes, leur donnaient une inconstance femelle. Qu'est-ce que nous serons sans la violence ? « Qu'est-ce que nous aurons quand nous n'aurons de coups à porter ? »*

« J'ai combattu comme un autre », dit-il « mais un autre, aujourd'hui, se porte à ma place. Et les armes ont poussé dans ses mains. Au début, qui aurait pu se défendre sans rire contre les petites saillies molles dans ses paumes ? C'était ridicule d'y voir un obstacle quelconque, on se serait perdu en explications puériles ; la peau à peine relevée et cornée sur la chair était moins inquiétante qu'un canif de gosse ». Il reprend, après nous avoir laissé un peu trop longtemps dans le silence. « Ses victimes auraient pu être les miennes, elles n'auraient pas eu plus ni moins de vie à elles, pas moins de chiens, pas plus d'enfants, et rien pour les prolonger ni les guérir. J'ai l'honneur, moi-aussi, de dis-





paraître dans la guerre. Vous voyez, chers amis, ici y a un immense bloc de pierre, qui se trouve être non pas une cathédrale, mais le masque d'une cathédrale édifié sur un intervalle ; c'était une bâtisse clignotante, c'est ça que vous avez devant vous. Il y a bien une sorte de cathédrale, mais ce qu'on ne voit pas derrière elle, c'est l'intervalle entre deux cathédrales, l'intervalle durant lequel la cathédrale précédente n'était qu'un tas de ruines. S'il y a une histoire pour la cathédrale d'avant, il y aura une histoire de cette cathédrale-ci. Mais il n'y aura aucune histoire de l'intervalle, il y a eu juste un monde invisible, un monde dedans lequel on ne voyait rien, qui était un monde du désastre, un monde où les pleurs encombraient les rues, où les femmes portaient des vêtements noirs, c'était l'intervalle sans cathédrale, l'intervalle dans une guerre si préoccupante pour chacune de nos minutes, que le temps des historiens était passé à fouiller le sol du groin pour trouver de la nourriture ou pour se creuser une planque ou pour faire disparaître leurs propres morts, c'était l'intervalle avec un morceau sans narration, l'intervalle tout entier plein de son temps. L'histoire désormais est

la disparition de cet intervalle. Lorsque nous regardons la cathédrale, là, devant nous, c'est cette bâtisse assommée, c'est cette forme étrange de meuble où s'assied la mémoire et l'intervalle, et bien, c'est aboli, c'est dégringolé dans la fissure, un énorme déni sur ce qui constitue le calme après la tempête. La cathédrale ici et maintenant se pétrifie d'être le calme après la tempête, il n'y a pas une tempête qui ne s'engourdisse dans ce calme-là. C'est-à-dire que rien n'empêchera les choses d'aller vers plus d'abolition, il n'y a pas de patentes pour les intervalles. Nous allons aux voix : nous allons écouter les plaignants pour récupérer leurs plaintes et la transformer en suffrages. C'était mon travail. Ma réputation de probité était encore fortement imprimée dans les esprits, et personne ne balançait à l'admettre. Et me voici aujourd'hui remplacé dans la guerre, et remplacé aussi devant ce désastre dont je n'ai plus d'image nette à proposer. »

Le grand mage posa une question : « quelle est, de toutes les choses du monde, la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans qui

rien ne peut se faire, et qui dévore tout ce qui est petit, et qui vivifie tout ce qui est grand ? » Zadig, comme toujours, avait la réponse.

* dans la version suivante du *Memnon*, c'est ici qu'interviendra le fragment VII.

Fragment III : *C'est l'ystoire de .Se. Helaine, mere de St. Martin de Tours, 1448-1467.*

Comment le roi Henri et l'empereur déconfirent les sarrasins sur la mer.

Le bon roi Henri entendit un message. Sur l'onde passait. Le message disait clairement quelques jours ce que le bon roi Henri, pourtant, n'entendait pas. Il n'y avait personne pour qui cette clarté fut audible, et pourtant, c'était, assurément, clair. Sur l'immense étendue de terre, autant de petits pieux fichés comme des épingles sur la carte de la guerre, c'étaient des êtres, c'est-à-dire des disparitions, des choses de bois enfoncées dans le sol à la place de chaque homme : pour un homme, un être. Il y a donc une clarté du message, une clarté que le bon roi Henri n'entend pas, car elle est destinée aux êtres. Et les êtres, ça n'entend pas. Le roi Henri, qui n'est pas encore un être, qui n'a pas été informé qu'il devait en être un, n'entend pas le message, n'entend rien de cette clarté, car le roi Henri est un homme est vivant. Être, composant avec les millions d'êtres une trame extrêmement dense et sérieuse à la surface de la nation, commence à pousser sous les semelles du roi Henri. N'entendant que la musique, l'étrange sifflet du message incompréhensible, il pense incontinent que ce pourrait être sa femme. Ainsi s'en vint in-

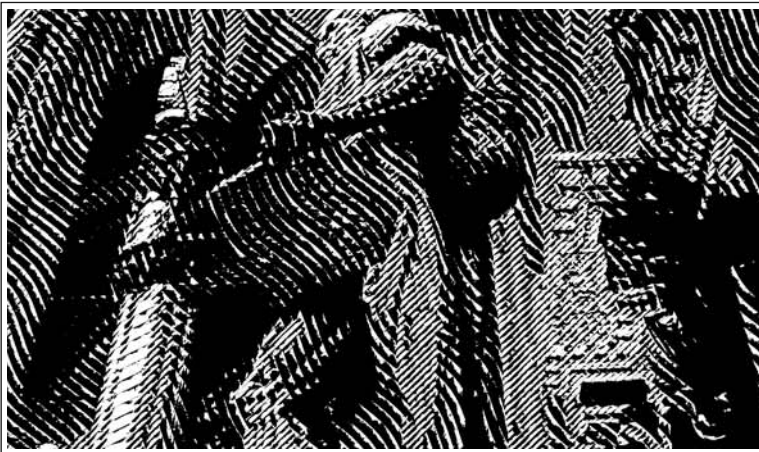


continent dans l'air l'empereur Antoine et les formes d'être de la cour, tout ce que le messager lui avait dit. Lequel empereur tantôt dit, veut la manière, que c'était sa fille et non pas sa femme. Et pour ce disait-il au roi : « mon très cher fils, le cœur me dit tout en outre que c'est Hélène qu'enfin nous trouvons au royaume, nous qui avons tant crié pour sa venue. Je ne comprends pas pourquoi le message annonçant sa course me vient aux oreilles comme un sifflet agaçant d'oiseau malade. Je regarde par-dessus bord, j'écoute un peu la mer, il y a d'étranges poissons qui ne sont pas mangeables et que je n'irai pas pêcher, il y a évidemment la côte, là-bas, de la nation, mais je ne reconnais rien. Sais-tu, mon très cher fils, ce qui m'arrive ? »

Après ces choses dites, il commanda à temps

n'ai pas peur de mourir parce que tout ce qui en moi pouvait craindre la mort est déjà passé en elle, je suis complètement dans le glissement des vagues, je suis comme elles, et je ne m'inquiète pas d'atteindre la berge car, implicitement, elle est atteinte de toute éternité. Quand ils furent en haute mer, ne donna guère de temps qu'il leur vint en contraire trente navires de sarrasins, et qu'une reine de chair se dressa sur le pont : elle était loin derrière les vagues hautes, de haut en bas agitée par elles, balayée et cachée par les essaims de gouttes, mais on entendit tout de ce qu'elle disait comme à un mètre dans une chambre ; la conduisait l'amiral de Palerne, qui était frère du roi Hutault, roi de Castres, et venait au mandement d'icelui Hurtault pour assiéger Rome. Bientôt les chrétiens les aperçu-

souffles et du ressac, mais les chrétiens étaient enivrés par l'odeur forte de la mer, aussi puissante que celle qui s'échappe d'un coquillage millénaire dont on force le secret pourri. Les païens, étonnés par rien car telle est la substance des païens amen, firent de même. Les vagues, toujours du côté des dieux, se firent nettement moins obéissantes. Elle se comportaient comme d'agressives créatures de gelée, se durcissant comme des muscles et la coque des navires chrétiens s'en dégageait lentement, repoussée, dans des gloussements de vase, jusqu'à être crachée comme un pépin. Tout ceci fut le congé, un jour, de la matière à écrire. Il s'agira de ne pas se laisser faire à chaque fois que l'être fera s'entendre la voix prétentieuse à mouler. Si son museau barbare traverse la mer d'Allemagne, tannez-lui la peau à celui-là : quand il conquiert le cœur, il n'y a plus rien à opposer, on est tout entier la boue uniforme qui fait la fondation des temples et la vase des pourrissoirs.



au messager qu'il retourne et disparaisse pour qu'il fut dit au pape qu'il serait bref de vers lui pour le secourir. Le messager partit en sifflant et eux, incontinent, se mirent sur la mer en leurs vaisseaux, lesquels ne tardèrent pas à atteindre un rivage qui diffuse la lyre et brouille les oreilles, et là-vers, les voiles recommencèrent à cingler par la mer à force de vent.

Tu sais je n'ai pas peur, dit bon roi Henri, je

rent, ils virent flotter des voiles étrangères.

Les navires des chrétiens s'alignèrent. sans soucis des plans parasitaires de la profondeur et de la largeur, c'est-à-dire qu'ils s'organisèrent en une ligne pointillée faisant complètement fi des vagues, sur une droite parfaite, comme une flèche alternative tirée trouvant la masse liquide : aucun frémissent sur le pont dans la vaine agitation des

Fragment IV : la tragédie enflée de succès, Thomas Corneille, 1656.

La Reine

— Enfin, ma haine, enfin nous bravant la tempête.

J'ai été exaucée, je pourrais demander encore, mais je n'ai plus d'appétit. Je suis pleine comme une lionne après la chasse. Vous, vous par qui le sort a plié les arbres à ma loi, vous par qui j'ai trouvé le recours, Qu'allez-vous me demander ? Qu'est-ce que je vous dois ? Quel est le prix ?





Cléomène

– C'est un bel aveu, mais il ne trompe personne. Quand je vous vois feindre l'abdication, Je sais que vous commencez une nouvelle partie. Dans vos vœux de princesse, il y a encore de la place : C'est pour de l'orgueil, des exigences, du chantage, la perception d'encore un peu de pouvoir à prendre.

Nicandre

– L'ambition, celle qui ne vous coûte rien que de l'avoir pour naissance, est-ce qu'elle ne vous aveugle pas ? Qui peut y aspirer, sinon celui dont elle est la matrice ? Autant dire qu'aucune de vos victoires n'est un événement.

Cléomène

– Cette ambition-même est un tissu d'indignité ; elle n'est qu'un signe factice tracé sur le coffre, Vous êtes née avec ce coffre entre les mains, il y a dedans de la poussière d'os, Ce sont les os des hommes sans ambition évidemment, mais le redire et le tresser en chanson, Le graver sur le la gueule opiniâtre des enseignants vendus à votre histoire, Le redire n'en émousse jamais la venue. C'est comme ça. C'est comme ça. Et c'est comme ça que c'est comme ça.

C'est comme ça que la chanson du Christ n'émousse jamais l'attente reconduite de sa venue.

Il n'y a pas un prince dont l'éclat du sang soit plus clair que le vôtre, là-dessus personne ne vous contredira, Et il n'y a même probablement personne dans toute la Grèce qui ait acquis un rang plus haut que votre majesté, Mais vous ne saurez jamais si la cime des arbres ploie effectivement sous le tonnerre de votre voix, Ou si le tonnerre de votre voix pousse votre racaille à tendre des cordes et à tirer dessus jusqu'à en crever pour vous seoir.

Cléomène

– Nous pourrions continuer encore assez longtemps à abattre des hommes en votre nom, Madame, Ça ne fera aucune espèce de différence pour nous. Mais pendant tout ce temps, nous aurons perdu un peu de la vie nécessaire à constituer notre propre espèce. Le temps donné dans la guerre est un temps hors de ma substance, le temps de la guerre fait clignoter ma chair.

La Reine

– Ils sont tels que toi, exactement, Cléomène, ils sont tels que des dieux, et toi-aussi, toi-aussi tu es dans la même fontaine mystique, tu es comme une déesse tout simplement parce que tu vis dans ma maison. Ils t'y voient. Peu importe que tu me fustiges, tous ceux qui ne vivent pas dans ma maison ne font pas la différence. Toi-aussi tu piétines dans le pressoir du Christ et la bouillie qui en résulte nous unit dans la violence sacrée. Imagine que tout ceci n'est qu'une courte transition avant l'abolition de tout ce qui

nous sépare, C'est la guerre et puis c'est l'écriture sur la guerre, et puis c'est le souffle du repos. Nous attendons. Es-tu d'accord avec ça ?

Nicandre

– Mais Madame, est-ce bien lui que nous devons croire ? Est-ce bien le Christ ?

Le Roi

– Mais oui, évidemment, tout ceci est assuré après la victoire. Qu'est-ce que vous allez imaginer ? Un désaveu ? Je dois m'écorcher après tout ça pour y ajouter de l'éclat ? Ça en manquerait ? Quelque chose comme une victoire avec de la petite dentelle, des napperons ridicules à la place des étendards ? De toute façon, tout ça se voit de loin. Qui, dans le champ d'honneur, est apparu comme un prince ? Qui, alors qu'il se disait l'être, est finalement digne d'être cru ? Ce n'est pas qu'il fût facile en le faisant connaître d'étouffer un soupçon, ni de l'envie... Mais regarde mon bras : et il donne et il reprend. Si j'avais eu une naissance ingrate, je ne me serais même pas posé la question de ma naissance. Il y a eu ces temps derniers de terribles heures d'errement : des créatures sont nées dans les limbes de leurs conditions. Une erreur tragique a piqué leur cerveau de désirs indus. C'étaient des créatures vouées à l'indignité, à la vie poussiéreuse, aux servitudes, qu'un hoquet de l'histoire plein de méchanceté a nourri de l'espoir de s'arracher à la médiocrité de leur père. C'est un accident. Ça n'arrivera plus. Et nous ferons en sorte que cet accident même soit effacé.



Fragment V :
le colloquium
heptaplomeres, 15xx.

(Castellion était le fils d'un paysan savoyard. On sait qu'il avait trois frères, trois sœurs.

castellion eblai vlisse dlunblesin avaiilla osé-
gliava droivra droiza

queslon blélisse dlésavail zéliarava raza
glonvliz léail éiava aza

onliail ia za

onia a

an)

La trame V s'effiloche dès qu'on insiste à voir, sous l'écorce dure de lettres frappées d'encre qui la constitue, *l'histoire*. Impossible de ne pas se voir dans le mouvement de la traquer, de se surprendre soi-même dans la chasse. C'est comme retournée l'odeur de ses propres narines. C'est la pire façon qui soit de ne pas être dupe, quand la duperie est un impératif fonctionnel, dont les effets délicieux oh si chavirants sont désirés, tellement. Il va falloir s'abstraire de toute tentation de lecture car une étrange malédiction s'est abattue sur la bibliothèque de Genève : les lecteurs ne peuvent s'abandonner à leur lecture plus d'une phrase sans être reconduits brutalement à leur déchiffrage, à l'action qu'ils reconnaissent dans leur action... Pleins phares... Ils voient glisser une chenille lumineuse à la surface des lignes, qui en suit le cours, les salit de sa bave malpropre, rend solide ce qui devait rester gazeux. C'est que le temps s'est scindé assez pour que celui du lecteur ne puisse plus se superposer à celui du récit, malgré ses efforts pitoyables pour s'oublier.

Les frères peuvent être identifiés comme des artisans et des imprimeurs, les sœurs comme épouses de maîtres d'école et de prédicateurs. À une seule exception près, tous les frères et sœurs de Sébastien ayant quitté leur village d'origine auront vécu au plus loin à Lyon ou à Genève. Sébastien fut le seul d'entre eux à faire des études académiques. Les relations familiales restaient étroites cependant, même au temps où il errait à Bâle. On se rendait vi-



site, on participait à la vie des proches et, occasionnellement, on échangeait aussi des lettres. Les toiles d'araignée sur la nappe blanche. Pour sa part, Sébastien ne se souciait pas seulement de ses parents mais il s'occupait toujours, consciencieusement, de sa propre descendance. De cette histoire, on ne tirera qu'un enseignement faible sur la notion de liberté. Car Sébastien, quoi qu'il fit pour briller au-dessus des étoiles de ses pairs, ne fut jamais qu'une bougie dévouée à éclairer les lectures du roi. La liberté de conscience, la liberté tout court, compte bien parmi les notions centrales de ce système, mais ce ne sont pas des valeurs en elles-mêmes érigées pour Sébastien : elle fondent essentiellement l'écriture théâtrale et les codes narratifs par lesquels on se raconte à soi-même sous le meilleur jour qui soit ; dès

qu'on se sera vu aimable dans le miroir, on pourra retourner aux actions malveillantes tout illuminé d'avoir vu chez eux un fond d'âme propre grâce à quelques règles bien apprises et des ongles curés. Dès qu'il les regarde, le ciel atomise sa nuit d'étoiles et devient vapoureux, dans un poudroiement de pigments jaunes, et les régions ont formé des amarres, se groupent sagement sur la broderie étirée en conglomérats dont les trésoriers du roi sont encore comptables. On lira dans le ciel les cartes destinées à plier la mer au passage des navires royaux. Les étoiles seront réalignées, les navires silleront droit, et nul ne saura que les navires sont les guides dans cette histoire. Sébastien doit produire un premier livre, son premier véritable travail d'imprimeur.

Le colloque à bord aux lueurs des lampes jaunes, un peu de brume, des clapots, une odeur familière salée etc.

« Que ses os soient bien moulus » : c'est ce que souhaite Leone da Modena à Pietro Galatino, théologien catholique et, selon Modena, grand ennemi des juifs. Ces paroles, on en conviendra, ne font pas particulièrement preuve de tolérance à son égard. Aussi ne sont-elles pas destinées au public. L'œuvre imprimée et publiée pendant la vie de Modena sera beaucoup plus réservée à l'égard des chrétiens et des juifs. Qui s'en fout ? puisqu'à lui est confiée également la rédaction du livre d'histoire dont il finira, même s'il ne clôt pas les chapitres, par être un personnage adéquat. *Une véritable tolérance ne peut exister que là où la liberté de conscience est garantie par les pouvoirs publics. De cette coexistence naîtra peut-être une conscience authentique.* À mesure que l'on s'approche de la feuille de papier où sont inscrits les sept noms, voici



qu'ils s'agglomèrent pour n'en former qu'un seul : il s'agirait d'un livre dont l'auteur aurait traversé sept comas profonds. Qui croire? Ils sont tous étrangers en lui-même, comme nous l'apprenons dans un récit baroque. *Friedrich*, allemand luthérien, est un spécialiste en magie, parfois ouvertement antisémite. Ensuite le siennois ou en lui la république de sienne ouvre un ciel éteint terrible, *senamus*, sceptique, dont la soif d'apaisement est la source d'un irénisme total qui fera le socle du siècle à venir. Il n'y a pas une erreur, pas un crime, qui ne puisse être laissé de côté s'il trouble le doux reflux de l'économie.

Tranquilles eaux scintillantes et bien absolues couvertures sur l'espèce qu'aucune crête ne vient plus déformer, dont la peau douce et élastique est sans accident. Nous rencontrons également un physicien révérend les massorètes et hostile aux fades apôtres des évangiles. Puis un juriste français, défenseur



de Calvin. Puis *Salomon*, le grand savant juif, qui ne présente évidemment aucun ancrage géographique à moins que l'on ne veuille interpréter son nom comme le seul navire posé sur le sable en Afrique du Nord. Ainsi il s'abrite en lui-même, dans le foyer du nom. Et pour finir, *Octavio*, le toscan, qui représente, dans ce cercle d'amis, l'islam. Contrairement à ce que l'on entend souvent, il n'est pas cer-

tain que cette conversation écrite eut une influence si déterminante sur le sens du mot : *tolérance*. Mais il n'est jamais égal que des dispositions de principe aient agité quelques cervelles, même de cette agitation invisible qui fait se demander, même de ces cervelles dont s'est détachée en jaunissant et craquelant l'étiquette du patronyme, et tant pis pour la lisibilité de l'histoire. En revanche, quelque chose comme une souplesse dans les cordes d'amarrage de la raison a fait tanguer quelque temps, quelque temps assez mou, la barquette V ou chacun avait entamé le voyage d'une solitude confinée avec Dieu. C'est-à-dire que la relativité vint faire scintiller d'étranges éclats sur la solide masse du moins relatif des poissons. Ceci, précisément, est une *impression*.

C'est en tout cas sur la rétine que se produisent tous ses effets, et le lecteur en est *littéralement éclairé*. La condition *sine qua non*



de cette tolérance est cette fameuse liberté vénitienne. L'idée de l'absence de vérité absolue en matière de religion s'étend aussi à l'interprétation de la notion de liberté, qui peut avoir alors une connotation négative et devenir synonyme d'un écran blanc brouillant toute lisibilité, toute évidence, à la morale. À la fin de la conversation, se joue une singulière prise de conscience pour eux sept : c'est

le sentiment d'un léger dérèglement de la certitude, autant dire que la prise de conscience de ce jour-là ne fut qu'elle-même déviée et vécue deux fois, ce qui suffit amplement à terrifier tous ceux qui en avaient été frappés. C'était comme une gorge sans bouche, un langage sans langue disponible pour se formuler. Et pourtant, à l'intérieur de chacune de ces têtes d'épingle, de ces sept caboches aiguës par le doute, il avait fallu une formulation au moins assez stupéfiante pour se sentir en manquer, pour se sentir trahi par la tenue du silence.

Fragment VI : Le dit *Bouddha* de Voragine.

Li roys qui moult fu dolanz manda de-rechief Theodas et li dist : « Haa, li très saiges des ornes, nos avons tot fet quanque tu demandas, mas riens ne nos vault. Sez tu nule autre art savoir mont se nos trouveriens riens qui mestier nos eiist ? »

Theodas li respondi qu'il pareroit volentiers a Josaphat boiche a boiche. Landemain le menai li roys veoir Josaphat et quant Theodas le vit, si li dit : « Josaph, qu'es tu trové en nos dex néant mortex qui les as degerpiz si que tu en es aiz de ton père et de tôt le peuple ? Donc ne te donerent il vie et te fièrent nestre por la prière de ton père ? » Quant il out ce dit, Josaphat li respondi : « Parfondesce d'error, peor de ténèbres, or escote, par quo mez tu teil poine a abatre le droit et sostenir le tort ? Or me dit le quel en doit mialz croire : ou Deu tôt puissent par cui totes choses sont fêtes et sostenues, ou as ydoles qui sont sans sens et senz entendemanz ? Chaitif, don n'avez vos honte de croire et d'aorer une pierre ou une bûche que vos meismes entail-



lastes et dolastes quant vos sacrifiez .i. toraul ou une de vos autres bestes ? Don, ne puez vos entendre que mialz vaut li toraux que ne fait cil que vos apelez vostre deu, quar le toriaul fit Dex et les ydoles furent faites par mein d'orne mortel ? Don, n'es ce merveille a croire que hons mortex peust faire Deu ? Certes vos qui estes de teil deverie pleig ne deïsez mie les justes blamer ne reprendre mas vostre folie et vostre niceté meïsmes. Theodas, itel sont tui deu et encore [50v-] assez pire que ge ne te di que ge ne voil mie ma boiche concilier ou recorder la desleauté del cels en cui enour vostre deu sont fet. Icez deus me voilz tu faire acroire, mes je ne ferai mie ton conseil, einz servira et aorera mon Segnor Jhesu Crit qui nos racheta par son sanc de la servitude au deuble. » Et Theodas li dit : « Ce est bien chose coneüe que li aut home et li puissant ont nostre loy tenue et baillié, mes la loy as crestiens prêchèrent et baillierent povre vilein qui n'orent pover de richesses ne de lignaige et si ne furent mie au commancement plus de .xii. Et comant puez tu croire que si pou de povres vileins tenissent bone loy et li roy et li conte et li autre prince la tenissent mauvaise ? »

Josaphat li respondi derechief et dit : « Theodas, tu resambles l'asne qui out le son de la viele ou de la harpe et riens n'i antant. Fox avoigles, comant est ce que tu ne puez nule raison entendre, quar ta loy qui si est desfandue de tant de hauz homes ne fait se décroître non, et la nostre qui est douce et soutenue de povres vileins croit touz jorz et monteplie ? Ice te devrait faire avoir aucune conossence de vérité, quar tu puez bien veoir que se la vertu de Deu ni ovrast, nostre loy ne fust ja si soutenue et montiplié par .i. pou de povres vileins contre tant de roys et de contes et d'autres hauz homes qui toz jorz l'ont gerroïé. »

Quant Josaphat li out monstrees ses paroles, si conuit Theodas la mauvaïté et la foiblesce de ses dex. Et quant il se fu une pièce porpanse, si s'escria a haute voix et dit au roy : « Roys, li Seinz Esperiz habite veraïement en ton fil. Nos sûmes veincu, car il n'est mie nus qui por droit ne por raison poist aler en contre ce qu'il dist. Or aprimes conois ge que la forces crestiens est mont granz. » Atant se torna devers Josaphat et li dist : « Hai, arme enluminée et repleine de la grâce del Seint Esperit, di moi, me recevra Jhesu Criz se ge degerpis ma mauvaïstiez et me teig dou tout a lui ? » Josaphat li respondi a mont grant joie : « Certes veraïement recevrai il toi et touz çax qui a lui se toreront, et si te dirai en quel manière il te recevra tout ausint comme li pères qui avoit son fil perdu. Et quant il vint de loiteig reaume, si alai encontre lui les braz tenduz, et l'acola et le baisa, et le fit meïntenant vestir de riche robe, et manda toz ses amis, et tint grant cort et fist grant feste por amor de son fil qu'il avoit perdu; or l'avoit rétrové. Et nostre Sires meïsmes dit de sa boiche que mont est granz joie fête en ciel de pecheors quant il se repant de ses péchiez et si dit encore en un autre leu : *Je ne voil mie la mort del mauvais, mas qu'il se convertisse de sa mauvaise voie et vive et queque jor li mauvais se retorne de sa mauvaïté et va es commendanz de vie. Il vivrai et ne morai pas, ne li pechié qu'il avrai faiz ne seront pas recordé.* Et puisque Dex promet teil pardon as pecheors qui se repantent de lor péchiez, ne soies mie en dote qu'il n'ait merci de toi, car quant tu seras baptisiez en bone repentence, tu seras lavez de toz tes péchiez. Mes lors covient que tu te gardes de pechier et que tu faces les comandanz de nostre Segnor por avoir la vie pardurable. »

Quant Josaphat l'out en teil manière conforté, si s'en alai Theodas au leu ou il soloit menoir et prist ses livres et les art. Après ala tant par la forest qu'il trova le seint hermite qui Naschor avoit baptisié et se confessa a lui et li conta sa vie et saes oïvres. Cil seinz hermites li ensoigna mont bien sa créance et le fit estre en larme et en gehuïmes et en oroisons par assez de jorz et le baptizai en non dou Père et del Fil et del Seint Esperit. De totes ces aventures fu li roys moult corociez qu'il ne sot que fere, mes il fit assembler son concire et fit venir touz les plus saiges homes de sa terre et lor demanda quel conseil il li donroient de son fil. Et Ar-rachis, qui fu premiers en son conseil, vint a lui et lui dist :

« Roys, il me samble que nos avons essaie en totes manières que nos pouons de ton fil retraire de la loy as crestiens et tôt ce ne nos valut riens. Je cuit bien que ce est durtez que li est venue ou de nature ou de destinée. Se tu le tormantes, tu iras contre nature et en perdras ton fil, car il ne covoite autre chose que a morir por l'amor de Jhesu Cript, ne jamais en ta vie joie n'avras.

Mes or te dirai que tu feras se tes autres consolz si acorde : départ li ta terre et ton règne et l'en done teil partie comme il en doit avoir et puis le laisse regnier a sa velunté. S'il avient que les besoignes terriennes lou puent a ce mener qu'il ostoit son cuer de son proposemant ou il est si formant mis et qu'il reveigne a la nostre vie, nos l'avrons ausi comme gacheignié. La loy des crestiens li est si enracinée ou cuer que jamais nus ne l'an osterot a force, et s'il avient par aventure qu'il remaigne en la suite des crestiens, ce meïsmes te ferai grant conforz et granz solarz que tu n'avras mie ton fil perdu del tout que tu ne le voies a la foie et il toi. » Ce conseilèrent tuit cil qui i estoient et li roys meïsmes si accordai.

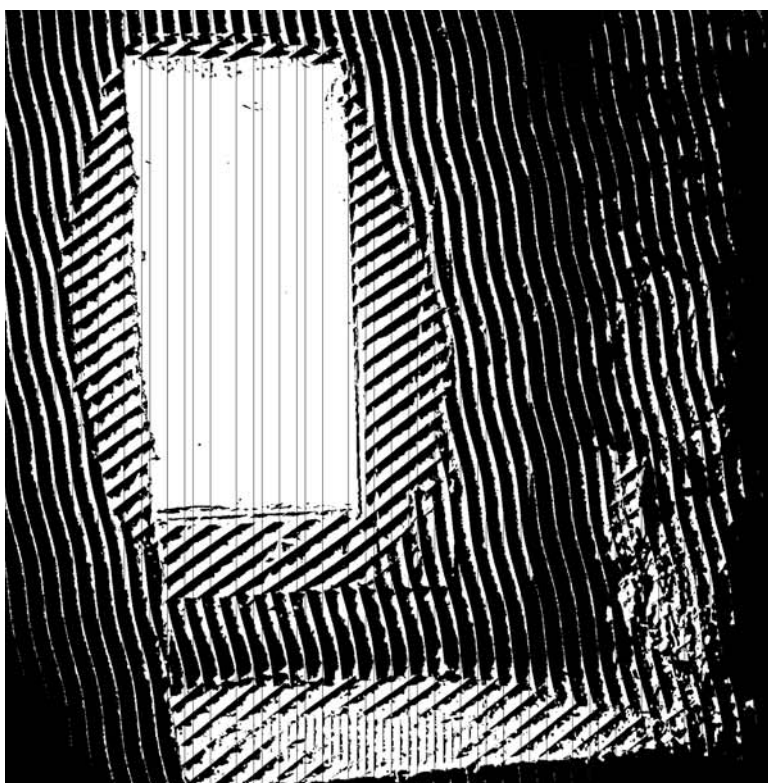


Lendemain manda li roys son fil et parlai a lui en ceste manière : « Biaux filz, c'est la da-reenne parole que je parlerai gemaïs à toi, et bien saiches que se tu ne faz ce que je te prie-rai, je ne t'aparnerei pas dos ore en avant. » Et quant Josaphat li out demandé quel chose il li requeroit, ses pères li dist : « Je t'ai trové en totes choses mont desobediant, por ce se voil que tu m'ostroies une suele chose. Se te voil partir ma terre et si voil que tu règues de l'une partie et ge de l'autre, et lors te tornerai tout a ta veluté ou a bien ou a mau. »

Quant Josaphat out oy ces paroles, si sout bien que ses pères ne le faisoit que por lu dé-cevoir por les richesses terriennes, et neque-dan il se pensai qu'il en ferait tote sa veluté por soi mètre hors de ses mains. Atant respon-di a son père et si li dist : « Certes, biau père, j'avoie en pensé que ge queisse ce pro-

dome qui m'ansoignat la voie de vérité et que je laissasse totes choses terriennes et usasse avec lui le remenant de ma vie, mes puisque ensint est que tu voilz que je face ce, je obéira a ta voluté que ge sap bien qu'on doit obéir a son père puisque l'anvoie sa manifeste per-dicion. »

fragment VII :
Bibliographie des
manuscrits de
Guillaume Postel, 1552.



fr. 2115

Le lien ou concorde du monde, autrement dit la Raison naturelle des articles de la foi chrétienne, tant pour confirmer la foi aux fidèles comme pour concorder et réconcilier ensemble tous les humains, et les contraindre, sauf leur liberté de se faire vraiment chrétien, exposée par G. Postel gaulois cosmopolite pour rendre à tout le monde raison de sa foi par les ignorants et malins calomniée

Fol 1-11

la naturelle raison du très parfait sent de quelconque autorité, et principalement de la sacrée autorité de la Sainte écriture, touchant les points qui sont en débat

- de l'autorité
- de la raison
- de la souveraineté
- de la liberté libérale arbitre et de la pré-destination
- de la foi
- des oeuvres
- des sacrements

livre premier

Les premiers coups faisaient un bruit sec. Les suivants s'abattent en mesure aux mêmes endroits du visage et le son est de plus en plus mouillé. C'est, je me dis : *comme un pied que j'arrache à la vase*. Si le prochain coup déchire la peau, il révélera la bouillie secrète qui roule sous elle. Nous sommes pétrifiés, mais d'où pensez-vous que vienne cette stupeur ? De la description qu'il en fait, bien plus que du spectacle de plus en plus irréel du martèlement sur ce visage. Pendant qu'il le frappe, il décrit paisiblement ce qu'il fait, en ces termes : regardez, c'est très doux, je le caresse. Je caresse sa joue, vous voyez ? Nous entretenons de bonnes relations. Nous nous apprécions. Depuis très longtemps. Et un nou-



veau coup part, la pommette a pris une teinte violette. Quelque chose comme du sable qui crisse sous une semelle. Et je pense : l'os s'émiette. C'est une idée vive comme une piqure ; en les serrant, mes dents me font mal crûment. Nous sommes plusieurs à entendre ce bruit et à penser que l'os s'émiette, que les petites paillettes qui esquillent dans la purée de muscles teintent la peau en la piquant. Il dit : lui et moi sommes des amis très chers, au point qu'il nous faille un contact, ce genre de contact, vous voyez ? le signe physique de notre attachement spirituel. C'est une sorte de superstition dans la chair, un geste qui vient pallier un défaut de langage. Ne voyez rien de mal dans ce contact physique, c'est notre manière de nous signifier notre amour. Et il le frappe, les déformations subies par le visage qu'il tient dans son bras roulé comme un paquet de chair sont de plus en plus pénibles à regarder, bien plus pénibles encore à cause de la voix douce qui soutient la plus violente contradiction avec l'image. Les nouveaux chocs zèbrent ma vue de blanc, c'est un étrange écran dans lequel un instant je m'absente, une cécité intermittente qui m'épargne un peu de l'horreur au moment de l'impact. Il y a parmi nous un homme qui s'est donné pour mission de rapporter ce que nous voyons. Aucun d'entre nous ne sait de qui il croit tenir l'ordre de ses obligations imaginaires, mais ça lui suffit pour être ferme ; rien n'arrêtera son mouvement. Comme il veut être exact, il note scrupuleusement les paroles du tortionnaire. C'est assez long ; il est bavard. C'est un ruisseau continu. La disproportion se creuse de plus en plus entre le temps que lui prennent les transcriptions de ce bavardage et la brièveté avec laquelle on peut prendre en note la relation d'un coup : *il frappe à nouveau sur l'arcade*. Regardez ce beau visage d'enfant souriant, c'est celui de

mon ami, à qui, vous voyez, je donne la carresse. C'est ainsi que nous faisons toujours dans les moments de la plus grande intensité amicale. J'espère que vous en retiendrez comme une méthode d'amour. *Il lui casse le nez*. Regardez comme sa peau douce est si claire qu'elle prend la couleur des buissons, elle verdit. Elle est d'un beau vert pâle uniforme et tendre, et son visage est si régulier que son sourire doux fait une coupure à la surface d'un fruit. Un mince filet souriant. La bouche est disloquée, la plupart des dents manquent, les lèvres ne forment plus la moindre frontière rouge avec cette compote d'humanité. Le texte émouvra beaucoup, sera souvent recopié, imprimé, célébré, plagié, bien que personne ne sache exactement de quoi il peut bien parler.

Fragment VIII : *États du soleil, Cyrano, 1662.*

En situant directement le débat sur la seule physique, Cyrano montre qu'il désystématise la philosophie de Descartes, lequel prétendait faire du savoir scientifique, quand

il est mathématisable comme l'est la physique, un savoir certain, et niait que sa physique reposât sur des axiomes contestables : le vrai, parce que déduit rigoureusement d'évidences claires et distinctes, ses principes, selon Descartes, pouvaient permettre d'atteindre la certitude, non pas seulement morale, mais métaphysique. En passant sous son nez, Cyrano observe le degré par lequel sont tenus les mouvements inquiets de Descartes dans la préoccupation à se répéter comme objet de ses propres principes. Il est le chien dans la galerie des glaces. Il renifle deux cent fois son propre insaisissable et inodore trou du cul de chien des sciences, de basset de la philosophie. Il y a quelque chose qui fait trembler le dogmatisme et c'est étrangement dans le fait même et le fait seul de sa formulation vraisemblable que se dégage la lumière : c'est la lumière délicieuse et vivace et trompeuse et complète et dense qui habille la raison, le petit hâlo qui ronge les contours illusoire d'un degré 1, plat, zéro, pur, de la première marche du discours sur lequel s'érigerait tout commencement de parole. *C'est très bien d'être vraisemblable*, lui dit Cyrano. Mais c'est un vêtement qui convient très mal à la vérité. Il ne change absolument rien



qu'elle soit nue ou habillée, elle ne convient tout simplement pas au cours d'une vie humaine, à son rythme, elle n'a sa place dans aucun champ de vision, qu'elle blesse, offense, salit. Nous allons nous asseoir sur ce rocher, et regarder comme un objet ce que vous tenez il y a moins d'une heure comme un principe.

Ils restent un moment long assis sur le rocher, se touchent assez tendrement, ce qui étonne. L'un rougit, on sent un passage voilé, que dire de ce moment sinon qu'il va falloir le réécrire séance tenante? Ils décident de trouver une table de travail.

(il avait déjà écrit dans le moindre détail de sa préface

On pourra remarquer en cet ordre, comme une chose extraordinaire, que j'ai expliqué assez au long et en détail, dès la première partie de ce livre, toutes les qualités sensibles, que les philosophes n'expliquent pour l'ordinaire, et assez brièvement, qu'à la fin de leurs traités de physique, dans les commentaires qu'ils font sur les livres qu'Aristote a intitulés de l'âme ; ce que j'ai fait, tant à cause que cela sert à nous faire connaître nous-mêmes qu'à cause que par ce moyen je fais qu'on se délivre de bonne heure d'une erreur populaire et d'un préjugé de l'enfance, dont j'ai connu par expérience que plusieurs ne se peuvent défaire par les leçons qu'on leur en fait à la fin de leur cours ; en sorte qu'ils rapportent des écoles l'habitude qu'ils y ont portée qui est d'attribuer leurs sensations aux objets qui les causent en eux et de considérer ces mêmes sensations comme des qualités qui sont en ces objets.

ce qu'il ne prit pas, donc, la peine de reformuler pour Descartes)

Est-ce qu'il ne peut pas se demander si l'auteur, dans cette manière fracassante de lever le rideau sur des planches vides, par ce coup

de pied frappé dans un nuage plâtreux, ne nous offre pas un exemple comme tant d'autres de dérision ? le machiavélisme qui fut dira-t-on si souvent l'attitude des libertins, auquel l'auteur se réfère peut-être quand il loue son destinataire de s'être toujours tenu pendant les secousses de cet État fortement attaché aux gros arbres, peut-il rendre compte de la position extrême où il se place quand il déclare que le roi, image vivante de Dieu, nous a été donné pour exercer sur nos biens et sur nos vies les fonctions de sa toute-puissance ? Le roi n'a pas de tunique à soulever pour qu'on devine l'éclat de sa lumière, pas d'entaille à ouvrir pour qu'on voie brûler une masse de pierre en fusion éclatant sous sa fausse membrane. Ce n'est pas une métaphore qui brûle la surface de la Terre, mais bien la guerre que le soleil a entamée pour s'être dégouté des créatures auxquelles, par désœuvrement où excès de jeu, il a donné la vie. Le roi descend des planches, elles brûlent derrière lui, le plâtre se fige dans l'espace et cristallise instantanément dans des péristyles ; et c'est la dernière chose que nous verrons avancer vers nous. Le roi dans un vacarme, des ludions virevoltant, un essaim de paillettes dans le cône de lumière jeté par l'œil-de-boeuf factice de la scène, etc. Le roi enlève son premier manteau et notre peau se décolle déjà. Le roi ôte sa tunique et du pus nous sort par les yeux comme notre jus pourri. Etc.

« Ce n'est pas que la science des choses naturelles n'ait besoin comme les autres sciences de préoccuper notre jugement, d'axiomes qu'elle ne prouve point : mais les principes de la sienne sont simples et si naturels, étant supposé, il n'y en a aucune qui satisfasse plus nécessairement à toutes les apparences. »

Fragment IX :

Mémoire de l'histoire de Lyon avec une table des choses mémorables contenues en ce présent livre, 1580.

Même quand la peste ne sévit pas, nous sommes emportés dans des draps noirs. Il n'y a pas un moment qui ne soulève un voile. Voilà qui s'abat, qui ruine le sol, nous enlise jusqu'au ventre, avec toute l'avidité dont peut faire preuve la fatalité pour nous crever les yeux. On se met en cercle pour chanter qu'on n'a pas peur de la mort, et c'est une pluie de crânes qui nous tombe de ce jus. Nous faisons mine de ne pas être atteints par elle, et nous la traitons comme de l'eau. Il y a, parmi les crânes, des proches, sans doute quelques ennemis, mais il y a surtout une indétermination tenace avec laquelle nous devons composer notre chant.

Quelle forfaiture d'avoir peint un bon gouvernement à côté du mauvais sur les murs du Palazzo. Non qu'il soit plus beau • il ne l'est pas, il n'a même pas l'honnêteté secourable d'être visiblement un mensonge • mais, tout simplement, qu'il soit un mensonge géométrique : il n'y a qu'un plateau sur la balance et sur la scène une cavalcade de déments que la naissance a doté de déguisements raisonnables. Nous les avons laissés s'approcher de nous par paresse, et nous ne savons plus comment nous décoller de cette pourriture.

D'autres maladies presque aussi redoutables frappent les gens de Beaujeu :

« Dès le début de juin 1573, les gens mouraient dans les villages alentours de rue comme mouches et en enterrait l'on à Beaujeu autant que l'on eût fait en une grande peste. Les pauvres de fin, les riches et mé-

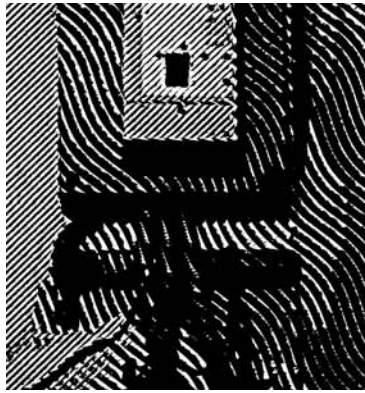


diocres qui n'enduraient pas cela mouraient dans la fièvre chaude qui fait de la peau des hommes tapisserie mouillée et pis, qui pourrait dans la danse de mort, les autres d'un flux qui de sang par le nez et les vide. Et faut bien que telle maladie fut contagieuse car en la maison qui s'élève et fond sur nos os il y avait toujours trois ou quatre malades par nous attachés à guérir, dans nos prières, et bien peu de maisons où n'y mourut quelqu'un.»

« Monsieur le chantre, voulant venir à pied de la ville à la messe, pour avoir un Carolus, se échauffa de façon qu'il tomba d'un gros cathère par le corps dont il fut gravement malade, avec un point au côté poussé jusqu'au rein dans la chair amollie. Dans quelle fièvre se continue-t-il, le pauvriseau qui pleure trop sec de n'avoir personne à qui pleurer ? Il a voulu faire le chemin et fut à sa chute. »

Pour soigner des fléaux qui frappent les malades, chacun décore son front d'un chapeau de médecin ; on les voit courir en piaillant au sol avant de s'envoler, c'est la nuée des becs qui éclate entre eux de carton, des hommes costumés pensant dans l'agitation de cette frénétique danse aérienne tromper les miasmes, la contredanse des humeurs, qui se moque des bouches politiques dessinant les voies aériennes. Les miasmes inventent autant de voix que se peut. Et les hommes empiètrés par leurs costumes de médecins tombent en vrille comme un ballet de mouches frappées par un fléau. On a gagné rien, à trouver de la raison dans tout ce qui vous frappe. Sinon à mourir avec les yeux plus écarquillés encore par la justice vécue comme un état sans repos. Il y aurait un territoire complet, pauvre Claudon, il s'en tire à moins bon compte celui qui meurt d'une pleurésie. Il n'a langui que quatre jours. Ceci en cherchant la porte de sortie : mais à mesure

qu'il avance, les murs qui ceinturent se déplacent avec lui. Il est affolé. C'est la bête du laboratoire prise dans les parois de papier : il y a toujours une bonne raison, une malignité supplémentaire cachée dans la bonne raison,



pour déplacer les vieilles parois et appeler « nature » le jeu des nouvelles. Pour soigner des fléaux qui frappent les malades, nombreux sont les médecins qui accourent de Villefranche à Lyon. Ils viennent mourir avec nous. Nous l'avons trouvé à Beaujeu, le médecin Jean Doyet, qui soignait à distance Guillaume : aussitôt que la lettre de mon médecin traitant eut touché ma main droite, la fièvre s'est enfuie comme si la frayeur l'avait chassée et la dernière image fût pour moi, au fond du couloir dans lequel me tenaillait jusqu'ici l'horreur, au fond du canal noir où s'abouchait ma vue malade et glacée par la fièvre, le vol à quelques centimètres au-dessus du sol d'un drapeau contourné, lourd de sang, l'image vaporeuse entre deux images photographiques d'un vol d'oiseau.

Quand un beaujolais est pris d'une frénésie et aliénation des sens, c'est à Cluny que l'on fait appel. Chacun vient voir si untel n'a pas perdu la tête et si la médecine est apte à la lui retrouver. Il n'est pas rare que les médecins

disposent de têtes de rechange, de vagues masques de cuir tannés stockés dans les morgues. Ça peut suffire pour certains vivants, si l'odeur ne leur rend pas la respiration suffocante. S'il apprécie les médecins, Guillaume leurs lance quelques flèches taillées en épigrammes. Il les accuse de tuer nos corps par des poisons simples et composés et d'avoir imaginé en toute liberté mille variétés sur la mort. J'estime plus doux, dit-il, de subir les entraves, les fers, les tortionnaires, de lire des mauvais livres en compagnie de mauvaises gens, et de faire connaissance avec la poigne des bourreaux, que de répandre en vain ma vie entre les mains des médecins. Hélas, il n'a donc pas été permis à l'homme de mourir sans bourse délier. Mon corps est plein de sirop. Il n'y a plus aucune place pour d'autre fluidité ; cependant, je te vois, médecin, tenter une saignée. C'est que par cet ourlet tu vises l'or fondu par ta misérable alchimie. Là encore, tu es trop optimiste. Tu charges ta valeur, fais trop de cas de ta puissance présumée. Ton aptitude n'excède pas la transformation du malade en esclave. Et l'esclave, aujourd'hui, ne vaut rien dans la peste.

Ne voyons-nous pas Petit Jean, de Varennes, ramener son fils Philbert parmi les pestiférés, enfant du choeur qui s'en était fui de son maître sans congé ? Le père présente le fugueur en plein chapitre à messieurs les chanoines bubonnés qui lui lavent bien la tête. Espérait-il de tous ces flacons ? Croyait-il inventer un nouveau négoce, en pleine tourmente ? C'est une idée étrange de croiser un pli dans la guerre et la peste, en faisant de la guerre et la peste un nouveau marché noir. C'est pourtant ce que notre petit puceau avait rêvé de faire, nous sommes dix mille derrière la course du sagouin, à regarder son petit cul voler de victime en victime pour leur vendre



une petite figurine cabossée, une image aplatie à peine lisible, fourguée pour cause et reflet et remède et vaccin à leur mal. Il a, plus que quiconque, cru en la noyade des causes dans un bon bain d'homéopathie. Il y aura suffisamment de Guillaumes terrifiés par la médecine à préférer, à de nouvelles consultations, des fétiches à agiter : des générations à venir de buveurs d'eau devant les balles, de clients dessinant avec les doigts dans l'air devant la peste, mâchant des petites boulettes de pain appelées *incantations* devant la fatalité destructive qui fait l'ordinaire de la vie de l'homme de la Renaissance.

« La fille de ladite Pernon avait été battue de sa mère pour avoir dit aux bergères qu'il y avait un agneau chez eux embrassé par la bouche de Jésus. Fut observée la bête des

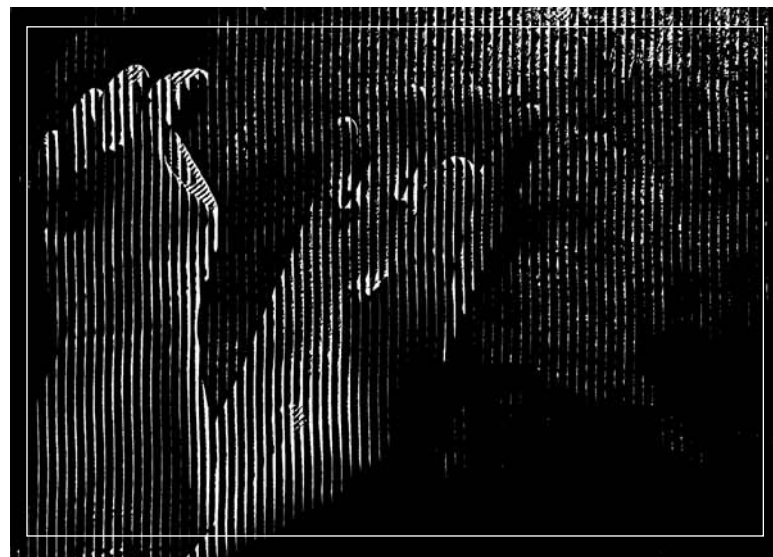
celle dont la peste n'est qu'un costume. Vous avez bien lu *la mort*, nous avons l'écart entre ses deux mâchoires, le nombre de ses dents, la disproportion attendue du nombre de canines relativement aux dents malaxieuses et broyeuses, toutes choses qui méritaient bien une image.

Fragment X :
L'allocution publique en Angleterre, du baroque au clacissicisme, extrait.

Lun des paradoxes, et des plus familiers, de la poésie amoureuse d'inspiration néopétrarquiste est celui de la

figure orthodoxe, conduite sans relâche. Ou le vide des orbites creuses ou le vide des yeux retournés de dédain ou le plein des yeux dévorants d'amour ou le plein des orbites creuses. C'est la figure de prédilection de la poésie élisabéthaine, qui apprécie dans l'oxymore la possibilité de déjouer à peu de frais les lieux communs de l'amour tout en établissant suffisamment de points de contact avec les paradoxes les plus ordinaires pour ne pas perdre la grâce d'un public. Ceci probablement agaçait assez les lecteurs de Shakespeare pour entraîner jusque dans la littéralité ces petites figures de la mort où la figure de la petite mort ne cesse de rejouer à l'intérieur de l'argument amoureux l'argument littéraire de la décomposition du poème. Un paradoxe commun à tous est-il encore un paradoxe en une seule de ses parties?

La chanson est un genre un peu moins exigeant que l'on pourra complexifier à loisir sans se perdre : le poète choisit de suivre une idée insolite qui n'est ni logique ni vraisemblable, qui découlera non pas d'un lieu commun mais de tout ce qui pense le déjouer : ainsi, l'oeil de l'amoureuse est *criminel* de communiquer. S'il est tueur de faire appel à la vie comme elle le fait, alors son visage creusé comme une fosse commune à l'intérieur de son crâne est, comme métaphore, un guide pour l'enlèvement dans la boue des procès amoureux. Ainsi des fleurs, qui pourront aller et venir au gré des changements de position de la négativité, et à force de tours, d'entrelacements des tiges de la couronne mortuaire de l'amoureux ébouillanté et cuit, l'oeil pourra bien être la métaphore de tout ce qui ne voit pas, la mort la métaphore de tout ce qui vient d'éclorre, l'amour le pire fléau qui puisse séparer les êtres. Il ne faudra pas plus de vingt ans pour que s'impose la nécessité de retourner à nouveau les méta-



flancs aux extrémités qui conduit à ceci : la peste l'avait mangé, à peine, de manière qu'on ne le vit pas.»

Ainsi furent calibrées une bonne fois pour toutes les dents de la peste, et par un recouvrement habile, établi en règle de médecine désormais, fut également mesuré l'appétit de

mort que dispense, très également à l'amant, le regard de la femme aimée ou son dédain (donc l'absence de son regard posé sur lui). *Laisse-moi mourir et voir*. La jonction des deux verbes est paradoxale : elle anime la mort autant qu'elle arrache à l'amour le masque de la bienveillance. Ceci en est une



phores, de rassembler par elles tous ceux qu'elles avaient fait fuir, et l'on pourra recommencer de nouvelles anthologies.

*Divine Destroyer pity me no more,
Or else ore pity me;
Give me more Love, Ah quickly give me more,
Oor else more Cruelty!
For left thus as I am,
My Heart is Ice and Flame;
And languishing thus I
Can neither Live nor Dye!*

Il est sans doute extrêmement difficile de trouver aujourd'hui un intérêt quelconque à une forme poétique dont le premier souci est avant tout de dessiner un portrait avantageux (en critique avisé) de celui qui va la lire : avant tout social, soucieux de s'extraire du bain métaphysique, c'est un poème qui pour beaucoup déçoit. On se perd à la replacer dans son environnement, espérant trouver là quelque chose qui, malgré la réduction, redonne de la sève à des racines coupées. On ouvre alors la grenouille, mais aucun stimuli électrique n'en animera les pattes. On regardera les muscles comme des écheveaux de laine mouillée, des paquets sans vie. Introspective, terriblement tenue dans les tressages de la destination, on peut imaginer que le cadre critique qui s'en est emparé s'effondrera d'ennui instantanément. Peut-être y a-t-il simplement à trouver, dans ces formes du poème, à quel point, d'une certaine manière, elles sont tenues au silence par l'irreprésentable. C'est leur principale hantise, leur mobile interne. Le voile de Véronique. Un mouvement de va-et-vient entre le souci de rendre compte d'une action par l'écriture et celui, évidemment, de se taire pour ne pas la trahir est d'une certaine manière la prémisse à ce qui va devenir un jour la cause de tant de mauvais romans auxquels, pourtant, on pardonnera de n'être porteurs que de la décep-

tion : c'est avouer qu'elle est l'âme du XXe siècle. Et le socle, sans doute, de cette version faisandée de l'ironie qui va armer le siècle suivant.



« Je dis que l'excellent poète, que l'on qualifie de divin pour la seule raison que, semblable à l'artisan suprême dans ces opérations, il vient à participer de Sa divinité, pourrait créer un poème dans lequel, comme en un monde réduit, on verrait ici des armées se former, des batailles terrestres ou navales, des villes conquises, des escarmouches et des duels, ou encore des joutes, des descriptions de famine ou de sécheresses, des tempêtes, des incendies et des prodiges ; là encore, on verrait des assemblées Célestes et Infernales, des discordes, des errements et des fautes, des enchantements, les actions cruelles, audacieuses, courtoises ou généreuses, des événements amoureux, heureux ou malheureux, joyeux ou pathétiques. Mais alors il convient que ce poème, qui contiendrait une telle variété, soit unifié, et qu'il ait une forme unique et son âme propre, et que toutes ces choses soient arrangées afin que chacune d'entre elles annonce une autre, et corresponde à une autre, enfin que toutes incluent nécessairement ou vraisemblablement les autres, de telle sorte que si l'on en-

lève une seule partie, ou qu'on la change de place, c'est le tout qui s'effondrerait. Et si un tel poème était possible et, alors l'art de composer serait similaire à l'harmonie de l'univers, qui est faite de contraires, comme l'harmonie musicale ; car comme le dit Plotin, si celle-ci n'était multiple, elle ne serait pas entière, elle ne serait pas harmonie ». Il faudra se constituer ensemble comme les pierres d'une bâtisse, pour nous penser séparés comme les pierres d'une bâtisse.

Fragment XI : de *pictura veterum* ou l'art du placard avant l'affiche.

Ludius, au temps du divin Auguste, fut le premier à concevoir une très agréable peinture murale qui représentait des maisons de campagne et des portiques, des décors de jardins – bois sacrés, forêts, collines, bassins, canaux, rivières, rivages, selon le désir de chacun, silhouettes variées de personnages s'y promenant, navigant, se rendant par voie de terre dans leur maison de campagne, à dos d'âne ou en voiture ; d'autres, déjà occupés à pêcher, à guetter des gibiers, à chasser ou encore à vendanger. Il y a dans ces oeuvres des maisons de campagne célèbres pour leurs débarcadères situés en plein marais, des hommes, chancelant comme des portefaix, occupés à porter des femmes tremblantes et de très nombreux autres très pleins de finesse et du sel le plus spirituel. Il fut aussi le premier à représenter des villes du bord de mer sur les terrasses, ce qui est du plus plaisant effet pour une très petite dépense.

Pline xxxv, 10.



Qui n'aime pas la peinture fait injure non seulement à la vérité, mais encore à cette sagesse propre aux poètes, car ces deux arts accordent une même attention au physique aussi bien qu'aux exploits des héros.
Philostrate.

Chacun des deux arts se consacre surtout à l'imitation : on peut voir que poètes et peintres, dans leur mutuelle émulation, non contents d'oser dessiner les formes des dieux se donnent tout entier à l'imitation des hommes, des actions humaines ; ils expriment une hilarité lascive du banquet, la fatigue agréable de la chasse, la cruauté sanglante du combat, l'effroi inévitable des naufragés, la funeste saleté et le pourrissement des prisonniers enchaînés dans la très profonde nuit d'un cachot aveugle, en un mot : tout ce qui s'impose partout à nos yeux. Sur les poètes, nous avons ce passage d'Hermogène : « la poésie est une imitation de tous : celui qui, grâce à l'excellente disposition des mots, reproduit des orateurs en train de discourir devant le peuple, des citharèdes en train de chanter devant l'assemblée des Grecs, comme Phémios et Demodocos, celui qui, de même, sait excellentement rendre d'autres per-

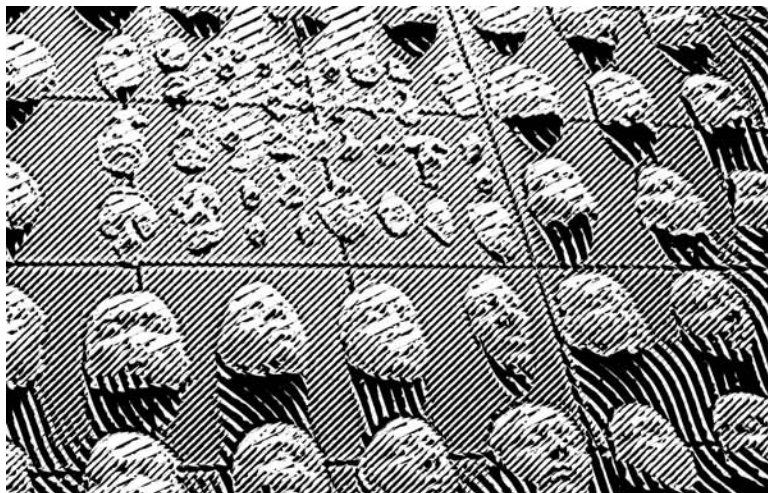
sonnages encore et toutes sortes de sujets, voilà bien le meilleur des poètes. » Dans la représentation des dieux - indestructibles, indestructibles et *heureux* au moins tant qu'ils se taisent devant nous - peintres et sculpteurs ne s'écartèrent en rien des poètes pour ne pas violer les lois et s'exposer à un châtement. Il voyaient également qu'ils avaient été devancés par les poètes dans le cénacle, et que la façon qu'avaient ceux-ci de représenter les images des dieux persistait, qu'elle était déjà ancienne. C'est ce qui était encore et toujours demandé. Les dieux étant par nature sans changement, comment en vouloir au public ? Il y avait quelque chose qui faisait résister toutes les images à revenir à leur substance : elles auraient été, par une forme de constance enfantine du regard, purifiées et ne pourraient retourner à l'impur. C'est pourquoi ils ne voulurent pas paraître mensongers à la foule, ni être désagréables en la repliant dans la boue. Le plus souvent, donc, ils suivaient les traces des poètes sans rien laisser imaginer de ce qu'ils savaient y perdre, sans trouver pour l'instant une conjuration même discrète à cette pureté, source, cependant, de leur dégoût quotidien. Ils restèrent en accord avec la vibration de la lyre.

Abominable instrument.

Mais peu à peu, ils introduisirent quelques miettes de leur propre fonds et devinrent imperceptiblement rivaux des poètes tout en partageant le même art, du moins les mêmes théâtres et les mêmes banquets : pour exposer à des spectateurs plus nombreux et plus pauvres des sujets sacrés, ils montrèrent à leurs yeux ce que les poètes avaient proposé à leurs oreilles *indistinct*. Et l'on vit les divinités coiffées de chair, les joues échauffées par le désir ; quoiqu'il fût dit, à ce moment précis, de l'histoire supposée être peinte également dans une certaine indistinction, on vit en quelque sorte palpiter les conditions tangibles qui font apparaître la parole des dieux, c'est-à-dire un monde entier où ricoche la génération de la parole sur l'inévidence qui la fonde.

Il semble que tout ait subi le plus grand des renversements ; les uns et les autres se proposent désormais de se barbouiller la figure avec de la peinture d'histoire, de colorer les poèmes dans un bouillon de mosaïques et de transformer en image tout ce qui aura le culot d'être encore reconnu sans. Au bout du compte, les uns et les autres proposent la même fin et l'on tient pour le meilleur des historiens celui qui met en forme son récit avec des figures qui touchent l'âme dormant sur la terrasse. Un cocktail c'est surtout pour la petite ligne orange, la petite ligne rouge, le filet de sirop vert et d'une façon générale sa destination *comme image*. Parce que le goût, franchement, est infect.

L'imagination picturale, suppose-t-on, procéderait aussi de la vision. Et si nous nous donnions les moyens de faire prendre forme à une entente définitive, qui liquide toutes nos disparités, si nous donnions à nos différends le terrain délicieux d'un refus, d'un cercueil où ni le langage ni les images ne viendraient



troubler notre repos ? Nous autoriserions-nous, le cul vissé dans des fauteuils, à commencer ici même le remplacement du monde par l'*ekphrasis* ?

Quintilien, sentant qu'il est écouté, prend un débit plus lent, ce sont des précautions pesées, car tout impair la sanction peut ponctuer de mort ou de bannissement : « ce que les Grecs appelaient l'*ekphrasis*, nous pourrions l'appeler *uisiones*. Par leur intermédiaire, l'orateur représente à la foule les images des choses absentes, de telle sorte que nous croyons les voir de nos yeux et les avoir présentes devant nous. Celui qui les aura bien conçues sera tout-puissant sur les émotions... elles n'auront pas besoin d'avoir leur exact correspondant dans la nature... Il en découvrira l'*ekphrasis* que Cicéron appelle *illustratio* et *evidentia* et qui semble montrer les choses, et les sentiments suivront comme si nous y participions. Théon avait peint une scène de bataille que décrit Elie. Elle ne figurait qu'un seul hoplite, mais si saisissant qu'il suffisait à rendre la violence de la bataille ; de plus, il eut l'idée de faire jouer la trompe avant de dévoiler sa toile, si bien que cette mise en scène donna au spectateur l'illusion de voir bondir le soldat, comme s'il se trouvait au sein de la mêlée. Ce que l'image faussait, la puissance du cuivre en colmatait les fissures ».

La transposition de cette qualité du discours à la peinture avait été faite par Quintilien, tout naturellement, puisqu'elle concerne la description qui est une sorte de tableau de mots qui ne déçoit jamais. Mais l'évidence, elle, est un mot infiniment plus trouble, puisqu'elle se superpose dès l'instant où elle est prononcée, à sa trahison ironique : donnée en rhétorique, elle ne peut signifier que son possible effondrement dans le miroir des illusions, et n'est guère invoquée que quand

elle est déjà en voie de disparition. Qu'il soit question d'*evidence*, et l'esprit peut chercher ailleurs. L'orateur aura tout gagné s'il la néglige ouvertement, s'il en conspue publiquement jusqu'au nom. Nous sommes déjà trompés par la violence avec laquelle s'assène la fausse clarté qui rend invisible le reste du monde. Gare à ceux qui nous transportent, comme Philostrate, à entendre mugir devant un tableau où gronde un fleuve de pâte colorée.

Fragment XII :
la carrière de François
Imprimeur et profanateur
du temple de la Raison

qui FUT AU SEUIL DE LA CARRIÈRE alors qu'il n'y avait pas d'autre révolution narrative en route tout autour, qui fut là au bon moment, au moment où rien. C'était l'assurance peut être qu'un champ tout entier, à lui, c'est le sien et c'est tout, même si personne encore n'en voulait à traverser (cette disposition mentale à l'étude). Dans l'oraison funèbre de M. André de Nesmond prononcée par François Garassus de la Compagnie de Jésus, on apprend que le défunt a vécu sa première enfance, premièrement d'or et par la suite pourvu, à Angoulême dans un lit de domestiques.

1550 : il quitta tout pour trouver tous : il s'exprime dans la foi : « n'avons donc pas vu combien par combien de tourbillons a été tempêté notre Ronsard, pour avoir le premier osé enrichir d'un nouveau lustre la poésie française ». Il part imprimer tout ce qui n'est encore sous les yeux et

C'est ainsi étiré disloqué par les machines dedans la gloire que le condamnement ses membres à la réussite, et si elle est assurée elle assure aussi de conduire à la fin. C'est une drôle d'herbe qui pousse dans le revers de la mort, celle du manteau de gloire. Elle est belle et moisie. Même le manteau gagné d'avance, parce que tout simplement personne n'est là à leur tour pour essayer d'en faire craquer des coutures, et bien qu'il disparaisse dans l'armoire. Il vaut mieux ne pas commencer. D'accord, d'accord tout le monde est partant pour illuminer la vie de tous ceux qui se tortillent dans un caleçon humain, oui dans la montagne, oui dans les Pyrénées, et au-dessus de tout, prêt pour les pas dans la neige, prêt pour la fourrure du monde, aux services et à la gratitude des Cordeliers envers tout nègre, prêt pour une femme si jeune qu'elle travaille à sa propre chair depuis toujours déjà, grande et moins et plusieurs dans son corps mais qui ne peut compter de façon durable que sur le mérite, oui pour la dureté, oui pour le service, mais à quelle date précise faut-il tout quitter ? Quand est-ce exactement « trop tard » pour partir ?

Nous sommes remontés à l'original, en l'espace pis que pis du XVIIe siècle. Oui on lit bien TOUT lorsqu'il effectue à cet instant le détour à « la grande Thétis » c'est-à-dire Toulouse. Il est insatiable (nous sommes informés que rien ne saurait rassasier son désir d'apprendre à faire des vers, ou d'entendre les parfaits dans l'accord d'une douce musette). S'il fait parler la Pyrénée, c'est comme on frappe d'un sceau de métal qui ne ferme rien une porte déjà blindée, mais en forme de louve ou de ronces ou de fougère ou de n'importe quel talisman, afin qu'on détourne le regard vers une gloire passée. Car voilà la clef de ta tranquillité, voilà ce qui dessaisit la puissance des déprédations quand elle s'abat



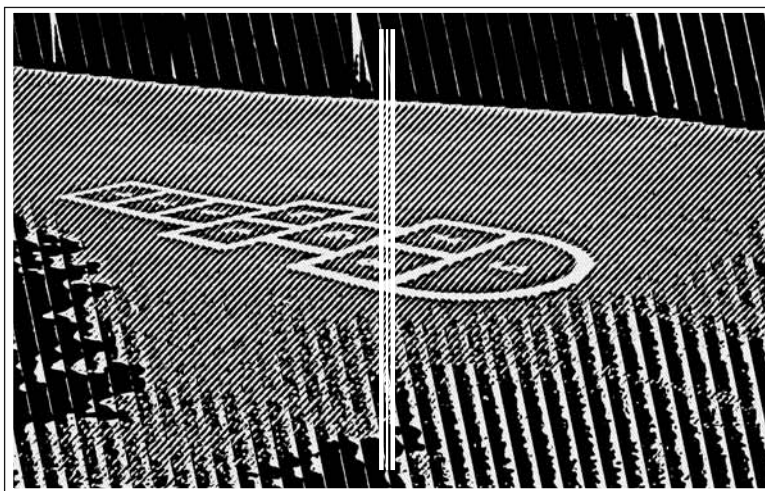
sur toute naissance glorieuse : il était donné le chant ? Eh bien voici que tu peux le couvrir un peu pour que ta voix ne soit pas trop pure. C'est la garantie qu'on te foutra la paix. En attendant que s'achève l'impression de *l'histoire des neuf rois Charles*, il travaille, il éteint les lumières sur sa propre apparition, c'est-à-dire qu'il traduit. C'est sa façon de luire dans l'ombre. Qu'il est sage... Qu'il est beau... Le moment tant attendu est enfin venu pour lui : il n'y a aucune trompe pour sonner la sortie du *colloquium heptaplomeres*, juste une petite flûte discrète qui lui assure au moins qu'on reconnaît son bonnet. Il n'y a pas de pièce liminaire, il dialogue seul avec les rois, entre en propos par des mots vrais, dans

je vais dans la gloire fugace où l'on reconnaît ma haine dans la collectivité, et peu importe qu'elle soit passagère, car elle sera reconduite tôt ou tard par l'oubli de sa réprobation, ou bien je vais dans la gloire éternelle d'avoir tout raté du présent ?

Ô mon roi votre langue est parfaite, d'où ces éloquences, elle égale le grec et le latin, elle est capable de toute science, on lui ferait tort si avec sa douceur et sa perfection on ne contentait les désirs des Français par le discours bien dressé, le véritable et sainement recueilli des faits de leurs ancêtres, puisque c'est ainsi que la mémoire des hommes illustres est faite immortelle. Un rire

a-t-il eu autre chose que cette cause universelle ?

1560 : la librairie parisienne ne s'interdit plus de piller les dépouilles laissées par ceux des confrères lyonnais qui ont été contraints à la fuite et auxquels elle ne s'estime plus liée, sinon par le soucis de se venger d'une longue période de piraterie. Ô monsieur, monsieur, ô monsieur sauvez-nous, arrachez-nous à cette incompréhension générale qui fait que notre vie, si elle est dans le présent de la gloire, se déroulera en dehors du champ de vision de Dieu et que si elle s'accommode de notre destinée dans le bien, nous condamnons à la détestation générale ; puisqu'eux, c'est bien connu, les vivants, ne célèbrent que des écrivains morts. « Une carrière longue au regard du temps, industrielle, où jamais ne manque l'ouvrage et où parfois il accable ; l'invention d'un genre goûté sinon estimé des contemporains et qui fécondera l'évolution ultérieure du genre narratif » : d'où vient pourtant que les travaux et les jours de Belleforest laissent une impression douce-amère ? Serait-il victime de quelque chose de pire que le malheur d'être invisible ? L'occasion n'est jamais donnée d'accompagner un auteur du XVI^e siècle dans le détail de son existence, et moins encore dans l'habitable de sa parfaite solitude à écrire. Il n'y a probablement pas d'autres raisons à le faire, pour lui comme pour n'importe quel habile penseur effrayé par son habileté, qu'à le cesser. Le faire, pour s'arrêter de le faire. Peut-être même pour renoncer avec violence à tout exercice du langage. Les livres s'accumulent autour de nous pour faire mur de notre silence désiré et n'avoir plus à éluder la moindre question. En n'ayant plus à y répondre : passez votre chemin, la bibliothèque est sur la route, vous y trouverez ma dépouille bavarde, amen.

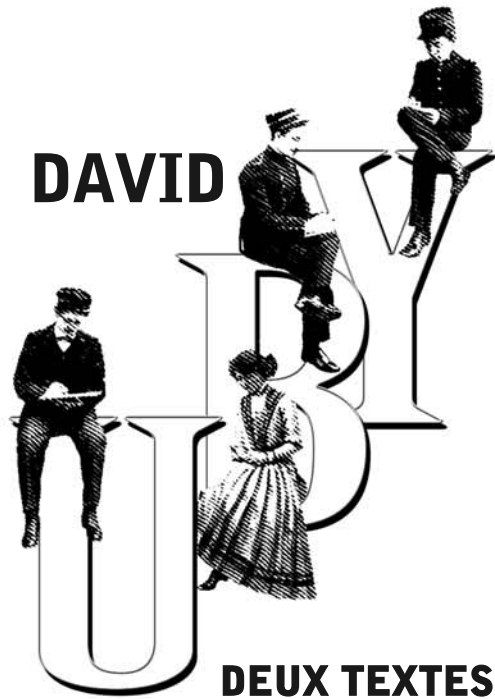


l'histoire de l'histoire : sire, huit ans sont tantôt écoulés, que désireux de faire connaître à votre majesté la grande dévotion que j'ai à lui faire très humble service, je mis la main à cette heure, comme en sujet propre tant à la grandeur de mon roi souverain, qu'à la féliciter qui bien heure vos souhaits, et fera en mieux prospérer votre royale couronne. Les plus scélérats deviennent fous à se taper la gueule contre les murs devant la décision de brûler le *colloquium heptaplomeres* :

nerveux le secoue, le cordon humain qui s'était infiltré la nuit dans le temple : y a-t-il quelque chose qui puisse cramer dans le Panthéon ? Pourtant ça nous démange, ce butin que la gloire est en mirage, dans l'appétit du soir à pêter toutes ces merdes de marbre. Un doigt dans la fissure, il n'en faut pas plus pour qu'un filet noir dégage l'odeur pourrie d'un de ces Napoléon.

Quels furent les précédents ? Cette histoire n'est-elle pas composée *que* de précédents ? Y





ICI «Même ici, on peut vivre» ! C'est bon ! Je pensais ne te réjouir pas trop vite «en revanche» faisait-il. Après cela, il a commencé à soupirer après la liberté. Et lui se tapant la tête de plus belle. Un monsieur à lunettes ? «Elle est passée», je lui réponds, «va chercher le vent dans les champs». «Eh bien», je lui dis, «c'est arrivé». Cogne la tête sur les planches en hurlant. Deux ans plus tard, deux jours après, une jolie dame. Au bout de trois ans, vers le matin et adieu je t'ai vu. «Oui» dit-il on peut vivre même ici. Rien – c'est mauvais, mais trois ans – c'est bon. Comment ne pas comprendre cela ?, frissonnant, hésitant et peinant sur le choix des mots. Enterré dans cette terre coite couleur de

couille. Elles ont besoin de tendresse, de ha.ha.ha et de hi.ho.ho, de parfums et de crèmes. Resté seul, contempler la flamme, si seulement. N'importe quels tourments. L'oncle, un homme riche dans le noir et l'humidité. Se met à fredonner. Il ne s'agit pas de lui fourrer le doigt dans la bouche, quelle joie ! Elle était belle, gâtée, timide et de village en village, la figure découverte. Le terrain escarpé, argileux, le village. Le ravin argileux, roux, les gens étrangers. À deux reprises, on tira un coup de revolver. Il ne sert à rien de se presser dans ce monde, les bouquets de saules. Animal aux pattes immenses sans le moindre profit. D'où cela vient-il ? Les yeux fixés sur un seul point, ou mieux encore ne pas partir du tout.

L'air impuissant de l'homme en ce moment, la route sale. Se procurer du plaisir s'il y avait quelque chose à gagner à ces allées et venues. Le voilà parti au galop. Il chasse le vent dans les champs. Une pierre qui n'a besoin de rien, une pierre bonne ou mauvaise. Car oui, il ne fait pas chaud.

LÀ-BAS

Sa vie se déroule, il lit à son bureau et les infirmières courent. Les seaux, les morts, tout s'emporte. Mais la cravate est blanche même à l'aéroport où on continue à poser machinalement les questions. La consultation. Lecture. Les questions, machinalement. Sous l'icône, la vue du sang impressionne désagréablement. Du reste, secouer ses menottes et être rasé de près. Souffrons, endurons. Sûrement la mère doit emmener le marmot au plus vite malgré les portraits toujours au mur. «Silence !» Ils boivent la première canette sans rien en dire et - «Au contraire je suis très heureux de vous voir. Toujours heureux de vous voir». La première canette. Sans regarder son interlocuteur. Aime, respecte sa culture sa noblesse d'âme. «Daria, si on pouvait avoir de la bière !» Les autres habitants, des subordonnés, mais encore acheter des livres. La vie est un piège dérisoire et il croit vraiment penser cela, il se le dit, il se sent, malgré lui, pris dans un piège sans issue. -«croyez vous à l'immortalité de l'âme ?»

-«Non.» Se procurer du plaisir s'il y avait quelque chose à gagner à, mais non. - Que dire ? En ville on s'ennuie à mourir. Sauf la foi. Emmuré on voit la vie en rose, la foi. trouver en soi même matière à s'apaiser. A quoi bon la vue, le langage, le génie si tout doit refroidir lentement avec l'écorce terrestre ? La stupidité humaine grande et merveilleuse, mais inutile, simple expression joyeuse de la conscience et de la liberté. Ces humains ! Du plomb fondu dans la bouche à l'opinion publique rien ne change. Si j'étais né deux cent ans plus tard j'aurais été autre, il croit penser cela. -«C'est bien de croire.» -«J'ai été à la faculté, mais je ne suis pas allé jusqu'au bout.» -«Vous méprisez la douleur mais si vous vous preniez le doigt dans la porte vous braileriez.» -«Je prends un immense plaisir à bavarder avec vous.» -«J'ai souffert sans arrêt, je suis plus compétent que vous, ne me faite plus la leçon.» -«Mais laissons cela de côté, voulez-vous, ce n'est pas l'important.» -«Un homme dur, un fonctionnaire à hémorroïdes, avec un grand nez et un cou jaune. Quand la vérité triomphera et nous serons de la fête. L'immortalité nous l'inventerons.» -«Si je ne l'avais pas écouté je serais au cœur même du mouvement intellectuel, vous savez.» -«Et en plus, il faudra bien mourir.»



C'EST LOIN PLOUESCAT

À 1h30 Il veut se suicider, seul dans sa chambre d'hôtel à Plouescat.

À 1h31 On frappe à la porte.

À 1h32 Ils sont sur la route. Enlevés. Vers le soleil qui se lève.

FIN (l'auteur écrit)

À 1h26 Il lève les draps et tente de saisir son érection. Mais il se retourne.

À 1h27 Il voit la photo des enfants.

À 1h20 Deux flics ont disparu.

À 1h17 Il roule dans l'eau.

À 1h17 C'est le matin, il se réveille sur la plage. Nu et face contre terre, il fait froid.

À 1h09 «Ils ont juste peur d'être seuls». «Je ne t'aime pas, je ne t'aime pas», elle avoue le crime.

À 1h04 Il se fait jeter de chez la mère et se fait traiter de canard. «Canard!»

À 1h05 Il dit «je sais tout ça» et «arrête de pleurer, merde». Une cabine téléphonique sur la plage.

À 1h00 Il n'arrive pas à baiser, il lui fait mal et ils ne se comprennent plus.

À 1h01 «C'est une manipulation».

À 0h53 Il voit un homme couvert de sang portant quelqu'un dans ses bras. Derrière, des rochers.

À 0h54 Il entend sa voiture. Et ils se voient. L'un fume, l'autre écrase la cigarette.

Ils sont différents, il ne peut pas fuir.

À 0h50 Un terrain de basket et des jeunes filles.

À 0h53 «Pourquoi tu ne dis rien».



À 0h47 «C'est bien l'écriture de votre fille».

À 0h49 Le poignet cassé. «Cet après-midi j'ai un rendez-vous très important».

À 0h44 Dans une chambre rouge un homme voit un autre

homme et une femme.

À 0h41 Il entre dans les douches du chantier et regarde un vieil homme s'essuyer.

À 0h43 Il grimpe au lierre d'une maison et tombe sur le dos.

À 0h38 Il est chassé du restaurant. Accusé.

À 0h37 «C'est la nuit qu'il fait beau dans ce pays».

presque trop».

À 0h28 Il voit l'homme et la femme qui baisent sur une chaise.

À 0h20 Il est sur le chantier.

À 0h24 Il est sur la jetée.

À 0h25 Il ne peut plus respirer.

À 0h20 Il voit le vieux monsieur. «Déchet humain, elle a dit».

À 0h16 On entend «Le pont d'Avignon», «c'est quoi une vie normale?».

À 0h15 La voiture de gendarmerie s'arrête. Il téléphone.

À 0h16 Il met sa bite au vent. Sous le grand arbre.

À 0h13 «Déjà?».

À 0h11 «Il fume, il ronfle et il pète, il se lève que pour pisser». «Je ne suis pas peureux».

À 0h07 «Est-ce qu'on peut commencer?».

À 0h03 Seul assis sur une borne.

À 0h04 La gendarmerie arrive.

À 0h02 Plouescat.

À 0h02 «Et c'est loin?».

II 0h10 elle la prend en taxi à l'aéroport. 0h11 elle ne se souvient plus du numéro à appeler. 0h13 «O.K. Au revoir.» 0h14 les rues désertes de la ville. 0h15 une voiture blanche passe. 0h16 elles fument. Les rues glauques de la ville. 0h18 l'homme de sa vie.

0h20 on arrive à Beverly drive puis Beverly circle n° 971. 0h21 elle la regarde dans le rétroviseur.

0h25 elle refuse la proposition.
New-York.
0h26 les rues désertes et glauques
de la ville. 0h29 le taxi cahote.
0h30 «c'est important pour moi.»
0h32 il l'imite. 0h34 Dresde près
de la Tchécoslovaquie. Il souffle
dans deux pipeaux à la fois «je n'ai
pas de famille». 0h38 il la force à
monter dans la voiture. 0h40 il
souffle dans ses pipeaux. Ils rient.
Elle le regarde et il la regarde. «Re-
garde le pont de Brooklyn». 0h42
il l'imite. 0h43 elle descend du
taxi. 0h44 ils se taisent.
0h45 D pour Drive. Il se perd.
0h50 les rues désertes de Paris.
1h00 «mais si bordel, je sais la
forme que ça a une guitare».

III

0h19 il reste immo-
bile dans sa voiture.
0h19 elle ouvre une
porte. Sa robe est stricte et noire.
«L'entreprise», dit-elle.
0h20 elle dit «tu fais le mort». Il
dit «je ne cherche pas du tout à
t'énervé». Alors elle l'entraîne le
long des placards fermés. Les se-
crétaires tapent à la machine.
0h22 «j'ai pas grand chose à vous
dire» «il y a dans tout perfection-
niste...». L'horreur du vide.
0h25 la tristesse fait peur. «auriez-
vous une cigarette?». 0h29 le télé-
phone sonne «je ne prendrai pas
beaucoup sur votre temps».
0h31 il entre dans son bureau.
0h33 silencieux, il écrit dans un
carnet. Plus tard un bruit d'eau.
0h35 des gens assis écoutent.
Ça dure.
0h38 un homme arrête de chan-
ter. 0h41 devant le miroir il lui dit
«ils dorment jamais ces gens là».
0h43 mais je ne fais pas d'en-

quête.
0h44 la musique est un virus.
0h45 des nus nus. Il ferme les vo-
lets. Il s'assoit, on entend. 0h48 il
le laisse seul (avec son tourment).
0h51 «c'est fini le Moyen-Age».
«le chef c'est celui qu'on voit de
loin». Le bateau s'éloigne. 0h52 ils
dansent derrière le grillage. 0h57
«tu l'as vue quand elle chante. Elle
est nue, elle est complètement
nue.» «Casse-toi.» 0h58 des
hommes sont allongés par terre.
0h59 on frappe des mains. Il le
lave avec des lingettes. 1h00 il me
semble qu'il ne s'appartient plus.
1h01 «imaginez son grand corps»
«Je l'ai pris par la main, il s'est
laissé faire.» 1h02 on entend un
jouet d'enfant qui joue «ding ding
dong.» 1h03 un jeune homme sur
un écran.

• [ici, des signes de sténo]
1h05 «l'entreprise est implacable.»
REPRENDRE ICI.
À LA LIGNE.

0h04 je dispose de preuves. La
fumée de l'usine. Elle attend et un
chemisier rouge. 0h07 («tu es
glacé et noir comme une prison»)
0h09 une langue proscrire mais se-
crètement à l'œuvre. Un censeur
de mots. 0h10 je n'arrive pas à
écrire un seul mot. Un tour de
magie. «C'est énervant». 0h13 des
jambes scotchées. 0h15 un
homme difficile d'accès. 0h19 en-
fants de la pure et nouvelle généra-
tion technique. 0h20 «j'ai aimé
Mathias», dit-elle et «vous ne me
dites pas la vérité, je l'entend».
0h22 «il n'a jamais su en quoi
consistait l'activité de son père».
0h24 l'enfant se demande ce que
faisaient les corps. L'image se dou-
ble alors.
0h24 à l'hôpital, une infirmière
parle à l'oreille d'un homme.



0h26 il fait nuit. Les blouses
blanches courent après les non-
blouses blanches.
0h28 ces fentes seront munies de
clapets mobiles en fer blanc.
Le chargement maximal. L'espace
vide devra se remplir d'oxyde de
carbone.
0h29 le moment du nettoyage. La
marchandise chargée et le carac-
tère inquiétant de l'obscurité.
0h31 elle parle (chante) mais on
entend autre chose. Puis une autre
dans le métro, très pâle, ne souri-
ant pas.
0h32 des gens assis écoutent. Une
femme vieillie pose sa main sous
son menton. 0h34 un autre
homme un homme très froid, un
visage sans bouche. 0h36 un corps
sans bras ni jambes, je m'accroche.
0h39 des blouses bleues nettoient
la cour. 0h42 je vous demande de
ne plus m'importuner. 0h44 en
grande partie des phrases envahies

d'un autre texte.
Répondre aux critères objectifs.
0h45 transmettre le préjudice au
successeur. La détection électro-
nique. Notre dispositif s'étendra
progressivement.
0h48 il sort de l'école de musique
puis mange dans un petit troquet.
0h53 chaque texte est signé par un
nom ou le système qui l'a produit.
Un mot c'est exactement cela, pas
humain.
RALENTIR ICI
0h53 des mots vides de leurs sens.
langue (morte), neutre envahie de
mots (techni-). Une langue qui
absorbe peu à peu son humanité.
0h55 assez vite tout redevient
calme, et le trajet s'effectue dans le
temps prévu.
0h57 se félicitera de la bonne
avancée des opérations. Tout se
passe comme prévu.
À 0h01 un monde de nudité.
ST.K.



JEAN-CHRISTOPHE PAGÈS

.....
à melun, récits (extraits).

MELODUNUM

- comme la ville est située à la convergence d'axes fluviaux et terrestres, c'est bien

dit titus labiénus

qui envoie ses troupes par bateau
effet de surprise garanti + panique
chez les sénon

leur chef aulerque camulogène

les romains profitent d'un moyen de transport rapide & inédit pour l'époque

labiénus content de sa ruse : les soldats arrivent en pleine forme (on les attendait épuisés par une longue marche dans la plaine)

melodunum est un oppidum*
juché sur une île, titus installe son camp de part et d'autre
puis envisage un plan d'intoxication :
1 constituer des petits groupes
2 un groupe attire l'attention des sénon (grimaces, travestissements)
3 en plus ça crée un malaise avec les parisiens

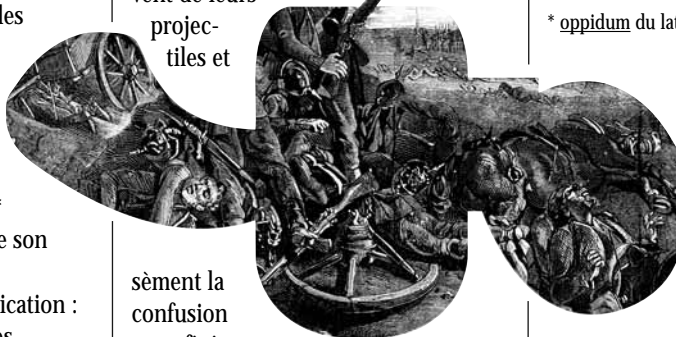
4 les armées romaines font semblant de partir par le fleuve
5 d'autres vont à pied
c'est un coup de poker
d'autant que labiénus mène ses troupes de nuit

chaque détail a son importance
un déplacement massif doit offrir des conditions maximales de réussite
c'est à dire :

1 des carrés d'infanterie qui supportent les flèches et maintiennent la pression

2 des lanciers qui se servent de leurs

projec-
tiles et



sèment la confusion
pour finir : une
attaque équestre profite de la dispersion et administre le coup de grâce

labiénus est méthodique

ça plaît beaucoup à César qui est désordonné et confus

de fait, les gaulois attendent
n'ont pas l'intention d'attaquer
craignent juste pour leur bastion
n'y connaissent rien à la guerre

labiénus se cache dans les marécages
et avance par petites touches
impose le silence sur ses navires

soudain, camulogène sort du camp re-tranché !

il croit mener l'attaque décisive mais
personne ne le suit
par chance, il tombe sur une cohorte
peu aguerrie qui joue l'épouvantail
c'est encore un piège
les gaulois sont pris en tenaille et massacrés par le rouleau compresseur

finalement, les sénon se joindront à César pour l'assaut final contre vercingétorix

plus tard on décide que melodunum s'appellera metlosedum ce qui est plus pratique

* oppidum du latin *oppidum*.

MES CALAMITÉS

le chanoine arrive à Paris
étudie avec Guillaume
mais bientôt s'oppose

il devient orateur
philosophe
musicien
poète



transporte son cours à melun
forteresse et résidence
royale *sedes regi*
à l'ouest de l'île
s'éteindra phil-
lippe en 1108



louis : des assemblées

à vingt-trois ans il a préparé son coup

*des jaloux parmi les puissants
parvient à ses fins
et son envie éclatant aux yeux de tous
lui vaut une sympathie*

collégiale fondée par robert
reste deux ans
guillaume bout

puis
surmenage
pierre tombe malade
repos famille Bretagne

à paris revient prendre la place de
guillaume mais non
lance des infamies contre lui
retour à melun

*la grandeur est en butte à l'envie
les cimes élevées seules battues
par les vents*

pierre obtient finalement la

chaire

fulbert le choisit comme précepteur
de sa nièce

une passion naît
héloïse partage le goût de la
connaissance et enceinte
il faut se cacher près de nantes

arrive un fils prénommé astro-
labe *celui qui prend les astres*
fulbert exige un mariage
contre l'avis des amants

pierre craint pour sa carrière
héloïse n'en veut pas
le père intransigeant

on s'accorde sur une noce secrète
mais fulbert dit tout
pierre envoie sa femme au couvent

l'oncle ordonne de mutiler l'insoumis
et deux malfrats l'émasculent

scandale énorme
consternation
la castration étant réservée aux adul-
tères

loi du talion + yeux crevés pour les
hommes de main
fulbert suspendu
héloïse prend le voile
pierre dans les ordres

(correspondance)

plus tard
hérétique
brûler ses écrits
pierre au monastère
décède

JE N'AI JAMAIS AIMÉ QUE VOUS

c'est peu connu mais le fameux pein-
tre a séjourné à melun place de la pré-
fecture

le petit pont
le pont de maincy
paysage
réalisés durant cette période

pour autant paul n'est pas identifié
comme melodunois

(affinant ma recherche)

avril 1879-mars 1880 bonhomme tran-
quille

judicieusement le journa-
liste intitule son article « il
suffit de passer le pont »
bien vu

il fait référence à la chan-
son

tisse des
fils invisibles
de paul à georges

ainsi le reporter
nous aide à mieux
comprendre le
monde
*c'est tout de suite
l'aventure*



de fait l'homme discret qui se promène
à pied dans les rues de melun
chevalet sur l'épaule
boîte de couleurs sous le bras
est un maître

laisse-moi tenir ton jupon

pour sûr
de la préfecture au premier pont il
faut marcher
j'espère qu'il avait de bonnes chaus-
sures

nous ne manquons pas de journalistes
de qualité
qui savent décrypter les courants pic-
turaux
ainsi michel

(poursuivant mes investigations)

car la réalité est complexe
georges citant pierre dans sa chanson
et moi-même
intitulant mon texte

il serait bon de cesser les références
incompréhensibles

je ne me réclame d'aucun mouvement
d'aucune école

même si pierre p.
je retombe sur mes
pieds
est quasiment un
voisin

je n'ai jamais trop
écouté georges

revenant à paul
« et mes fesses, est-ce
qu'elles expriment

quelque chose »
(à zola qui l'avait énervé)

mon père mettait toujours la cassette
de georges dans l'autoradio
ma mère la cage aux oiseaux
le zizi

d'autres correspondances mysté-
rieuses :
paul et la sainte-victoire
mon amie aixoise

durant ce séjour on ne sait même pas
si sa compagne et son fils étaient là

LES NICHES

il peint melun depuis le mée
la rue pipe-souris qui me faisait tant
rire

mes grands-parents habitaient à proxi-
mité
j'imaginai le rongeur fumant
tranquille
et plus tard
un scabreux commerce dans la venelle

mais paul est atteint d'une bronchite
qui le tient enfermé plusieurs mois
d'où les natures mortes avec le même
papier peint

le pont de maincy est une œuvre char-
nière

à cause de son accent on comprend
mennecy
la confusion dure longtemps

alors l'ancienne mairesse de maincy
recopie le tableau et juge qu'il a été
peint vers 15 heures

or c'est elle qui a refusé de servir neuf
enfants de maternelle
parce que les parents n'avaient pas ré-
servé les repas

BERTRAN EST À MELUN

ce qu'il fait là est pure folie

1
- par tous les saints que mon fils est
laid mais c'est un monstre

jeanne claquin vient de mettre au
monde son premier garçon et
- de rennes à dinan pas d'enfant plus
affreux pourquoi son teint si foncé son
visage grimaçant ses cheveux si noirs

rude gaillard à treize ans
pourtant sa mère ne se console pas
- qu'il mange aux écuries avec sa mé-
chante figure

bertran ne se plaint jamais rend coup
pour coup
il est
brutal
belliqueux
mais habile

on l'enferme des mois dans une tour il
s'échappe

- plutôt à dieu qu'il fût mort ou noyé
dans l'eau courante

camus
mal bâti
& massif

à quinze ans lors d'un tournoi
place des lices défait tous ses
adversaires



mais refuse de combattre robert 2
il incline sa lance
surprenant l'assemblée car
(relève la visière de son masque)
c'est son père

à dix-sept ans bertran rejoint son
oncle

2

le dogue noir de brocéliande
avec sa tête il fait peur aux anglais

divers combats guerres sa tactique est
la ruse
embuscade piège patience endurance
charles entend parler de lui

- dame jeanne je vous jure que ce gar-
çon passera en gloire tous ses ancêtres
dit la sage-femme
- comblé d'honneurs et on parlera de
lui

jeanne et robert le soir à la veillée : cet
enfant n'est pas le nôtre
il y aura eu méprise
voyez son nez
un tel nez n'est pas franc

en rupture familiale bertran livre
quand même des batailles souvent vic-
torieuses

3

charles devant melun tente une der-
nière attaque
après six mois de siège
la ville reste imprenable
fida muris usque ad mures

bertran nullement impres-
sionné

lui qui dina toute son adolescence en
compagnie des équidés
les coups reçus ont trempé son âme

deux capitaines défen-
dent la garnison pour
le mauvais
dont le bascon :
force hercu-
lénne vio-
lence
vocabulaire
ordurier

contrôlant la
seine
les comparses
bloquent l'ap-
provisionnement
en farine
(sarcasmes)

on ordonne l'as-
saut général
le destin de bertran bascule

le mauvais conteste la légitimité du
dauphin

réclame le trône

c'est la guerre

dans les fossés les soldats cibles faciles
huile bouillante charrettes de pierres
énormes pièces de bois
ça piétine

n'écoutant que son courage ce qu'il
fait est pure folie
bertran attrape une échelle et grimpe
seul
évite les billots
arrive sur les créneaux

un acte de bravoure insensée de la
part du claquin

aussitôt le bascon fait quérir une
caque bourrée de cailloux et la dé-
verse

c'est la chute pour
bertran

quinze mètres
dans la douve

il est inanimé
on le réchauffe sur
un tas de fumier et

bertran re-
trouve ses es-
prits

- a-t-on pris la
ville

- non

alors il se rhabille
- go
et pourfend illico

quelques assiégés
avant la nuit

le lendemain la reine blanche impres-
sionnée
remet le château au régent

*charles dauphin régent
car son père jean est prisonnier*

4

bertran auréolé de son succès
tiphaine au clair visage lui fait de l'œil
mais
- en femme n'est de sens plus qu'en la
brebis

elle aime son regard vert
*tiphaine ragueneil belle érudite et astro-
logue réputée*



LES ANNÉES PASSENT

le dauphin sa main droite est si enflée
qu'il ne peut rien porter
épouse sa cousine et conçoivent le roi
fou

bertran gouverneur seigneur
capitaine
veut revoir tiphaine
mais les anglais le prennent

profitant d'une randonnée équestre
bertran s'évade et on célèbre les noces
- tant que vous ferez ce que je dis ne
serez pas vaincu
- trufferies
que fait-elle avec le rustaud

rapidement les anglais le retrouvent et
bertran montre ses fesses

FORTUNES DE JACQUES

ayant les cheveux et la barbe tous he-
rissés et poudreux, et le visage des-
fait et cousu pour les ennuis qu'il
avoit supportez

au 46 de la grande rue, nicolas et
marie lamour sont de modestes com-
merçants
nicolas mégissier
marie tient la boutique
bourses & aiguillettes

mais le 30 octobre 1513
jacques

dès son plus jeune âge le melunais est
plongé dans un bain de jacques

la ville florissante de quatre mille âmes

jacques éduqué par les bénédictins
quitte melun en 1530

on s'interroge sur la saturation de
jacques quand on sait qu'il n'y resta
que dix-sept ans
le collègue jacques
le lycée jacques où j'étudie
la librairie-papeterie
la place jacques
la statue de l'hôtel de ville

jacques va à l'université de paris de-
vient maître ès art
puis c'est l'affaire des placards :
les réformés collent des affiches
contre la messe (sorcellerie) et le pape
menteur
jusqu'à la chambre du
roi françois
qui déclenche les
bûchers

inquiétude
fuite de jacques à
bourges

surtout les dix-
sept premières
années

on peut retirer la période bambin
garçonnet
enfin cloîtré dans l'abbaye saint père

jacques devient un proche du roi
via marguerite
son influence sur la langue
ses traductions un modèle de pur lan-
gage

*A la porte y avoit un chien attaché qui fai-
soit le guet et estoit terrible à tout le monde*

très vite le melunais manie un français
d'exception

« la palme à jacques qui nous relève
du boubier » dit montaigne

on se demande quand même ce qu'il a
bien pu faire pour la ville

jacques précepteur chez colin, guil-
laume bochetel, les hommes les plus
polis du siècle
jacques abbé
voyage en italie
jacques grand aumônier et conseiller
jacques évêque

mais fin de vie tragique
faussement accusé d'approuver le
meurtre des princes de
guise

sa maison
pillée par
les protes-
tants icau-
nais
échappe à
deux assassinats

une autre ville nous
dispute l'héritage
aussi melun organise un col-
loque

dans les années 80 je suis scolarisé au
lycée jacquam
comme je n'habite pas melun je vais
au collège de secteur

je ne sais de jacques que plutarque
ignorant tout du biographe hellène
et des vies parallèles

nous n'en voulons pas à l'au-
tre ville puisque jacques y dé-
cède en 1593



la strophe sérieuse et froide
de l'impression pénible
Ne croyez pas que je
voyez devant vous qu'un

contient, et gardez-vous
comme une flétrissure
(le cygne s'envole), et ne
je ne suis pas un cri.

ces marques azurées
sur le corps de la terre.
un souffle prolongé
passe, en laissant des

que l'on voit sur le dos
Ainsi, à ton premier
de ta brise suave,
ineffables traces, sur

Assez sur ce sujet.
que j'ai revu la mer
si vous le pouvez, calmes,
et ne rougissez pas

Il n'y pas longtemps
et mes souvenirs sont
je me repens déjà
ce qu'est le cœur humain

l'âme profondément
sans qu'on s'en rende compte,
qui ne le quitte plus.
ta forme harmonieuse

au souvenir de tes
où il fait connaissance
Je te salue, vieil o
qui réjouit la face

poulpe, au regard de soie,
commandes à un sérail
comme dans leur résidence

toi, le plus beau du globe
de quatre cents ventouses
par un commun accord

ne me rappelle que
ceux des oiseaux de nuit
cru beau dans tous les siècles.

les petits yeux de l'homme
Cependant, l'homme s'est
Moi, je suppose que

d'un lien indestructible,
pourquoi n'es-tu pas moi,
assis tous les deux sur

et les grâces divines,
ton ventre de mercure
pour contempler ce Vieil

il s'en doute; car, pour
toujours égal à toi-
et, si tes vagues sont

avec tant de mépris?
même. Tu ne varies pas
quelque part en furie,



calme le plus complet.
qui ne s'arrête pas,
qui rit aujourd'hui
aurait rien d'impossible

Tu n'es pas comme l'homme
ce matin et ce soir
vieil océan il n'y
à deviner aux yeux

dignes d'un meilleur sort,
le même goût que le fiel,
c'est un bossu affreux.
ne sont dus qu'à lui-même,

adorable grenouille.
sur les sciences, sur tout.
dont les trois quarts d'ailleurs
les sondes les plus longues,

avides des secrets,
qui varient dans chacune
occupé par trente êtres
fixés comme chaque homme

et pour des minuties.
Un morceau de terre est
ceux-ci se croient voisins,
sauvage dans sa tanière,



Aux poissons... ça leur est,
debout sur les vaisseaux,
le plus impénétrable
mouraient à soixante ans,

Souvent, la main portée
quel est le plus profond,
Si trente ans d'expérience
chacun de s'écrier

dans une autre tanière.
utopie plus médiocre.
on pense aussitôt à

famille universelle
notion d'ingratitude
ces parents nombreux, pour



voilà tout, ce n'est pas
deux amants qui s'écartent,
chacun drapé dans sa

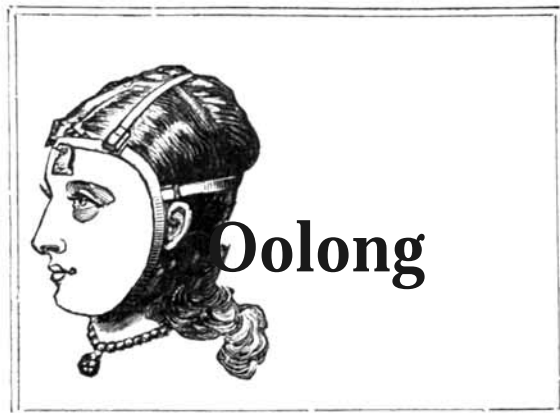
Qui comprendra pourquoi
et ne se revoient plus,
C'est un miracle qui

leur misérable union.
ta grandeur matérielle.
t'embrasser d'un coup d'œil.

Je te salue, vieil o
On ne peut pas t'embra-
et fait d'autres efforts

et qui n'en est pas moins
hypocritement oui
si puissant, que les hommes

Qui comprendra pourquoi
Vieil océan, tu es
Ce nom est : l'océan !



tu fais valser leurs plus
L'homme dit : « Je suis plus
mais l'océan lui est
c'est du bruit fait exprès

Tu leur fais faire des sauts
C'est possible ; c'est même
cris des blessés, les coups
l'océan a tout mis

La majesté de l'homme
côte haute et terrible,
que les hommes redoutent,
tremblants sur le rivage,

ne m'imposera point
ce sourd mugissement
même quand ils te contemplent,
je te donnerais tout

dans son ventre. La gueule
on voit, au milieu des,
je la trouve mauvaise !
les molles effluves de

Pour couronner enfin
qui se met à crier,
voluptueusement par
tes attributs dont le

que l'on ait jamais vue :
Pourquoi reviens-je à toi,
pour caresser mon front
Je ne connais pas ta.

je ne puis pas t'aimer,
pour la millième fois,
la fièvre à leur contact
Dis-moi donc si tu es

(séparées par de courts intervalles)



meurent l'un après l'autre,
pleins d'une grâce fière,
et ce souhait sincère

mais, sans laisser de bruit
Je demande beaucoup,
comme l'amour de la femme,

Dis-le moi... dis-le moi,
le souffle de Satan
salées jusqu'aux nuages.

(à moi seul, pour ne pas
qui soulèvent tes eaux
Il faut que tu me dises,

comme la beauté divine
veux-tu être mon frère ?
la vengeance de Dieu ;

Tu es plus beau que la
... plus encore, si tu veux
devant lequel je tombe,

Je veux que celle-ci
une seule fois encore,
je sens que le moment

de mon invocation.
te faire mes adieux!
Faisons un grand effort,

